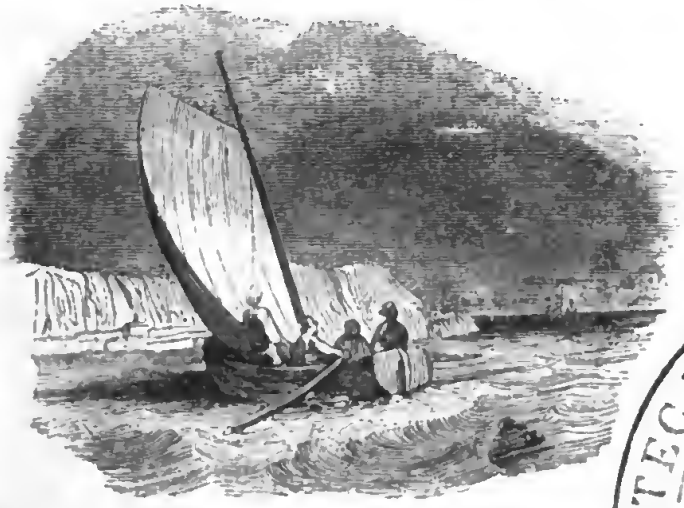
GEORGE

PAR

Alexandre Dumas.

TOME PREMIER.



Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1843

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

L'ÎLE DE FRANCE.

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, pendant une de ces longues, tristes et froides soirées d'hiver, où seul, avec votre pensée, vous entendiez le vent siffler dans vos corridors, et la pluie fouetter contre vos fenêtres; ne vous est-il pas arrivé, dis-je, de prendre en dégoût notre climat sombre, notre Paris humide et boueux, et de rêver quelque oasis enchantée, tapissée de verdure et pleine

de fraîcheur, où vous puissiez, en quelque saison de l'année que ce fût, au bord d'une source d'eau vive, au pied d'un palmier, à l'ombre des jameroses, vous endormir peu à peu dans une sensation de bien-être et de langueur?

Eh bien! ce paradis que vous rêviez existe; cet Éden que vous convoitiez vous attend; ce ruisseau qui doit bercer votre somnolente sieste tombe en cascade et rejaillit en poussière : le palmier qui doit abriter votre sommeil abandonne à la brise de la mer ses longues feuilles, pareilles au panache d'un géant. Les jameroses, couvertes de leurs fruits irisés, vous offrent leur ombre odorante. Suivez-moi; venez.

Venez à Brest, cette sœur guerrière de la commerçante Marseille, sentinelle armée qui veille sur l'Océan, et là, parmi les cent vaisseaux qui s'abritent dans son port, choisissez un de ces bricks à la carène étroite, à la voilure légère, aux mâts allongés comme en donne à ses hardis pirates le rival de Walter Scott, le poétique romancier de la mer. Justement nous sommes en septembre, dans le mois propice aux longs voyages. Montez à bord du navire auquel nous avons confié notre commune destinée, laissons l'été derrière nous, et voguons à la rencontre du printemps. Adieu Brest, salut Nantes, salut Bayonne, adieu France!

Voyez-vous, à notre droite, ce géant qui s'élève à trois mille six cents mètres de hauteur, dont la tête de granit se perd dans les nuages au-dessus desquels elle semble suspendue, et dont à travers l'eau transparente on distingue les racines de pierres qui vont s'enfonçant dans l'abîme? C'est le pic de Ténériffe, c'est l'ancienne Nivaria, c'est le rendez-vous des aigles de l'Océan que vous voyez tourner autour de leurs aires et qui vous paraissent à peine gros comme des colombes. Passons, ce n'est point là le but de notre course, ceci n'est que le parterre de l'Espagne, et je vous ai promis le jardin du monde.

Voyez-vous, à notre gauche, le rocher nu et sans verdure que brûle incessamment le soleil des tropiques; c'est le roc où fut enchaîné six ans le Prométhée moderne; c'est le piédestal où l'Angleterre a élevé elle-même la statue de sa propre honte; c'est le pendant du bûcher de Jeanne d'Arc et de l'échafaud de Marie Stuart; c'est le Golgotha politique, qui fut dix-huit ans le pieux rendez-vous de tous les navires; mais ce n'est point encore là que je vous mène. Passons; nous n'avons plus rien à y faire; la régicide Sainte-Hélène est veuve des reliques de son martyr.

Nous voilà au cap des Tempêtes. Voyez-vous cette montagne qui s'élance au milieu des brumes?

c'est ce même géant Adamastor qui apparut à l'auteur de *la Lusiade*. Nous passons devant l'extrémité de la terre; cette pointe qui s'avance vers nous, c'est la proue du monde. Aussi, regardez comme l'Océan s'y brise furieux, mais impuissant; car ce vaisseau-là ne craint pas ses tempêtes, car il fait voile pour le port de l'éternité, car il a Dieu même pour pilote. Passons : car au delà de ces montagnes verdoyantes nous trouverions des terres arides et des déserts brûlés par le soleil. Passons : je vous ai promis de fraîches eaux, de doux ombrages, des fruits sans cesse mûrissant et des fleurs éternelles.

Salut à l'océan Indien, où nous pousse le vent d'ouest; salut au théâtre des *Mille et une Nuits*; nous approchons du but de notre voyage. Voici Bourbon la mélancolique, rongée par un volcan éternel. Donnons un coup d'œil à ses flammes et un sourire à ses parfums; puis, filons quelques nœuds encore, et passons entre l'île Plate et le Coin de mire; doublons la pointe aux Canonniers; arrêtons-nous au pavillon. Jetons l'ancre, la rade est bonne : notre brick, fatigué de sa longue traversée, demande du repos. D'ailleurs, nous sommes arrivés; car cette terre, c'est la terre fortunée que la nature semble avoir cachée aux confins du monde, comme une mère jalouse cache aux re-

gards profanes la beauté virginale de sa fille; car cette terre, c'est la terre promise, c'est la perle de l'océan Indien, c'est l'île de France.

Maintenant, chaste fille des mers, sœur jumelle de Bourbon, rivale fortunée de Ceylan, laisse-moi soulever un coin de ton voile pour te montrer à l'étranger ami, au voyageur fraternel qui m'accompagne; laisse-moi dénouer ta ceinture, oh! la belle captive! car nous sommes deux pèlerins de France, et peut-être un jour la France pourra-t-elle te racheter, riche fille de l'Inde, au prix de quelque pauvre royaume d'Europe.

Et vous, qui nous avez suivi des yeux et de la pensée, laissez-moi maintenant vous dire la merveilleuse contrée, avec ses champs toujours fertiles, avec sa double moisson, avec son année faite de printemps et d'été qui se suivent et se remplacent sans cesse l'un l'autre enchaînant les fleurs aux fruits, et les fruits aux fleurs. Laissez-moi dire l'île poétique qui baigne ses pieds dans la mer, et qui cache sa tête dans les nuages; autre Vénus née, comme sa sœur, de l'écume des flots, et qui monte, de son humide berceau à son céleste empire, toute couronnée de jours étincelants et de nuits étoilées, éternelles parures qu'elle tenait de la main du Seigneur lui-même, et que l'Anglais n'a pas encore pu lui dérober.

Venez donc, et si les voyages aériens ne vous effrayent pas plus que les courses maritimes, prenez, nouveau Cléofas, un pan de mon manteau, et je vais vous transporter avec moi sur le cône renversé du Pieterboot, la plus haute montagne de l'île après le piton de la rivière Noire. Puis, arrivés là, nous regarderons de tous côtés, et successivement à droite, à gauche, devant et derrière, au-dessous de nous et au-dessus de nous.

Au-dessus de nous, vous le voyez, c'est un ciel toujours pur, tout constellé d'étoiles; c'est une nappe d'azur où Dieu soulève sous chacun de ses pas une poussière d'or, dont chaque atome est un monde.

Au-dessous de nous, c'est l'île tout entière étendue à nos pieds, comme une carte géographique, de cent quatre-vingts kilomètres de tour, avec ses soixante rivières qui semblent d'ici des fils d'argent destinés à fixer la mer autour du rivage, et ses trente montagnes tout empanachées de bois de nattes, de takamakas et de palmiers. Parmi toutes ces rivières, voyez les cascades de Réduit et de la Fontaine, qui, du sein des bois où elles prennent leurs sources, lancent au galop leurs cataractes, pour aller, avec une rumeur retentissante comme le bruit d'un orage, à l'encontre de la mer qui les attend, et qui, calme ou mugissante, ré-

pond à leurs défis éternels, tantôt par le mépris, tantôt par la colère ; lutte de conquérants à qui fera dans le monde plus de ravages et plus de bruit ; puis, près de cette ambition trompée, voyez la grande rivière Noire qui roule tranquillement son eau fécondante, et qui impose son nom respecté à tout ce qui l'environne, montrant ainsi le triomphe de la sagesse sur la force, et du calme sur l'emportement. Parmi toutes ces montagnes, voyez encore le morne Brabant, sentinelle géante placée sur la pointe septentrionale de l'île pour la défendre contre les surprises de l'ennemi, et briser les fureurs de l'Océan. Voyez le piton des Trois Mamelles, à la base duquel coulent la rivière du Tamarin et la rivière du Rempart, comme si l'Isis indienne avait voulu justifier en tout son nom. Voyez enfin le Pouce, après le Pieterboot, où nous sommes, le pic le plus majestueux de l'île, et qui semble lever un doigt au ciel pour montrer au maître et à ses esclaves qu'il y a au-dessus de nous un tribunal qui fera justice à tous deux.

Devant nous, c'est le port Louis, autrefois le port Napoléon, la capitale de l'île, avec ses nombreuses maisons en bois, ses deux ruisseaux qui, à chaque orage, deviennent des torrents. Son île des Tonneliers, qui en défend les approches, et

sa population bariolée qui semble un échantillon de tous les peuples de la terre, depuis le créole indolent, qui se fait porter en palanquin s'il a besoin de traverser la rue, et pour qui parler est une si grande fatigue qu'il a habitué ses esclaves à obéir à son geste, jusqu'au nègre que le fouet conduit le matin au travail et que le fouet ramène du travail le soir : entre ces deux extrémités de l'échelle sociale, voyez les Lascares verts et rouges, que vous distinguez à leurs turbans qui ne sortent pas de ces deux couleurs, et à leurs traits bronzés, mélange du type malais et du type malabare; le nègre Yoloff, de la grande et belle race de la Sénégambie, au teint noir comme du jais, aux yeux ardents comme des escarboucles, aux dents blanches comme des perles; le Chinois court, à la poitrine plate et aux épaules larges, avec son crâne nu, ses moustaches pendantes, son patois que personne n'entend et avec lequel cependant tout le monde traite; car le Chinois vend toutes les marchandises, fait tous les métiers, exerce toutes les professions; car le Chinois, c'est le juif de la colonie; les Malais, cuivrés, petits, vindicatifs, rusés, oubliant toujours un bienfait, jamais une injure; vendant, comme les bohémiens, de ces choses qu'on demande tout bas; les Mozambiques, doux, bons et stupides, et estimés

seulement à cause de leur force; les Malgaches, fins, rusés, au teint olivâtre, au nez épaté et aux grosses lèvres, et qu'on distingue des nègres du Sénégal au reflet rougeâtre de leur peau; les Namaquois, élancés, adroits et fiers, dressés dès leur enfance à la chasse du tigre et de l'éléphant, et qui s'étonnent d'être transportés sur une terre où il n'y a plus de monstres à combattre; enfin, au milieu de tout cela, l'officier anglais en garnison dans l'île ou en station dans le port; l'officier anglais avec son gilet rond écarlate, son shako en forme de casquette, son pantalon blanc; l'officier anglais, qui regarde du haut de sa grandeur créoles et mulâtres, maîtres et esclaves, colons et indigènes, ne parle que de Londres, ne vante que l'Angleterre, et n'estime que lui-même.

Derrière nous, le grand port, autrefois port impérial, premier établissement des Hollandais, mais abandonné depuis par eux, parce qu'il est au vent de l'île et que la même brise qui y a conduit les vaisseaux les empêche d'en sortir. Aussi, après être tombé en ruine, n'est-ce aujourd'hui qu'un bourg dont les maisons se relèvent à peine, une anse où la goëlette vient chercher un abri contre le grappin du corsaire, des montagnes couvertes de forêts auxquelles l'esclave demande un refuge contre la tyrannie du maître; puis, en ra-

menant les yeux vers nous, et presque sous nos pieds, nous distinguerons, sur le revers des montagnes du port, Moka tout parfumé d'aloès, de grenades et de cassis ; Moka, toujours si frais qu'il semble replier le soir les trésors de sa parure pour les étaler le matin; Moka, qui se fait beau chaque jour comme les autres cantons se font beaux pour les jours de fête; Moka, qui est le jardin de cette île, que nous avons appelée le jardin du monde.

Reprenons notre première position; faisons face à Madagascar, et jetons les yeux sur notre gauche: à nos pieds, au delà du Réduit, ce sont les plaines Williams, après Moka le plus délicieux quartier de l'île, et que termine, vers les plaines Saint-Pierre, la montagne du Corps de Garde taillée en croupe de cheval; puis, par delà les Trois Mamelles et les grands bois, le quartier de la Savane, avec ses rivières au doux nom, qu'on appelle les rivières des Citronniers, du Bain-des-Négresses et de l'Arcade, avec son port si bien défendu par l'escarpement même de ses côtes, qu'il est impossible d'y aborder autrement qu'en ami; avec ses pâturages rivaux de ceux des plaines Saint-Pierre, avec son sol vierge encore comme une solitude de l'Amérique; enfin, au fond des bois, le grand bassin où se trouvent de si gigantesques murènes, que ce ne

sont plus des anguilles, mais des serpents, et qu'on les a vues entraîner et dévorer vivants des cerfs poursuivis par des chasseurs et des nègres marrons qui avaient eu l'imprudence de s'y baigner.

Enfin, tournons-nous vers notre droite : Voici le quartier du Rempart, dominé par le morne de la Découverte, au sommet duquel se dressent des mâts de vaisseaux qui d'ici nous semblent fins et déliés comme des branches de saule; voici le cap Malheureux, la baie des Tombeaux; voici l'église des Pamplemousses. C'est dans ce quartier que s'élevaient les deux cabanes voisines de Mme de Latour et de Marguerite; c'est au cap Malheureux que se brisa *le Saint-Géran;* c'est à la baie des Tombeaux qu'on trouva le corps d'une jeune fille tenant un portrait serré dans sa main; c'est à l'église des Pamplemousses, et deux mois après, que, côte à côte avec cette jeune fille, un jeune homme du même âge à peu près fut enterré. Or vous avez deviné déjà le nom des deux amants que recouvre la même pierre et qu'enferme le même tombeau. C'est Paul et Virginie, ces deux alcyons des tropiques, dont la mer semble, en gémissant sur les récifs qui environnent la côte, pleurer sans cesse la mort, comme une tigresse pleure éternellement ses enfants déchirés par elle-même dans un transport de rage ou dans un moment de jalousie.

Et maintenant, soit que vous parcouriez l'île de la Passe de Descorne, au sud-ouest, ou de Mahebourg au petit Malabar, soit que vous suiviez les côtes ou que vous vous enfonciez dans l'intérieur, soit que vous descendiez les rivières ou que vous gravissiez les montagnes, soit que le disque éclatant du soleil embrase la plaine de rayons de flamme, soit que le croissant de la lune argente les mornes de sa mélancolique lumière, vous pouvez, si vos pieds se lassent, si votre tête s'appesantit, si vos yeux se ferment, si, enivré par les émanations embaumées du rosier de la Chine, du jasmin d'Espagne ou du frangipanier, vous sentez vos sens se dissoudre mollement comme dans une ivresse d'opium, vous pouvez, ô mon compagnon ! céder sans crainte et sans résistance à l'intime et profonde volupté du sommeil indien. Couchez-vous donc sur l'herbe épaisse, dormez tranquille et réveillez-vous sans peur, car ce bruit léger qui fait en s'approchant frissonner le feuillage, ces deux yeux noirs et scintillants qui se fixent sur vous, ce ne sont ni le frôlement empoisonné du boqueira de la Jamaïque, ni les yeux du tigre de Bengale. Dormez tranquille et réveillez-vous sans peur : jamais l'écho de l'île n'a répété le sifflement aigu d'un reptile, ni le hurlement nocturne d'une bête de carnage. Non, c'est une jeune négresse qui

écarte deux branches de bambous pour y passer sa jolie tête et regarder avec curiosité l'Européen nouvellement arrivé. Faites un signe, sans même bouger de votre place, et elle cueillera pour vous la banane savoureuse, la mangue parfumée ou la gousse du tamarin; dites un mot, et elle vous répondra de sa voix gutturale et mélancolique : « Mo sella ve mo faire ça que vous vlé. » Trop heureuse si un regard bienveillant ou une parole de satisfaction vient la payer de ses services, alors elle offrira de vous servir de guide vers l'habitation de son maître. Suivez-la, n'importe où elle vous mène; et, quand vous apercevrez une jolie maison avec une avenue d'arbres, avec une ceinture de fleurs, vous serez arrivé; ce sera la demeure du planteur tyran ou patriarche, selon qu'il est bon ou méchant; mais, qu'il soit l'un ou l'autre, cela ne vous regarde pas et vous importe peu. Entrez hardiment, allez vous asseoir à la table de la famille; dites : « Je suis votre hôte; » et alors la plus riche assiette de Chine, chargée de la plus belle main de bananes, le gobelet argenté au fond de cristal, et dans lequel moussera la meilleure bière de l'île, seront posés devant vous; et, tant que vous voudrez, vous chasserez avec son fusil dans ses savanes, vous pêcherez dans sa rivière avec ses filets; et, chaque fois que vous viendrez vous-

même ou que vous lui adresserez un ami, on tuera le veau gras, car ici l'arrivée d'un hôte est une fête comme le retour de l'enfant prodigue était un bonheur.

Aussi les Anglais, ces éternels jalouseurs de la France, avaient-ils depuis longtemps les yeux fixés sur sa fille chérie, tournant sans cesse autour d'elle, essayant tantôt de la séduire par l'or, tantôt de l'intimider par les menaces; mais, à toutes ces propositions, la belle créole répondait par un suprême dédain, si bien qu'il fut bientôt visible que ses amants, ne pouvant l'obtenir par séduction, voulaient l'enlever par violence, et qu'il fallut la garder à vue comme une *monia* espagnole. Pendant quelque temps, elle en fut quitte pour des tentatives sans importance, et par conséquent sans résultat; mais enfin l'Angleterre, n'y pouvant plus tenir, se jeta sur elle à corps perdu, et, comme l'île de France apprit un matin que sa sœur Bourbon venait déjà d'être enlevée, elle invita ses défenseurs à faire sur elle meilleure garde encore que par le passé, et l'on commença tout de bon à aiguiser les couteaux et à faire rougir les boulets, car de moment en moment on attendait l'ennemi.

Le 23 août 1810, une effroyable canonnade qui retentit par toute l'île annonça que l'ennemi était arrivé.

II.

LIONS ET LÉOPARDS.

C'était à cinq heures du soir, et vers la fin d'une de ces magnifiques journées d'été, inconnues dans notre Europe. La moitié des habitants de l'île de France, disposés en amphithéâtre sur les montagnes qui dominent le grand port, regardaient haletants la lutte acharnée qui se livrait à leur pied, comme autrefois les Romains, du haut du cirque, se penchaient sur une chasse de gladiateurs

Digitized by Google

ou sur un combat de martyrs. Seulement, cette fois, l'arène était un vaste port, tout environné d'écueils, où les combattants s'étaient fait échouer, pour ne pas reculer, quand même, et pouvoir, dégagés du soin embarrassant de la manœuvre, se déchirer à leur aise; seulement, pour mettre fin à cette naumachie terrible, il n'y avait pas de vestales au pouce levé; c'était, on le comprenait bien, une lutte d'extermination, un combat mortel; aussi, les dix mille spectateurs qui y assistaient gardaient-ils un anxieux silence; aussi la mer, si souvent grondeuse dans ces parages, se taisait-elle elle-même, pour qu'on ne perdît pas un mugissement de ces trois cents bouches à feu.

Voilà ce qui était arrivé.

Le 20 au matin, le capitaine de frégate Duperré venant de Madagascar monté sur *la Bellone*, et suivi de *la Minerve*, du *Victor*, du *Ceylan* et du *Windham*, avait reconnu les montagnes du Vent, de l'île de France. Comme trois combats précédents dans lesquels il avait été constamment vainqueur avaient amené de graves avaries dans sa flotte, il avait alors résolu d'entrer dans le grand port et de s'y radouber; c'était d'autant plus facile que, comme on le sait, l'île, à cette époque, était encore toute à nous, et que le pavillon tricolore flottant sur le fort de l'île de la Passe et sur un

trois-mâts mouillé à ses pieds, donnait au capitaine Duperré l'assurance d'être reçu par des amis. En conséquence, le capitaine Duperré ordonna de doubler l'île de la Passe, située à deux lieues à peu près en avant de Mahebourg, et, pour exécuter cette manœuvre, ordonna que la corvette *le Victor* marcherait la première, que *la Minerve, le Ceylan* et *la Bellone* la suivraient, et que *le Windham* fermerait la marche. La flottille s'avança donc, chaque bâtiment marchant à la suite de l'autre, le peu de largeur du goulet ne permettant pas à deux vaisseaux de passer de front.

Lorsque *le Victor* ne fut plus qu'à une portée de canon du trois-mâts embossé sous le fort, ce dernier indiqua par ses signaux que les Anglais croisaient en vue de l'île. Le capitaine Duperré répondit qu'il le savait parfaitement, et que la flotte qu'on avait aperçue se composait de *la Magicienne*, de *la Néréide*, du *Sirius* et de *l'Iphigénie*, commandés par le commodore Lambert, mais que comme de son côté le capitaine Hamelin stationnait sous le vent de l'île avec *l'Entreprenant, la Manche* et *l'Astrée*, on était en force pour accepter le combat si l'ennemi le présentait.

Quelques secondes après, le capitaine Bouvet, qui marchait le second, crut remarquer des dis-

positions hostiles dans le bâtiment qui venait de faire des signaux. D'ailleurs, il avait beau l'examiner dans tous ses détails avec le coup d'œil perçant qui trompe si rarement le marin, il ne le reconnaissait pas pour appartenir à la marine française. Il fit part de ses observations au capitaine Duperré, qui lui répondit de prendre ses précautions, et que lui, allait prendre les siennes. Quant au *Victor,* il fut impossible de le renseigner; il était trop en avant, et tout signe qu'on lui eût fait eût été vu du fort et du vaisseau suspect.

Le Victor continue donc de s'avancer sans défiance, poussé par une jolie brise sud-est, ayant tout son équipage sur le pont, tandis que les deux bâtiments qui le suivent regardent avec anxiété les mouvements du trois-mâts et du fort; tous deux cependant conservent encore des apparences amies; les deux navires qui se trouvent au travers l'un de l'autre échangent même quelques paroles. *Le Victor* continue son chemin, il a déjà dépassé le fort, quand tout à coup une ligne de fumée apparaît aux flancs du bâtiment embossé et au couronnement du fort. Quarante-quatre pièces de canon tonnent à la fois, enfilant de biais la corvette française, trouant sa voilure, fouillant son équipage, brisant son petit hunier, tandis qu'en

même temps les couleurs françaises disparaissent du fort et du trois-mâts et font place au drapeau anglais. Nous avons été dupes de la supercherie; nous sommes tombés dans le piége.

Mais au lieu de rebrousser chemin, ce qui lui serait possible encore en abandonnant la corvette, qui lui sert de mouche, et qui, revenue de sa surprise, répond au feu du trois-mâts par celui de ses deux pièces de chasse, le capitaine Duperré fait un signal au *Windham*, qui reprend la mer, et ordonne à *la Minerve* et au *Ceylan* de forcer la passe. Lui-même les soutiendra tandis que *le Windham* ira prévenir le reste de la flotte française de la position où se trouvent les quatre bâtiments.

Alors les navires continuent de s'avancer, non plus avec la sécurité du *Victor*, mais mèche allumée, chaque homme à son poste, et dans ce profond silence qui précède toujours les grandes crises. Bientôt *la Minerve* se trouve bord à bord avec le trois-mâts ennemi; mais cette fois c'est elle qui le prévient : vingt-deux bouches à feu s'enflamment à la fois; la bordée porte en plein bois; une partie du bastingage du bâtiment anglais vole en morceaux; quelques cris étouffés se font entendre, puis à son tour il tonne de toute sa batterie, et renvoie à *la Minerve* les messagers

de mort qu'il vient d'en recevoir, tandis que l'artillerie du fort plonge de son côté sur elle, mais sans lui faire d'autre mal que de lui tuer quelques hommes et de lui couper quelques cordages.

Puis vient *le Ceylan*, joli brick de vingt canons, pris comme *le Victor, la Minerve* et *le Windham*, quelques jours auparavant sur les Anglais et qui, comme *le Victor* et *la Minerve*, allait combattre pour la France, sa nouvelle maîtresse. Il s'avança léger et gracieux comme un oiseau de mer qui rase les flots. Puis arrivé en face du fort et du trois-mâts, le fort, le trois-mâts et *le Ceylan* s'enflammèrent ensemble, confondant leur bruit, tant ils avaient tiré en même temps, et mêlant leur fumée, tant ils étaient proches l'un de l'autre.

Restait le capitaine Duperré qui montait *la Bellone*. C'était déjà à cette époque un des plus braves et des plus habiles officiers de notre marine. Il s'avança, à son tour, serrant l'île de la Passe plus près que n'avait fait aucun des autres bâtiments; puis, à bout portant, flanc contre flanc, les deux bords s'enflammèrent, échangeant la mort à portée de pistolet. La Passe était forcée; les quatre bâtiments étaient dans le port: ils se rallient alors à la hauteur des Aigrettes, et vont

jeter l'ancre entre l'île aux Singes et la pointe de la colonie.

Aussitôt le capitaine Duperré se met en communication avec la ville, et il apprend que l'île Bourbon est prise, mais que, malgré ses tentatives sur l'île de France, l'ennemi n'a pu s'emparer que de l'île de la Passe. Un courrier est aussitôt expédié au brave général Decaen, gouverneur de l'île, pour le prévenir que les quatre bâtiments français, *le Victor, la Minerve, le Ceylan* et *la Bellone* sont au Grand-Port. Le 21, à midi, le général Decaen reçoit cet avis, le transmet au capitaine Hamelin, qui donne aussitôt aux bâtiments qu'il a sous sa direction l'ordre d'appareiller, expédie à travers terre des renforts d'hommes au capitaine Duperré, et le prévient qu'il va faire tout ce qu'il pourra pour arriver à son secours, attendu que tout lui fait croire qu'il est menacé par des forces supérieures.

En effet, en cherchant à mouiller dans la rivière Noire, le 21, à quatre heures du matin, *le Windham* avait été pris par la frégate anglaise *le Sirius*. Le capitaine Pym qui la commandait avait appris alors que quatre bâtiments français, sous les ordres du capitaine Duperré, étaient entrés dans Grand-Port, où le vent les retenait; il en avait aussitôt donné avis aux capitaines de *la Ma-*

gicienne et de *l'Iphigénie*, et les trois frégates étaient parties aussitôt : *le Sirius* remontait vers Grand-Port en passant sous le vent, et les deux autres frégates relevant par le vent pour atteindre le même point.

Ce sont ces mouvements qu'a vus le capitaine Hamelin, et qui, par leur rapport avec la nouvelle qu'il apprend, lui font croire que le capitaine Duperré va être attaqué. Il presse donc lui-même son appareillage, mais quelque diligence qu'il fasse, il n'est prêt que le 22 au matin. Les trois frégates anglaises ont trois heures d'avance sur lui, et le vent qui se fixe au sud-est, et qui fraîchit de moment en moment, va augmenter encore les difficultés qu'il doit éprouver pour arriver à Grand-Port.

Le 21 au soir, le général Decaen monte à cheval, et à cinq heures du matin il arrive à Mahebourg, suivi des principaux colons et de ceux de leurs nègres sur lesquels ils croient pouvoir compter. Maîtres et esclaves sont armés de fusils; et dans le cas où les Anglais tenteraient de débarquer, ils ont chacun cinquante coups à tirer. Une entrevue a lieu aussitôt entre lui et le capitaine Duperré.

A midi, la frégate anglaise *Sirius*, qui est passée sous le vent de l'île, et qui, par conséquent, a éprouvé moins de difficulté sur sa route que les

deux autres frégates, paraît à l'entrée de la Passe, rallie le trois-mâts embossé près du fort, et que l'on a reconnu pour être la frégate *la Néréide*, capitaine Villoughby, et toutes deux, comme si elles comptaient attaquer à elles seules la division française, s'avancent sur nous faisant la même marche que nous avions faite; mais en serrant de trop près les bas-fonds, *le Sirius* touche, et la journée s'écoule pour son équipage à se remettre à flot.

Pendant la nuit, le renfort de matelots envoyé par le capitaine Hamelin arrive, et est distribué sur les quatre bâtiments français, qui comptent ainsi 1,400 hommes à peu près et 142 bouches à feu. Mais comme, aussitôt leur répartition, le capitaine Duperré a fait échouer la division, et que chaque vaisseau présente son travers, la moitié seulement des canons prendra part à la fête sanglante qui se prépare.

A deux heures de l'après-midi, les frégates *la Magicienne* et *l'Iphigénie* parurent à leur tour à l'entrée de la Passe; elles rallièrent *le Sirius* et *la Néréide*, et toutes quatre s'avancèrent contre nous. Deux se firent échouer, les deux autres s'amarrèrent sur leurs ancres, présentant un total de 1,700 hommes et de 200 canons.

Ce fut un moment solennel et terrible que celui pendant lequel les dix mille spectateurs qui

garnissaient les montagnes virent les quatre frégates ennemies s'avancer sans voiles et par la seule et lente impulsion du vent dans leurs agrès, et venir avec la confiance que leur donnait la supériorité du nombre, se ranger à demi-portée de canon de la division française, présentant à leur tour leurs travers, s'échouant comme nous nous étions fait échouer, et renonçant d'avance à la fuite comme d'avance nous y avions renoncé.

C'était donc un combat tout d'extermination qui allait commencer. Lions et léopards étaient en présence, et ils allaient se déchirer avec des dents de bronze et des rugissements de feu.

Ce furent nos marins qui, moins patients que ne l'avaient été les gardes françaises à Fontenoy, donnèrent le signal du carnage. Une longue traînée de fumée courut aux flancs des quatre vaisseaux, à la corne desquels flottait le pavillon tricolore, puis en même temps le rugissement de soixante et dix bouches à feu retentit, et l'ouragan de fer s'abattit sur la flotte anglaise.

Celle-ci répondit presque aussitôt, et alors commença, sans autre manœuvre que celle de déblayer les ponts des éclats de bois et des corps expirants, sans autre science que celle de viser juste, sans autre intervalle que celui de charger des canons, une de ces luttes d'extermination

comme, depuis Aboukir et Trafalgar, les fastes de la marine n'en avaient pas encore vu. D'abord, on put croir que l'avantage était aux ennemis; car les premières volées anglaises avaient coupé les embossures de *la Minerve* et du *Ceylan;* de sorte que, par cet accident, le feu de ces deux navires se trouva masqué en grande partie. Mais, sous les ordres de son capitaine, *la Bellone* fit face à tout, répondant aux quatre bâtiments à la fois, ayant des bras, de la poudre et des boulets pour tous; vomissant incessamment le feu, comme un volcan en éruption, et cela pendant deux heures, c'est-à-dire pendant le temps que *le Ceylan* et *la Minerve* mirent à réparer leurs avaries; après quoi, comme impatients de leur inaction, ils se reprirent à rugir et à mordre à leur tour, forçant l'ennemi, qui s'était détourné un instant d'eux pour écraser *la Bellone,* de revenir à eux, et rétablissant l'unité du combat sur toute la ligne.

Alors il sembla au capitaine Duperré que *la Néréide,* déjà meurtrie par les trois bordées que la division lui avait lâchées en forçant la Passe, ralentissait son feu. L'ordre fut donné aussitôt de diriger toutes les volées sur elle et de ne lui donner aucun relâche. Pendant une heure, on l'écrasa de boulets et de mitraille, croyant à cha-

que instant qu'elle allait amener son pavillon, puis, comme elle ne l'amenait pas, la grêle de bronze continua, fauchant ses mâts, balayant son pont, trouant sa carène, jusqu'à ce que son dernier canon s'éteignît, pareil à un dernier soupir, et qu'elle demeurât rasée comme un ponton, dans l'immobilité et dans le silence de la mort.

En ce moment, et comme le capitaine Duperré donnait un ordre à son lieutenant Roussin, un éclat de mitraille l'atteint à la tête et le renverse dans la batterie; comprenant qu'il est blessé dangereusement, à mort peut-être, il fait appeler le capitaine Bouvet, lui remet le commandement de *la Bellone*, lui ordonne de faire sauter les quatre bâtiments plutôt que de les rendre, et, cette dernière recommandation faite, lui tend la main et s'évanouit. Personne ne s'aperçoit de cet événement; Duperré n'a pas quitté *la Bellone*, puisque Bouvet le remplace.

A dix heures, l'obscurité est si grande, qu'on ne peut plus pointer, et qu'il faut tirer au hasard. A onze heures, le feu cesse; mais comme les spectateurs comprennent que ce n'est qu'une trêve, ils restent à leur poste. En effet, à une heure, la lune paraît, et avec elle, et à sa pâle lumière, le combat recommence.

Pendant ce moment de relâche, *la Néréide* a

reçu quelques renforts; cinq ou six de ses pièces ont été remises en batterie; la frégate qu'on a crue morte n'était qu'à l'agonie, elle reprend ses sens, et elle donne signe de vie en nous attaquant de nouveau.

Alors Bouvet fait passer le lieutenant Roussin à bord du *Victor,* dont le capitaine est blessé; Roussin a l'ordre de remettre le bâtiment à flot et de s'en aller, à bout portant, écraser *la Néréide* de toute son artillerie; son feu ne cessera cette fois que lorsque la frégate sera bien morte.

Roussin suit à la lettre l'ordre donné : *le Victor* déploie son foc et ses grands huniers, s'ébranle et vient, sans tirer un coup de fusil, jeter l'ancre à vingt pas de la poupe de *la Néréide;* puis de là, il commence son feu, auquel elle ne peut répondre que par ses pièces de chasse, l'enfilant de bout en bout à chaque bordée. Au point du jour, la frégate se tait de nouveau. Cette fois, elle est bien morte, et cependant le pavillon anglais flotte toujours à sa corne. Elle est morte, mais elle n'a pas amené.

En ce moment les cris de : Vive l'empereur! retentissent sur *la Néréide;* les dix-sept prisonniers français qu'elle a faits dans l'île de la Passe et qu'elle a renfermés à fond de cale, brisent la porte de leur prison, et s'élancent par les écou-

tilles, un drapeau tricolore à la main. L'étendard de la Grande-Bretagne est abattu, la bannière tricolore flotte à sa place. Le lieutenant Roussin donne l'ordre d'aborder; mais au moment où il va engager les grappins, l'ennemi dirige son feu sur *la Néréide* qui lui échappe. C'est une lutte inutile à soutenir; *la Néréide* n'est plus qu'un ponton, sur lequel on mettra la main aussitôt que les autres bâtiments seront réduits; *le Victor* laisse flotter la frégate comme le cadavre d'une baleine morte; il embarque les dix-sept prisonniers, va reprendre son rang de bataille, et annonce aux Anglais, en faisant feu de toute sa batterie, qu'il est revenu à son poste.

L'ordre avait été donné à tous les bâtiments français de diriger leur feu sur *la Magicienne,* le capitaine Bouvet voulait écraser les frégates ennemies l'une après l'autre; vers trois heures de l'après-midi, *la Magicienne* était donc devenue le but de tous les coups; à cinq heures, elle ne répondait plus à notre feu que par secousses et ne respirant que comme respire un ennemi blessé à mort; à six heures on s'aperçoit de terre que son équipage fait tous ses préparatifs pour l'évacuer : des cris d'abord, et des signaux ensuite en avertissent la division française; le feu redouble; les deux autres frégates ennemies lui envoient leurs

chaloupes, elle-même met ses canots à la mer; ce qui reste d'hommes sans blessures ou blessés légèrement y descend, mais dans l'intervalle qu'elles ont à franchir pour gagner *le Sirius,* deux chaloupes sont coulées bas par nos boulets; et la mer se couvre d'hommes qui gagnent en nageant les deux frégates voisines.

Un instant après, une légère fumée sort par les sabords de *la Magicienne*, puis de moment en moment elle devient plus épaisse; alors, par les écoutilles, on voit poindre des hommes blessés qui se traînent, qui lèvent leurs bras mutilés, qui appellent au secours, car déjà la flamme succède à la fumée, et darde par toutes les ouvertures du bâtiment ses langues ardentes; puis elle s'élance au dehors, rampe le long des bastingages, monte aux mâts, enveloppe les vergues, et au milieu de cette flamme on entend des cris de rage et d'agonie; puis enfin tout à coup le vaisseau s'ouvre comme le cratère d'un volcan qui se déchire. Une détonation effroyable se fait entendre. *La Magicienne* vole en morceaux. On suit quelque temps ses débris enflammés qui montent dans les airs, redescendent et viennent s'éteindre en frissonnant dans les flots. De cette belle frégate qui, la veille encore, se croyait la reine de l'Océan, il ne reste plus rien, pas même des débris, pas même des

blessés, pas même des morts. Un grand intervalle demeuré vide entre *la Néréide* et *l'Iphigénie*, indique seul la place où elle était.

Puis, comme fatigués de la lutte, comme épouvantés du spectacle, Anglais et Français firent silence, et le reste de la nuit fut consacré au repos.

Mais, au point du jour, le combat recommence. C'est *le Sirius*, à son tour, que la division française a choisi pour victime. C'est *le Sirius* que le quadruple feu du *Victor*, de *la Minerve*, de *la Bellone* et du *Ceylan* va écraser. C'est sur lui que se réunissent boulets et mitraille. Au bout de deux heures, il n'a plus un seul mât; sa muraille est rasée; l'eau entre dans sa carène par vingt blessures : s'il n'était échoué, il coulerait à fond. Alors son équipage l'abandonne à son tour; le capitaine le quitte le dernier. Mais, comme à bord de *la Magicienne*, le feu est demeuré à bord, une mèche le conduit à la sainte-barbe, et à onze heures du matin, une détonation effroyable se fait entendre, et *le Sirius* disparaît anéanti!

Alors *l'Iphigénie*, qui a combattu sur ses ancres, comprend qu'il n'y a plus de lutte possible. Elle reste seule contre quatre bâtiments; car, ainsi que nous l'avons dit, *la Néréide* n'est plus qu'une masse inanimée; elle déploie ses voiles et, profitant de ce qu'elle a échappé presque saine et sauve

à toute cette destruction qui s'arrête à elle, elle essaye de prendre chasse, afin d'aller se remettre sous la protection du fort.

Aussitôt le capitaine Bouvet ordonne à *la Minerve* et à *la Bellone* de se réparer et de se remettre à flot. Duperré, sur le lit ensanglanté où il est couché, a appris tout ce qui s'est passé : il ne veut pas qu'une seule frégate échappe au carnage; il ne veut pas qu'un seul Anglais aille annoncer sa défaite à l'Angleterre. Nous avons Trafalgar et Aboukir à venger. En chasse! en chasse sur *l'Iphigénie!*

Et les deux nobles frégates, toutes meurtries, se relèvent, se redressent, se couvrent de voiles et s'ébranlent, en donnant l'ordre au *Victor* d'amariner *la Néréide.* Quant au *Ceylan,* il est si mutilé lui-même, qu'il ne peut quitter sa place avant que le calfat n'ait pansé ses mille blessures.

Alors de grands cris de triomphe s'élèvent de la terre : toute cette population qui a gardé le silence retrouve la respiration et la voix pour encourager *la Minerve* et *la Bellone* dans leur poursuite. Mais *l'Iphigénie,* moins avariée que ses deux eunemies, gagne visiblement sur elles; *l'Iphigénie* dépasse l'île des Aigrettes; *l'Iphigénie* va atteindre le fort de la Passe; *l'Iphigénie* va gagner la pleine mer et sera sauvée. Déjà les boulets dont

la poursuivent *la Minerve* et *la Bellone* n'arrivent plus jusqu'à elle et viennent mourir dans son sillage, quant tout à coup trois bâtiments paraissent à l'entrée de la Passe, le pavillon tricolore à leur corne ; c'est le capitaine Hamelin, parti de Port-Louis avec *l'Entreprenant, la Manche* et *l'Astrée*. *L'Iphigénie* et le fort de la Passe sont pris entre deux feux : ils se rendront à discrétion, pas un Anglais n'échappera.

Pendant ce temps, *le Victor* s'est, pour la seconde fois, rapproché de *la Néréide ;* et, craignant quelque surprise, il ne l'aborde qu'avec précaution. Mais le silence qu'elle garde est bien celui de la mort. Son pont est couvert de cadavres, le lieutenant qui y met le pied le premier a du sang jusqu'à la cheville.

Un blessé se soulève et raconte que six fois l'ordre a été donné d'amener le pavillon, mais que six fois les décharges françaises ont emporté les hommes chargés d'exécuter ce commandement. Alors le capitaine s'est retiré dans sa cabine, et on ne l'a plus revu.

Le lieutenant Roussin s'avance vers la cabine et trouve le capitaine Willoughby à une table sur laquelle est encore un pot de grog et trois verres. Il a un bras et une cuisse emportés. Devant lui, son premier lieutenant, Thomson, est tué d'un biscaïen

qui lui traverse la poitrine ; et à ses pieds est couché son neveu, William Murrey, blessé au flanc d'un éclat de mitraille.

Alors le capitaine Willoughby, de la main qui lui reste, fait un mouvement pour rendre son épée ; mais le lieuteuant Roussin à son tour étend le bras, et, saluant l'Anglais moribond :

« Capitaine, dit-il, quand on se sert d'une épée comme vous le faites, on ne rend son épée qu'à Dieu ! »

Et il ordonne aussitôt que tous les secours soient prodigués au capitaine Willoughby. Mais tous les secours furent inutiles, le noble défenseur de *la Néréide* mourut le lendemain.

Mais le lieutenant Roussin fut plus heureux à l'égard du neveu qu'il ne l'avait été à l'égard de l'oncle. Sir William Murrey, atteint profondément et dangereusement, n'était cependant pas frappé à mort. Aussi le verrons-nous reparaître dans le cours de cette histoire.

Digitized by Google

Digitized by Google

III.

TROIS ENFANTS.

Comme on le pense bien, les Anglais, pour avoir perdu quatre vaisseaux, n'avaient pas renoncé à leurs projets sur l'île de France ; tout au contraire, ils avaient maintenant à la fois une conquête nouvelle à faire et une vieille défaite à venger. Aussi, trois mois à peine après les événements que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, une seconde lutte non moins acharnée, mais qui devait

avoir des résultats bien différents, avait eu lieu au Port-Louis même, c'est-à-dire sur un point parfaitement opposé à celui où avait eu lieu la première.

Cette fois, ce n'était pas de quatre navires ou de dix-huit cents hommes qu'il s'agissait. Douze frégates, huit corvettes et cinquante bâtiments de transport avaient jeté vingt ou vingt-cinq mille hommes sur la côte, et l'armée d'invasion s'avançait vers le Port-Louis, qu'on appelait alors le Port-Napoléon. Aussi, le chef-lieu de l'île, au moment d'être attaqué par de pareilles forces, présentait-il un spectacle difficile à décrire. De tous côtés, la foule, accourue des différents quartiers de l'île et pressée dans les rues, manifestait la plus vive agitation; comme nul ne connaissait le danger réel, chacun créait quelque danger imaginaire; et les récits les plus exagérés et les plus inouïs étaient ceux qui rencontraient la plus grande croyance. De temps en temps, quelque aide de camp du général commandant apparaissait tout à coup, portant un ordre et jetant à la multitude une proclamation destinée à éveiller la haine que les nationaux portaient aux Anglais, et à exalter leur patriotisme. A sa lecture, les chapeaux s'élevaient au bout des baïonnettes; les cris de : *Vive l'empereur!* retentissaient; des serments de vain-

cre ou de mourir étaient échangés; et un frisson d'enthousiasme courait parmi cette foule, qui passait d'un repos bruyant à un travail furieux et se précipitait de tous côtés, demandant à marcher à l'ennemi.

Mais le véritable rendez-vous était à la place d'Armes, c'est-à-dire au centre de la ville. C'est là que se rendaient, tantôt un caisson emporté au galop de deux petits chevaux de Timor ou de Pegu, tantôt un canon traîné au pas de course par des artilleurs nationaux, jeunes gens de quinze à dix-huit ans à peine, à qui la poudre qui leur noircissait la figure tenait lieu de barbe. C'était là que se rendaient des gardes civiques en tenue de combat, des volontaires en habits de fantaisie qui avaient ajouté une baïonnette à leurs fusils de chasse, des nègres vêtus de débris d'uniformes et armés de carabines, de sabres et de lances, tout cela se mêlant, se heurtant, se croisant, se culbutant et fournissant chacun sa part de bourdonnement à cette puissante rumeur qui s'élevait au-dessus de la ville, comme s'élève le bruit d'un innombrable essaim d'abeilles au-dessus d'une ruche gigantesque.

Cependant, une fois arrivés sur la place d'Armes, ces hommes, courant, soit isolés, soit par troupes, prenaient un aspect plus régulier et une

allure plus calme. C'est que sur la place d'Armes se tenait, en attendant que l'ordre de marcher à l'ennemi lui fût donné, la moitié de la garnison de l'île, composée de troupes de ligne, et formant un total de quinze ou dix-huit cents hommes, et que leur attitude, à la fois fière et insouciante, était un blâme tacite du bruit et de l'embarras que faisaient ceux qui, moins familiarisés avec les scènes de ce genre, avaient cependant le courage et la bonne volonté d'y prendre part; aussi, tandis que les nègres se pressaient pêle-mêle à l'extrémité de la place, un régiment de volontaires nationaux, se disciplinant de lui-même à la vue de la discipline militaire, s'arrêtait en face de la troupe et se formait dans le même ordre qu'elle, tâchant d'imiter, mais sans pouvoir y parvenir, la régularité de ses lignes.

Celui qui paraissait le chef de cette dernière troupe, et qui, il faut le dire, se donnait une peine infinie pour atteindre au résultat que nous avons indiqué, était un homme de quarante à quarante-cinq ans, portant les épaulettes de chef de bataillon, et doué par la nature d'une de ces physionomies insignifiantes auxquelles aucune émotion ne peut parvenir à donner ce qu'en termes d'art on appelle du caractère. Au reste, il était frisé, rasé, épinglé comme pour une parade ; seu-

lement de temps en temps il détachait une agrafe de son habit boutonné primitivement depuis le haut jusqu'en bas, et qui; en s'ouvrant peu à peu, laissait voir un gilet de piqué, une chemise à jabot, et une cravate blanche à coins brodés. Auprès de lui, un joli enfant de douze ans, qu'attendait à quelques pas de là un domestique nègre, vêtu d'une veste et d'un pantalon de basin, étalait, avec cette aisance que donne l'habitude d'être bien mis, son grand col de chemise festonné, son habit de camelot vert à boutons d'argent et son castor gris orné d'une plume. A son côté pendait avec sa sabredache le fourreau d'un petit sabre, dont il tenait la lame à la main droite, essayant d'imiter, autant qu'il était en lui, l'air martial de l'officier, qu'il avait soin d'appeler de temps en temps et bien haut : « Mon père, » appellation dont le chef de bataillon ne semblait pas moins flatté que du poste éminent auquel la confiance de ses concitoyens l'avait élevé dans la milice nationale.

A peu de distance de ce groupe qui se pavanait dans son bonheur, on pouvait en distinguer un autre, moins brillant sans doute, mais à coup sûr plus remarquable.

Celui-là se composait d'un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans et de deux enfants, l'un âgé de quatorze ans et l'autre de douze.

L'homme était grand, maigre, d'une charpente tout osseuse, un peu courbé, non point par l'âge, puisque nous avons dit qu'il avait quarante-huit ans au plus, mais par l'humilité d'une position secondaire. En effet, à son teint cuivré, à ses cheveux légèrement crépus, on devait, au premier coup d'œil, reconnaître un de ces mulâtres auxquels, dans les colonies, la fortune souvent énorme à laquelle ils sont arrivés par leur industrie, ne fait point pardonner leur couleur. Il était vêtu avec une riche simplicité, tenait à la main une carabine damasquinée d'or, armée d'une baïonnette longue et effilée, et avait au côté un sabre de cuirassier, qui, grâce à sa haute taille, restait suspendu le long de sa cuisse comme une épée. De plus, outre celles qui étaient contenues dans sa giberne, ses poches regorgeaient de cartouches.

L'aîné des deux enfants qui accompagnaient cet homme, était, comme nous l'avons dit, un grand garçon de quatorze ans, à qui l'habitude de la chasse plus encore que son origine africaine avait bruni le teint; grâce à la vie active qu'il avait menée, il était robuste comme un jeune homme de dix-huit ans; aussi avait-il obtenu de son père de prendre part à l'action qui allait avoir lieu. Il était donc armé de son côté d'un fusil à

deux coups, le même dont il avait l'habitude de se servir dans ses excursions dans l'île, et avec lequel, tout jeune qu'il était, il s'était déjà fait une réputation d'adresse, que lui enviaient les chasseurs les plus renommés. Mais pour le moment, son âge réel l'emportait sur l'apparence de son âge. Il avait posé son fusil à terre et se roulait avec un énorme chien malgache, qui semblait, de son côté, être venu là pour le cas où les Anglais auraient amené avec eux quelques-uns de leurs bouledogues.

Le frère du jeune chasseur, le second fils de cet homme, à la haute taille et à l'air humble, celui, enfin, qui complétait le groupe que nous avons entrepris de décrire, était un enfant de douze ans à peu près, mais dont la nature grêle et chétive ne tenait en rien de la haute stature de son père, ni de la puissante organisation de son frère, qui semblait avoir pris à lui seul la vigueur destinée à tous les deux; aussi, tout au contraire de Jacques, c'était ainsi qu'on appelait son aîné, le petit George paraissait-il deux ans de moins qu'il n'avait réellement, tant, comme nous l'avons dit, sa taille exiguë, sa figure pâle, maigre et mélancolique, ombragée par de longs cheveux noirs, avaient peu de cette force physique si commune aux colonies; mais, en récom-

pense, on lisait dans son regard inquiet et pénétrant une intelligence si ardente, et dans le précoce froncement de sourcil qui lui était déjà habituel, une réflexion si virile et une volonté si tenace, que l'on s'étonnait de rencontrer à la fois dans le même individu tant de chétivité et tant de puissance.

N'ayant pas d'armes, il se tenait contre son père, et serrait de toute la force de sa petite main le canon de la belle carabine damasquinée, portant alternativement ses yeux vifs et investigateurs, de son père au chef de bataillon, et se demandant sans doute intérieurement pourquoi son père, qui était deux fois riche, deux fois brave, deux fois fort et deux fois adroit comme cet homme, n'avait pas aussi comme lui quelque signe honorifique, quelque distinction particulière.

Un nègre, vêtu d'une veste et d'un caleçon de toile bleue, attendait, comme pour l'enfant au col festonné, que le moment fût venu aux hommes de marcher, car alors, tandis que son père et son frère allaient se battre, l'enfant devait rester avec lui.

Depuis le matin, on entendait le bruit du canon, car depuis le matin, le général Vandermaesen, avec l'autre moitié de la garnison, avait

marché au-devant de l'ennemi afin de l'arrêter dans les défilés de la montagne longue, et au passage de la rivière du Pont-Rouge, et de la rivière des Lataniers. En effet, depuis le matin, il avait tenu avec acharnement, mais ne voulant pas compromettre d'un seul coup toutes ses forces, et craignant d'ailleurs que l'attaque à laquelle il faisait face ne fût qu'une fausse attaque pendant laquelle les Anglais s'avanceraient par quelque autre point sur le Port-Louis, il n'avait pris avec lui que huit cents hommes, laissant, comme nous l'avons dit, pour la défense de la ville, le reste de la garnison et les volontaires nationaux. Il en résultait qu'après des prodiges de courage, sa petite troupe, qui avait affaire à un corps de quatre mille Anglais et de deux mille cipayes, avait été obligée de se replier successivement de position en position, tenant ferme à chaque accident de terrain qui lui rendait un instant l'avantage, mais bientôt forcée de reculer encore, de sorte que, de la place d'Armes où se trouvaient les réserves, on pouvait, quoiqu'on ne pût apercevoir les combattants, calculer les progrès que faisaient les Anglais, au bruit croissant de l'artillerie, qui de minute en minute se rapprochait : bientôt même on entendit, entre le retentissement des puissantes volées, le petillement de la mousqueterie ;

mais, il faut le dire, ce bruit, au lieu d'intimider ceux des défenseurs du Port-Louis, qui, condamnés à l'inaction par l'ordre du général, stationnaient sur la place d'Armes, ne faisait que stimuler leur courage, si bien que, tandis que les soldats de ligne, esclaves de la discipline, se contentaient de se mordre les lèvres ou de sacrer entre leurs moustaches, les volontaires nationaux agitaient leurs armes, murmurant hautement, et criant que si l'ordre de partir tardait longtemps encore, ils rompraient les rangs et s'en iraient combattre en tirailleurs.

En ce moment on entendit retentir la générale. En même temps un aide de camp accourut au grand galop de son cheval, et sans même entrer dans la place, levant son chapeau pour faire un signe d'appel, il cria du haut de la rue : « Aux retranchements, voilà l'ennemi ! » Puis il repartit aussi rapidement qu'il était venu.

Aussitôt le tambour de la troupe de ligne battit, et les soldats, prenant leurs rangs avec la prestesse et la précision de l'habitude, partirent au pas de charge.

Quelque rivalité qu'il y eût entre les volontaires et les troupes de ligne, les premiers ne purent partir d'un élan aussi rapide. Quelques instants se passèrent avant que les rangs ne fussent formés ;

puis comme, les rangs formés, les uns partirent du pied droit, tandis que les autres partaient du pied gauche, il y eut un moment de confusion qui nécessita une halte.

Pendant ce temps, voyant une place vide au milieu de la troisième file des volontaires, l'homme à la grande taille et à la carabine damasquinée embrassa le plus jeune de ses enfants, et le jetant dans les bras du nègre à la veste bleue, il courut avec son fils aîné prendre modestement la place que la fausse manœuvre exécutée par les volontaires avait laissée vacante.

Mais à l'approche de ces deux parias, leurs voisins de gauche et de droite s'écartèrent, imprimant le même mouvement à leurs propres voisins, de sorte que l'homme à la haute taille et son fils se trouvèrent le centre de cercles qui allaient s'éloignant d'eux comme s'éloignent de l'endroit où est tombée une pierre les cercles de l'eau dans laquelle on l'a jetée.

Le gros homme, aux épaulettes de chef de bataillon, qui venait à grand'peine de rétablir la régularité de sa première file, s'aperçut alors du désordre qui bouleversait la troisième; il se haussa donc sur la pointe des pieds, et s'adressant à ceux qui exécutaient la singulière manœuvre que nous avons décrite :

Digitized by Google

« A vos rangs, messieurs! cria-t-il, à vos rangs! »

Mais à cette double recommandation faite d'un ton qui n'admettait cependant pas de réplique, un seul cri répondit :

« Pas de mulâtres avec nous! pas de mulâtres! »

Cri unanime, universel, retentissant, que tout le bataillon répéta comme un écho.

L'officier comprit alors la cause de ce désordre, et vit, au milieu d'un large cercle, le mulâtre qui était demeuré au port d'armes, tandis que son fils aîné, rouge de colère, avait déjà fait deux pas en arrière pour se séparer de ceux qui le repoussaient.

A cette vue, le chef de bataillon passa au travers des deux premières files, qui s'ouvrirent devant lui, et marcha droit à l'insolent qui s'était permis, homme de couleur qu'il était, de se mêler à des blancs.

Arrivé devant lui, il le toisa des pieds à la tête avec un regard flamboyant d'indignation, et comme le mulâtre restait toujours devant lui droit et immobile comme un poteau :

« Eh bien, M. Pierre Munier, lui dit-il, n'avez-vous point entendu et faudra-t-il vous répéter une seconde fois que ce n'est point ici votre place, et qu'on ne veut pas de vous ici? »

En abaissant sa main forte et robuste sur le gros homme qui lui parlait ainsi, Pierre Munier l'eût écrasé du coup, mais, au lieu de cela, il ne répondit rien, leva la tête d'un air effaré, et, rencontrant les regards de son interlocuteur, il détourna les siens avec embarras, ce qui augmenta la colère du gros homme en augmentant sa fierté.

« Voyons! que faites-vous là? dit-il en le repoussant du plat de la main.

— M. de Malmédie, répondit Pierre Munier, j'avais espéré que dans un jour comme celui-ci, la différence des couleurs s'effacerait devant le danger général.

— Vous avez espéré, dit le gros homme en haussant les épaules, et en ricanant avec bruit, vous avez espéré, et qui vous a donné cet espoir, s'il vous plaît?

— Le désir que j'ai de me faire tuer, s'il le faut, pour sauver notre île.

— Notre île! murmura le chef de bataillon; notre île! parce que ces gens-là ont des plantations comme nous ils se figurent que l'île est à eux.

— L'île n'est pas plus à nous qu'à vous, messieurs les blancs, je le sais bien, répondit Munier, d'une voix timide, mais si nous nous arrêtons à de pareilles choses au moment de combat-

tre, elle ne sera bientôt plus ni à vous, ni à nous.

— Assez! dit le chef de bataillon en frappant du pied, pour imposer à la fois silence au raisonneur du geste et de la voix, assez; êtes-vous porté sur les contrôles de la garde nationale?

— Non, monsieur. Vous le savez bien, répondit Munier, puisque, lorsque je me suis présenté, vous m'avez refusé.

— Eh bien! alors que demandez-vous?

— Je demandais à vous suivre comme volontaire.

— Impossible, dit le gros homme.

— Et pourquoi cela, impossible? Ah! si vous le vouliez bien, M. de Malmédie...

— Impossible, répéta le chef de bataillon en se redressant. Ces messieurs qui sont sous mes ordres ne veulent pas de mulâtres parmi eux.

— Non, pas de mulâtres! pas de mulâtres! s'écrièrent d'une seule voix tous les gardes nationaux.

— Mais je ne pourrai donc pas me battre, monsieur? dit Pierre Munier en laissant tomber ses bras avec découragement et en retenant à peine de grosses larmes, qui tremblaient aux cils de ses yeux.

— Formez un corps de gens de couleur et mettez-vous à leur tête, ou joignez-vous à ce détachement de noirs qui va nous suivre.

— Mais... murmura Pierre Munier.

— Je vous ordonne de quitter le bataillon; je vous l'ordonne, répéta en se rengorgeant M. de Malmédie.

— Venez donc, mon père, venez donc, et laissez là ces gens qui vous insultent, dit une petite voix tremblante de colère; venez! »

Et Pierre Munier se sentit tirer en arrière avec tant de force, qu'il recula d'un pas.

« Oui, Jacques, oui, je te suis, dit-il. .

— Ce n'est pas Jacques, mon père, c'est moi, c'est George. »

Munier se retourna étonné : c'était en effet l'enfant qui était descendu des bras du nègre, et qui était venu donner à son père cette leçon.

Pierre Munier laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et poussa un profond soupir.

Pendant ce temps, les rangs de la garde nationale se rétablirent; M. de Malmédie reprit son poste à la tête de la première file, et la légion partit au pas accéléré.

Pierre Munier resta seul entre ses deux enfants, dont l'un était rouge comme le feu, et l'autre pâle comme la mort.

Il jeta un coup d'œil sur la rougeur de Jacques et sur la pâleur de George, et comme si cette rou-

geur et cette pâleur fussent pour lui un double reproche :

« Que voulez-vous, dit-il, mes pauvres enfants! c'est ainsi. »

Jacques était insouciant et philosophe. Le premier mouvement lui avait pénible, sans doute; mais la réflexion était vite venue à son secours et l'avait consolé.

« Bah! répondit-il à son père en faisant claquer ses doigts, qu'est-ce que cela nous fait après tout que ce gros homme nous méprise? Nous sommes plus riches que lui, n'est-ce pas, mon père? Vous êtes plus fort que lui, n'est-ce pas, mon père? et quant à moi, ajouta-t-il en jetant un regard de côté sur l'enfant au col festonné, que je trouve son gamin de Henri à ma belle, et je lui donnerai une volée dont il se souviendra.

— Mon bon Jacques! » dit Pierre Munier, remerciant son fils aîné d'être en quelque sorte venu soulager sa honte par son insouciance; puis il se retourna vers le second de ses fils pour voir si celui-là prendrait la chose aussi philosophiquement que venait de le faire son frère.

Mais George resta impassible; tout ce que son père put surprendre sur sa physionomie de glace, fut un imperceptible sourire qui contracta ses lèvres; cependant, si imperceptible qu'il fût, ce

sourire avait une telle nuance de dédain et de pitié, que, de même qu'on répond parfois à des paroles qui n'ont pas été dites, Pierre Munier répondit à ce sourire :

« Mais que voulais-tu donc que je fisse? mon Dieu! »

Et il attendit la réponse de l'enfant, tourmenté de cette inquiétude vague qu'on ne s'avoue point à soi-même, et qui, cependant, vous agite lorsqu'on attend d'un inférieur qu'on redoute malgré soi, l'appréciation d'un fait accompli.

George ne répondit rien, mais tournant la tête vers le fond de la place :

« Mon père, répondit-il, voilà les mulâtres qui sont là-bas et qui attendent un chef.

— Eh bien, tu as raison, George, s'écria joyeusement Jacques, déjà consolé de son humiliation par la conscience de sa force, et faisant sans s'en douter le même raisonnement que César : mieux vaut commander à ceux-ci que d'obéir à ceux-là. »

Et Pierre Munier, cédant au conseil donné par le plus jeune de ses fils et à l'impulsion imprimée par l'autre, s'avança vers les mulâtres qui, en discussion sur le chef qu'ils se choisiraient, n'eurent pas plus tôt aperçu celui que tout homme de couleur respectait dans l'île à l'égal d'un père, qu'ils se groupèrent autour de lui comme autour de leur

chef naturel et le prièrent de les conduire au combat.

Alors il s'opéra un changement étrange dans cet homme; le sentiment de son infériorité qu'il ne pouvait vaincre en face des blancs disparut et fit place à l'appréciation de son propre mérite : sa grande taille courbée se redressa de toute sa hauteur; ses yeux, qu'il avait tenus humblement baissés ou vaguement errants devant M. de Malmédie, lancèrent des flammes. Sa voix tremblante un instant auparavant prit un accent de fermeté terrible, et ce fut avec un geste plein de noble énergie, que, rejetant sa carabine en bandoulière sur son épaule, il tira son sabre, et qu'étendant son bras nerveux vers l'ennemi, il cria à son tour : « En avant! »

Puis, jetant un dernier regard au plus jeune de ses enfants, rentré sous la protection du nègre à la veste bleue et qui, plein d'orgueilleuse joie, frappait ses deux mains l'une contre l'autre, il disparut avec sa noire escorte à l'angle de la même rue par laquelle venaient de disparaître la troupe de ligne et les gardes nationaux, en criant une dernière fois au nègre à la veste bleue : « Télémaque, veille sur mon fils. »

La ligne de défense se divisait en trois parties. A gauche, le bastion Fanfaron assis sur les bords

de la mer et armé de dix-huit canons; au milieu le retranchement proprement dit, bordé de vingt-quatre pièces d'artillerie, et à droite la batterie Dumas, protégée seulement par six bouches à feu.

L'ennemi vainqueur, après s'être avancé d'abord en trois colonnes sur les trois points différents, abandonna les deux premiers, dont il reconnut bientôt la force, pour se rabattre sur le troisième, qui non-seulement, comme nous l'avons dit, était le plus faible, mais qui encore n'était défendu que par les artilleurs nationaux : cependant, contre toute attente, à la vue de cette masse compacte qui marchait sur elle avec la terrible régularité de la discipline anglaise, cette belliqueuse jeunesse, au lieu de s'intimider, courut à son poste, et manœuvrant avec la prestesse et l'habileté de vieux soldats, et faisant un feu si bien nourri et si bien dirigé, que la troupe ennemie crut s'être trompée sur la force de la batterie et sur les hommes qui la servaient : néanmoins, elle avançait toujours, car plus cette batterie était meurtrière, plus il était urgent d'éteindre son feu. Mais alors la Maudite se fâcha tout à fait, et pareille à un bateleur qui fait oublier un tour incroyable par un tour plus incroyable encore, elle redoubla ses volées, faisant suivre les boulets de la mitraille, et la mitraille des boulets avec une telle rapidité, que

le désordre commença à se mettre dans les rangs ennemis. En même temps, et comme les Anglais étaient arrivés à portée de mousquet, la fusillade commença à petiller à son tour, si bien que voyant ses rangs éclaircis par les balles et des files entières emportées par les boulets, l'ennemi, étonné de cette résistance aussi énergique qu'inattendue, plia et fit un pas en arrière.

Sur l'ordre du capitaine général, la troupe de ligne et le bataillon national qui s'étaient réunis sur le point menacé, sortirent alors l'une à gauche, l'autre à droite, et la baïonnette en avant, s'avancèrent au pas de charge sur les flancs de l'ennemi, tandis que la formidable batterie continuait de le foudroyer en tête : la troupe exécuta sa manœuvre avec la précision qui lui était habituelle, tomba sur les Anglais, fit sa trouée dans leurs rangs et redoubla le désordre. Mais, soit qu'il fût emporté par sa valeur, soit qu'il exécutât maladroitement le mouvement ordonné, le bataillon national commandé par M. de Malmédie, au lieu de tomber sur le flanc gauche et d'opérer une attaque parallèle à celle qu'exécutait la troupe de ligne, fit une fausse manœuvre, et vint heurter les Anglais de front. Dès lors, force fut à la batterie de cesser son feu, et comme c'était ce feu surtout qui intimidait l'ennemi, l'ennemi n'ayant plus affaire qu'à un nombre

d'hommes inférieur à lui, reprit courage, et revint sur les nationaux qui, il faut le dire à leur gloire, soutinrent le choc sans reculer d'un seul pas. Cependant cette résistance ne pouvait durer de leur part, placés entre un ennemi mieux discipliné qu'eux et qui leur était dix fois supérieur en nombre et la batterie qu'ils forçaient à se taire pour ne pas les écraser eux-mêmes, ils perdaient à chaque instant un si grand nombre d'hommes qu'ils commençaient aussi à perdre du terrain : bientôt, par une manœuvre habile, la gauche des Anglais déborda à la droite du bataillon des nationaux, alors sur le point d'être enveloppés, et qui, trop inexpérimentés pour opposer le carré au nombre, furent regardés dès lors comme perdus. En effet, les Anglais continuaient leur mouvement progressif, et pareils à une marée qui monte, ils allaient envelopper de leurs flots cette île d'hommes, lorsque tout à coup les cris de : *France! France!* retentirent sur les derrières de l'ennemi. Une effroyable fusillade leur succéda, puis un silence plus sombre et plus terrible qu'aucun bruit suivit la fusillade.

Une étrange ondulation se promena sur les dernières lignes de l'ennemi et se fit sentir jusqu'aux premiers rangs; les habits rouges se courbaient sous une vigoureuse charge à la baïonnette, comme

des épis mûrs sous la faucille du moissonneur; c'était à leur tour d'être enveloppés; c'était à leur tour de faire face à la fois, à droite, à gauche et en tête. Mais le renfort qui venait d'arriver ne leur donnait pas de relâche, il poussait toujours, de sorte qu'au bout de dix minutes, il s'était, à travers une sanglante trouée, fait jour jusqu'au malencontreux bataillon et l'avait dégagé : alors, et voyant le but qu'ils s'étaient proposé rempli, les nouveaux arrivants s'étaient repliés sur eux-mêmes, avaient pivoté sur la gauche, en décrivant un cercle, et étaient retombés au pas de charge sur le flanc de l'ennemi. De son côté, M. de Malmédie, calquant instinctivement la même manœuvre, avait donné une impulsion pareille à son bataillon, si bien que la batterie se voyant démasquée ne perdit pas de temps, et, s'enflammant de nouveau, vint seconder les efforts de cette triple attaque en vomissant sur l'ennemi des flots de mitraille. De ce moment, la victoire fut décidée en faveur des Français.

Alors M. de Malmédie, se sentant hors de danger, jeta un coup d'œil sur ses libérateurs qu'il avait déjà entrevus, mais qu'il avait hésité à reconnaître, tant il lui en coûtait de devoir son salut à de tels hommes. C'était, en effet, ce corps de noirs, tant méprisé par lui, qui l'avait suivi dans

sa marche et qui l'avait rejoint si à temps au combat, et à la tête de ce corps, c'était Pierre Munier, Pierre Munier, qui voyant que les Anglais en enveloppant M. de Malmédie lui présentaient le dos, était venu avec ses trois cents hommes les prendre en queue et les culbuter. C'était Pierre Munier qui, après avoir combiné cette manœuvre avec le génie d'un général, l'avait exécutée avec le courage d'un soldat, et qui, à cette heure, se retrouvant sur un terrain où il n'avait plus que la mort à craindre, se battait en avant de tous, redressant sa grande taille, l'œil allumé, les narines ouvertes, le front découvert, les cheveux au vent, enthousiaste, téméraire, sublime! C'était Pierre Munier, enfin, dont la voix s'élevait de temps en temps au milieu de la mêlée, dominant toute cette grande rumeur pour pousser le cri : « En avant! » Puis, comme en effet en le suivant on avançait toujours, comme le désordre se mettait de plus en plus dans les rangs anglais, on entendit le cri : « Au drapeau! au drapeau, camarades! » On le vit s'élancer au milieu d'un groupe d'Anglais, tomber, se relever, s'enfoncer dans les rangs, puis, au bout d'un instant, reparaître, les habits déchirés, le front sanglant, mais le drapeau à la main.

En ce moment le général, craignant que les vainqueurs, en s'engageant trop avant à la poursuite des

Anglais, ne tombassent dans quelque piége, donna l'ordre de la retraite. La ligne obéit la première, emmenant ses prisonniers, la garde nationale emportant ses morts, enfin les noirs volontaires fermèrent la marche environnant leur drapeau.

La ville tout entière était accourue sur le port: on se foulait, on se pressait pour voir les vainqueurs, car, dans leur ignorance, les habitants de Port-Louis croyaient que l'on avait eu affaire à l'armée ennemie tout entière, et espéraient que les Anglais, si vigoureusement repoussés, ne reviendraient plus à la charge; aussi, à chaque corps qui passait, on jetait de nouveaux vivat; tout le monde était heureux, tout le monde était fier, tout le monde était vainqueur, on ne se possédait plus. Un bonheur inattendu remplit le cœur, un avantage inespéré tourne la tête; or les habitants s'attendaient bien à la résistance, mais non au succès; aussi, lorsqu'on vit la victoire déclarée aussi complétement, hommes, femmes, vieillards, enfants, jurèrent d'une seule voix et d'un seul cri de travailler aux retranchements, et de mourir, s'il le fallait, pour leur défense. Excellentes promesses, sans doute, et que chacun faisait avec l'intention de les tenir, mais qui ne valaient pas, à beaucoup près, l'arrivée d'un autre régiment, si un autre régiment eût pu arriver.

Mais au milieu de cette ovation générale, nul objet n'attirait tant de regards que le drapeau anglais et celui qui l'avait pris; c'étaient, à l'entour de Pierre Munier et de son trophée, des exclamations et des étonnements sans fin auxquels les nègres répondaient par des rodomontades, tandis que leur chef, redevenu l'humble mulâtre que nous connaissons, satisfaisait, avec une politesse craintive, aux questions adressées par chacun. Debout, près du vainqueur, et appuyé sur son fusil à deux coups, qui n'était pas resté muet dans l'action, et dont la baïonnette était teinte de sang, Jacques redressait fièrement sa tête épanouie, tandis que George, qui s'était échappé des mains de Télémaque, et qui avait rejoint son père sur le port, serrait convulsivement sa main puissante, et essayait inutilement de retenir dans ses yeux les larmes de joie qui en tombaient malgré lui.

A quelques pas de Pierre Munier était, de son côté, M. de Malmédie, non plus frisé et épinglé comme il l'était au moment du départ, mais sa cravate déchirée, le jabot en pièces et couvert de sueur et de poussière : lui aussi était entouré et félicité par sa famille, mais les félicitations qu'il recevait étaient celles qu'on adresse à l'homme qui vient d'échapper à un danger, et non pas ces louanges qu'on prodigue à un vainqueur. Aussi,

au milieu de ce concert d'attendrissantes inquiétudes, paraissait-il assez embarrassé, et, pour garder bonne contenance, demandait-il à grands cris ce qu'étaient devenus son fils Henri et son nègre Bijou, lorsqu'on les vit paraître tous les deux fendant la foule, Henri pour se jeter dans les bras de son père, et Bijou pour féliciter son maître.

En ce moment, on vint dire à Pierre Munier qu'un nègre qui avait combattu sous lui et qui avait reçu une blessure mortelle ayant été transporté dans une maison du port, et se sentant sur le point d'expirer, demandait à le voir : Pierre Munier regarda autour de lui, cherchant Jacques afin de lui confier son drapeau; mais Jacques avait retrouvé son ami le chien malgache qui, à son tour, était venu lui faire ses compliments comme les autres; il avait alors posé son fusil à terre, et l'enfant reprenant le dessus sur le jeune homme, il se roulait à cinquante pas de là avec lui. George vit alors l'embarras de son père, et tendant la main :

« Donnez-le-moi, mon père, dit-il; moi, je vous le garderai. »

Pierre Munier sourit, et comme il ne croyait pas que personne osât toucher au glorieux trophée sur lequel lui seul avait des droits, il embrassa George au front, lui remit le drapeau que

l'enfant maintint debout à grand'peine, en le fixant de ses deux mains sur sa poitrine, et s'élança vers la maison, où l'agonie d'un de ses braves volontaires réclamait sa présence.

George demeura seul, mais l'enfant sentait instinctivement que, pour être seul, il n'était point isolé : la gloire paternelle veillait sur lui, et l'œil rayonnant d'orgueil, il promena son regard sur la foule qui l'entourait : ce regard heureux et brillant rencontra alors celui de l'enfant au col brodé, et devint dédaigneux. Celui-ci, de son côté, contemplait envieusement George et se demandait sans doute à son tour pourquoi son père lui aussi n'avait pas enlevé un drapeau. Cette interrogation l'amena sans doute tout naturellement à se dire que, faute d'un drapeau à soi, il fallait accaparer celui d'autrui. Car s'étant approché cavalièrement de George qui, bien qu'il vît son intention hostile, ne fit pas un pas en arrière :

« Donne-moi ça, lui dit-il.

—Qu'est-ce que c'est que ça? demanda George.

— Le drapeau, reprit Henri...

— Ce drapeau n'est pas à toi. Ce drapeau est à mon père.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi? je le veux!

— Tu ne l'auras pas. »

L'enfant au col brodé avança alors la main pour

saisir la lance de l'étendard, démonstration à laquelle George ne répondit qu'en se pinçant les lèvres et en devenant plus pâle que d'habitude et en faisant un pas en arrière. Mais ce pas de retraite ne fit qu'encourager Henri, qui, comme tous les enfants gâtés, croyait qu'il n'y avait qu'à désirer pour avoir. Il fit deux pas en avant, et cette fois prit si bien ses mesures, qu'il empoigna le bâton, en criant de toute la force de sa petite voix colère :

« Je te dis que je veux ça.

— Et moi je te dis que tu ne l'auras pas, répéta George en le repoussant d'une main, tandis que de l'autre il continuait de serrer le drapeau conquis sur sa poitrine.

— Ah! mauvais mulâtre, tu oses me toucher, s'écria Henri. Eh bien, tu vas voir. »

Et tirant alors son petit sabre du fourreau, avant que George eût eu le temps de se mettre en défense, il lui en donna de toute sa force un coup sur le haut du front. Le sang jaillit aussitôt de la blessure et coula le long du visage de l'enfant.

« Lâche! » dit froidement George.

Exaspéré par cette insulte, Henri allait redoubler lorsque Jacques, d'un seul bond, se retrouvant près de son frère, envoya, d'un vigoureux coup de poing appliqué au milieu du visage, l'a-

gresseur rouler à dix pas de là, et sautant sur le sabre que celui-ci avait laissé tomber dans la culbute qu'il venait de faire, il le brisa en trois ou quatre morceaux, cracha dessus et lui en jeta les débris.

Ce fut au tour de l'enfant au col brodé à sentir le sang inonder son visage, mais son sang à lui avait jailli sous un coup de poing et non sous un coup de sabre.

Toute cette scène s'était passée si rapidement, que ni M. de Malmédie qui, comme nous l'avons dit, était à vingt pas de là occupé à recevoir les félicitations de sa famille, ni Pierre Munier, qui sortait de la maison où le nègre venait d'expirer, n'eurent le temps de la prévenir; ils assistèrent seulement à la catastrophe et accoururent tous deux en même temps, Pierre Munier, haletant, oppressé, tremblant, M. de Malmédie rouge de colère, étouffant d'orgueil.

Tous deux se rencontrèrent en avant de George.

« Monsieur, s'écria M. de Malmédie d'une voix étouffée, monsieur, avez-vous vu ce qui vient de se passer?...

— Hélas oui! M. de Malmédie, répondit Pierre Munier, et croyez bien que si j'avais été là, cet événement n'aurait pas eu lieu.

— En attendant, monsieur, en attendant, s'é-

cria M. de Malmédie, votre fils a porté la main sur le mien. Le fils d'un mulâtre a eu l'audace de porter la main sur le fils d'un blanc.

— Je suis désespéré de ce qui vient de se passer, M. de Malmédie, balbutia le pauvre père, et je vous en fais bien humblement mes excuses.

— Vos excuses, monsieur, vos excuses, reprit l'orgueilleux colon, se redressant au fur et à mesure que son interlocuteur s'abaissait. Croyez-vous que cela suffise, vos excuses?

— Que puis-je de plus, monsieur?

— Ce que vous pouvez, ce que vous pouvez, répéta M. de Malmédie embarrassé lui-même pour fixer la satisfaction qu'il désirait obtenir; vous pouvez faire fouetter le misérable qui a frappé mon Henri.

— Me faire fouetter, moi! dit Jacques en ramassant son fusil à deux coups, et en redevenant d'enfant homme; eh bien! venez donc vous y frotter un peu, vous, M. de Malmédie!

— Taisez-vous, Jacques; tais-toi, mon enfant, s'écria Pierre Munier.

— Pardon, mon père, dit Jacques, mais j'ai raison, et je ne me tairai pas. M. Henri est venu donner un coup de sabre à mon frère, qui ne lui faisait rien; et moi j'ai donné un coup de poing à

M. Henri ; M. Henri a donc tort, et c'est donc moi qui ai raison.

— Un coup de sabre à mon fils ! un coup de sabre à mon George ! George, mon enfant chéri ! s'écria Pierre Munier en s'élançant vers son fils. Est-ce vrai que tu es blessé ?

— Ce n'est rien, mon père, dit George.

— Comment ! ce n'est rien, s'écria Pierre Munier ; mais tu as le front ouvert. Monsieur, reprit-il en se retournant vers M. de Malmédie, mais voyez, Jacques disait vrai ; votre fils a failli tuer le mien. »

M. de Malmédie se retourna vers Henri, et comme il n'y avait pas moyen de résister à l'évidence :

« Voyons, Henri, dit le chef de bataillon, comment la chose est-elle arrivée ?

— Papa, dit Henri, ce n'est pas ma faute, j'ai voulu avoir le drapeau pour te l'apporter, et ce vilain n'a pas voulu me le donner.

— Et pourquoi n'as-tu pas voulu donner ce drapeau à mon fils ? petit drôle, demanda M. de Malmédie.

— Parce que ce drapeau n'est ni à votre fils, ni à vous, ni à personne ; parce que ce drapeau est à mon père.

— Après? demanda M. de Malmédie, continuant d'interroger Henri.

— Après, voyant qu'il ne voulait pas me le donner, j'ai essayé de le prendre. C'est alors que ce grand brutal est venu qui m'a donné un coup de poing dans la figure.

— Ainsi, voilà comment la scène s'est passée?

— Oui, mon père.

— C'est un menteur, dit Jacques, et je ne lui ai donné un coup de poing que quand j'ai eu vu le sang de mon frère; sans cela je n'eusse point frappé.

— Silence, vaurien! » s'écria M. de Malmédie. Puis, s'avançant vers George : « Donne-moi ce drapeau, » dit-il.

Mais George, au lieu d'obéir à cet ordre, fit de nouveau un pas en arrière, en serrant de toute sa force le drapeau contre sa poitrine.

« Donne-moi ce drapeau, répéta M. de Malmédie, avec un ton de menace qui indiquait, que s'il n'était pas fait droit à sa demande, il allait se livrer aux dernières extrémités.

— Mais, monsieur, murmura Pierre Munier, c'est moi qui ai pris le drapeau aux Anglais.

— Je le sais bien, monsieur; mais il ne sera pas dit qu'un mulâtre aura impunément tenu tête à un homme comme moi. Donnez-moi ce drapeau.

— Cependant, monsieur...

— Je le veux, je l'ordonne; obéissez à votre officier. »

Pierre Munier eut bien l'idée de répondre : « Vous n'êtes pas mon officier, monsieur, puisque vous n'avez pas voulu de moi pour soldat; » mais les paroles expirèrent sur ses lèvres; son humilité habituelle reprit le dessus sur son courage. Il soupira; et quoique cette obéissance à un ordre si injuste lui fît gros cœur, il ôta lui-même le drapeau des mains de George, qui cessa dès lors d'opposer aucune résistance, et le remit au chef de bataillon, qui s'éloigna chargé du trophée volé.

Cela était incroyable, étrange, misérable, n'est-ce pas? de voir une nature d'homme si riche, si vigoureuse, si caractérisée, céder, sans résistance, à cette autre nature si vulgaire, si plate, si mesquine, si commune et si pauvre ? Mais cela était ainsi ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cela n'étonna personne, car dans des circonstances, non pas semblables, mais équivalentes, cela arrivait tous les jours aux colonies : aussi, habitué, dès son enfance, à respecter les blancs comme des hommes d'une race supérieure, Pierre Munier s'était toute sa vie laissé écraser par cette aristocratie de couleur à laquelle il venait de cé-

der encore, sans même tenter de faire résistance. Il se rencontre de ces héros qui lèvent la tête devant la mitraille, et qui plient les genoux devant un préjugé. Le lion attaque l'homme, cette image terrestre de Dieu, et s'enfuit épouvanté, dit-on, lorsqu'il entend le chant du coq.

Quant à George, qui en voyant couler son sang, n'avait pas laissé échapper une seule larme, il éclata en sanglots dès qu'il se retrouva les mains vides en face de son père, qui le regardait tristement sans essayer même de le consoler. Quant à Jacques, il se mordait les poings de colère, et jurait qu'un jour il se vengerait de Henri, de M. de Malmédie et de tous les blancs.

Dix minutes à peine après la scène que nous venons de raconter, un messager couvert de poussière accourut annonçant que les Anglais descendaient par les plaines Williams et la petite rivière au nombre de dix mille, puis presque aussitôt la vigie placée sur le morne de la Découverte signala l'arrivée d'une nouvelle escadre anglaise qui, jetant l'ancre dans la baie de la grande rivière, déposa cinq mille hommes sur la côte. Enfin, en même temps on apprit que le corps d'armée repoussé le mâtin, s'était rallié sur les bords de la rivière des Lataniers, et était prêt à marcher de nouveau sur le Port-Louis en combinant ses mou-

vements avec les deux autres corps d'invasion qui s'avançaient l'un par l'anse Courtois, et l'autre par le Réduit. Il n'y avait plus moyen de résister à de pareilles forces; aussi, aux quelques voix désespérées qui, en appelant au serment fait le matin de vaincre ou mourir, demandaient le combat, le capitaine général répondit-il en licenciant la garde nationale et les volontaires, et en déclarant que, chargé de pleins pouvoirs de Sa Majesté l'empereur Napoléon, il allait traiter avec les Anglais de la reddition de la ville.

Il n'y avait que des insensés qui eussent pu essayer de combattre une pareille mesure; vingt-cinq mille hommes en enveloppaient quatre mille à peine; aussi, sur l'injonction du capitaine général, chacun se retira chez soi; de sorte que la ville resta occupée seulement par la troupe réglée.

Dans la nuit du 2 au 3 décembre, la capitulation fut arrêtée et signée à cinq heures du matin; elle fut approuvée et échangée; le même jour l'ennemi occupa les lignes; le lendemain il prit possession de la ville et de la rade.

Huit jours après, l'escadre française prisonnière sortit du port à pleines voiles, emmenant la garnison tout entière, pareille à une pauvre famille chassée du toit paternel; aussi, tant qu'on put apercevoir la dernière ondulation du dernier

drapeau, la foule demeura-t-elle sur le quai; mais lorsque la dernière frégate eut disparu, chacun se retira de son côté morne et silencieux. Deux hommes restèrent seuls et les derniers sur le port : c'étaient le mulâtre Pierre Munier et le nègre Télémaque.

« Mosié Munier, nous va monté là-haut, la montagne, nous capables voir encore petits maîtres Jacques et George.

— Oui, tu as raison, mon bon Télémaque, s'écria Pierre Munier, et si nous ne les voyons pas, eux, nous verrons au moins le bâtiment qui les emporte. »

Et Pierre Munier, s'élançant avec la rapidité d'un jeune homme, gravit en un instant le morne de la Découverte, du haut duquel il put, jusqu'à la nuit du moins, suivre des yeux, non pas ses fils, la distance, comme il l'avait prévu, était trop grande pour qu'il pût les distinguer encore; mais la frégate *la Bellone* au bord de laquelle ils étaient embarqués.

En effet, Pierre Munier, quelque chose qu'il lui en coûtât, s'était décidé à se séparer de ses enfants, et les envoyait en France, sous la protection du général Decaen. Jacques et George partaient donc pour Paris, recommandés à deux ou trois des plus riches négociants de la capitale,

avec lesquels Pierre Munier était depuis longtemps en relation d'affaires. Le prétexte de leur départ était leur éducation à faire. La cause réelle de leur absence était la haine bien visible que M. de Malmédie leur avait vouée à tous deux depuis la scène du drapeau, haine de laquelle leur pauvre père tremblait, surtout avec leur caractère bien connu, qu'ils ne fussent victimes un jour ou l'autre.

Quant à Henri, sa mère l'aimait trop pour se séparer de lui. D'ailleurs, qu'avait-il donc besoin de savoir, si ce n'est que tout homme de couleur était né pour le respecter et lui obéir?

Or, comme nous l'avons vu, c'était une chose que Henri savait déjà.

Digitized by Google

IV.

QUATORZE ANS APRÈS.

C'est jour de fête à l'île de France, le jour où l'on signale la vue d'un vaisseau européen ayant l'intention d'entrer dans le port; c'est que, sevrés depuis longtemps de la présence maternelle, la plupart des habitants de la colonie attendent avec impatience quelque nouvelle des peuples, des familles, ou des hommes d'outre-mer; chacun espère quelque chose, et tient du plus loin qu'il

Digitized by Google

l'aperçoit ses regards attachés sur le messager maritime, qui lui apporte, soit la lettre d'un ami, soit le portrait d'une amie, soit enfin cette amie en personne ou cet ami lui-même.

Car ce vaisseau, objet de tant de désirs, et source de tant d'espérances, c'est la chaîne éphémère qui unit l'Europe à l'Afrique, c'est le pont volant jeté d'un monde à l'autre; aussi aucune nouvelle ne se répand-elle aussi rapidement dans toute l'île que celle-ci, qui jaillit du piton de la Découverte :

« Il y a un vaisseau en vue. »

Nous disons du piton de la Découverte, parce que, presque toujours, le navire forcé d'aller chercher le vent d'est, passe devant le Grand-Port, côtoie la terre à une distance de deux ou trois lieues, double la pointe des Quatre-Cocos, s'engage entre l'île Plate et le point de Mire, et, quelques heures après avoir franchi ce passage, apparaît à l'entrée du Port-Louis, dont les habitants, prévenus dès la veille par les signaux qui ont traversé l'île pour annoncer son approche, l'attendent en foule, pressés sur le quai.

D'après ce que nous avons dit de l'avidité avec laquelle tout le monde attend à l'île de France les nouvelles d'Europe, on ne s'étonnera sans doute point de l'influence qui, par une belle ma-

tinée de la fin du mois de février 1824, vers les onze heures du matin, s'était portée sur tous les points d'où l'on pouvait voir entrer dans la rade du Port-Louis *le Leicester*, belle frégate de 36 canons, signalée depuis la veille à deux heures de l'après-midi.

Nous demandons au lecteur la permission de lui faire faire, ou plutôt de lui faire renouveler connaissance avec deux des personnages qu'il transportait à son bord.

L'un était un homme aux cheveux blonds, au teint blanc, aux yeux bleus, aux traits réguliers, à la figure calme, à la taille un peu au-dessus de la moyenne, auquel on n'eût guère donné plus de trente ou trente-deux ans, quoiqu'il en eût plus de quarante. En lui, au premier abord, on ne remarquait rien de saillant, mais aussi, l'on était forcé d'avouer que tout était convenable. Si, après un premier coup d'œil jeté sur lui, on avait un motif quelconque de continuer l'examen de sa personne, on remarquait qu'il avait le pied et la main petits, et admirablement bien faits, ce qui, dans tous les pays, mais chez les Anglais particulièrement, est un signe de race. Sa voix était claire et arrêtée, mais sans intonation et pour ainsi dire sans musique. Ses yeux bleu clair, auxquels on pouvait, dans les circonstances habi-

tuelles de sa vie, reprocher de manquer un peu d'expression, laissaient errer un regard limpide, mais qui ne s'attachait à rien et semblait ne rien chercher à approfondir. De temps en temps, cependant, il clignait les yeux comme un homme fatigué du soleil, accompagnant ce mouvement d'un léger écartement des lèvres qui laissaient apercevoir alors une double rangée de dents petites, bien rangées, et blanches comme des perles. Cette espèce de tic semblait alors ôter à son regard le peu d'expression qu'il avait; mais si on l'examinait avec soin, on s'apercevait au contraire que c'était dans ce moment que sa vue, profonde et rapide, dardant un rayon de flamme entre ses deux paupières rapprochées, allait chercher la pensée de son interlocuteur jusqu'au plus profond de son âme. Ceux qui le voyaient pour la première fois ne manquaient presque jamais de le prendre pour un esprit nul; il savait que c'était, en général, l'opinion que les hommes superficiels avaient de lui, et presque toujours, soit calcul, soit indifférence, il se plaisait à la leur laisser, bien sûr de les détromper quand le caprice lui en prendrait ou quand le moment en serait venu, car cette enveloppe menteuse cachait un esprit singulièrement profond, comme il arrive souvent que deux pouces de neige cachent un précipice

de mille pieds; aussi, avec la conscience de sa supériorité presque universelle, attendait-il patiemment qu'on vînt lui offrir l'occasion de triompher. Alors, et dès qu'il rencontrait dans une pensée opposée à la sienne, et dans la personne qui émettait cette pensée, une lutte digne de lui, il s'accrochait à la conversation que jusque-là il avait laissée errer dans tous ses capricieux détours, s'animait peu à peu, se répandait en dehors, grandissait à toute hauteur, car sa voix stridente, ses yeux enflammés, secondaient parfaitement sa parole vive, incisive, coloriée, à la fois séduisante et grave, éblouissante et positive; si cette occasion ne venait pas, il s'en passait et continuait d'être regardé par ceux qui l'entouraient comme un homme ordinaire. Ce n'est pas qu'il manquât d'amour-propre : au contraire, il poussait l'orgueil de certaines choses jusqu'à l'excès; mais c'était un système de conduite qu'il s'était imposé et duquel il ne s'écartait jamais. Toutes les fois qu'une proposition erronée, une pensée fausse, une vanité mal soutenue, un ridicule quelconque enfin venait poser devant lui, l'extrême finesse de son esprit lui faisait aussitôt venir sur la langue un sarcasme incisif ou sur les lèvres un sourire moqueur; mais il étouffait à l'instant même ce genre d'ironie extérieure, et quand il ne

pouvait renfermer entièrement cette irruption de dédain, il déguisait sous un des clignements d'yeux qui lui étaient habituels le mouvement railleur qui lui échappait malgré lui, sachant bien que le moyen de tout voir, de tout entendre, de tout saisir, était de paraître aveugle et sourd. Peut-être eût-il bien voulu, comme Sixte-Quint, paraître aussi paralytique; mais comme cela l'eût entraîné à une trop longue et trop fatigante dissimulation, il y avait renoncé.

L'autre était un jeune homme brun, au teint pâle et aux longs cheveux noirs; ses yeux, qui étaient grands, admirablement fendus, et du plus beau velouté, avaient, derrière la douceur apparente qu'ils ne devaient qu'à la préoccupation éternelle de sa pensée, un caractère de fermeté qui frappait au premier abord. S'emportait-il, ce qui était rare, car toute son organisation paraissait obéir non pas à des instincts physiques, mais à une puissance morale, alors ses yeux s'illuminaient d'une flamme intérieure et lançaient des éclairs dont le foyer semblait être au fond de son âme. Quoique les lignes de son visage fussent pures, elles manquaient jusqu'à un certain point de régularité; son front harmonieux, quoique d'une modulation vigoureuse et carrée, était sillonné par une légère cicatrice presque imper-

ceptible, dans l'état de calme qui lui était habituel, mais qui se trahissait par une ligne blanche, lorsque la rougeur lui montait au visage. Une moustache noire comme ses cheveux, régulière comme ses sourcils, ombrageait, en déguisant sa grandeur, une bouche à lèvres fortes et garnie d'admirables dents. L'aspect général de sa physionomie était grave: aux rides de son front, au froncement presque perpétuel de ses sourcils, aux habitudes sévères de tous ses traits, on pouvait reconnaître une réflexion profonde et une résolution inébranlable. Aussi, tout au contraire de son compagnon, aux traits effacés, et qui ayant quarante ans en paraissait à peine trente ou trente-deux, lui, qui n'en avait guère que vingt-cinq, en paraissait presque trente. Quant au reste de sa personne, il était d'une taille moyenne, mais bien prise; tous ses membres étaient peut-être un peu grêles, mais on sentait qu'animés par une émotion quelconque, une violente tension nerveuse devait chez eux remplacer la force. En échange, on comprenait que la nature lui avait donné en agilité et en adresse bien au delà de ce qu'elle lui avait refusé de grossière vigueur. Du reste, mis presque toujours avec une simplicité élégante, il était vêtu, pour le moment, d'un pantalon, d'un gilet et d'une redingote dont la

forme indiquait qu'ils sortaient des mains d'un des plus habiles tailleurs de Paris, et à la boutonnière de cette redingote, il portait, noués avec une élégante négligence, les rubans réunis de la Légion d'honneur et de Charles III.

Ces deux hommes s'étaient rencontrés à bord du *Leicester*, qui avait pris l'un à Portsmouth et l'autre à Cadix. Au premier coup d'œil ils s'étaient reconnus pour s'être vus déjà dans ces salons de Londres et de Paris où l'on voit tout le monde ; ils s'étaient donc salués comme d'anciennes connaissances, mais sans se parler d'abord, car n'ayant jamais été présentés l'un à l'autre, tous deux avaient été retenus par cette réserve aristocratique des gens comme il faut qui hésitent, même dans les circonstances particulières de la vie, à sortir des règles imposées par les convenances générales. Cependant, l'isolement du bord, l'exiguïté du terrain sur lequel ils se croisaient chaque jour, l'attrait naturel que deux hommes du monde éprouvent naturellement l'un pour l'autre, les avaient bientôt rapprochés ; ils avaient échangé d'abord quelques paroles insignifiantes, puis leurs conversations avaient pris un peu plus de consistance. Au bout de quelques jours, chacun des deux avait reconnu son compagnon pour un homme supérieur, et s'était félicité

d'une rencontre pareille, dans une traversée de plus de trois mois ; enfin, en attendant mieux, ils s'étaient liés de cette amitié de circonstance qui, sans racines dans le passé, devient une distraction dans le présent, sans être un engagement pour l'avenir. Alors, pendant ces longues soirées de l'équateur, pendant ces belles nuits des tropiques, ils avaient eu le temps de s'étudier l'un l'autre, et tous deux avaient reconnu qu'en art, en science, en politique, ils avaient, soit par théorie, soit par pratique, soit par investigation, soit par expérience, appris tout ce qu'il est donné à l'homme de savoir. Tous deux étaient donc restés constamment en face, comme deux lutteurs de même force ; et, dans cette longue traversée, un seul avantage avait été donné au premier de ces deux hommes sur le second : c'est que dans un grain qui assaillit la frégate après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, et dans lequel le capitaine du *Leicester*, blessé par la chute d'un mât de perroquet, avait été emporté évanoui dans sa cabine, le passager aux cheveux blonds s'était emparé du porte-voix, et s'élançant sur le gaillard d'arrière, avait, en l'absence du second, avec la fermeté d'un homme habitué au commandement, et la science d'un marin consommé, ordonné à l'instant même une suite de manœuvres à l'aide

desquelles la frégate avait conjuré la force de l'ouragan; puis le grain passé, son visage, un instant resplendissant de cet orgueil sublime qui monte au front de toute créature humaine luttant contre son Créateur, avait repris son expression ordinaire. Sa voix, dont le timbre éclatant s'était fait entendre au-dessus du roulement du tonnerre et du sifflement de la tempête, était redescendue à son diapason ordinaire; enfin, d'un geste aussi simple que ses gestes précédents avaient été poétiques et exaltés, il avait remis au lieutenant le porte-voix, ce sceptre du capitaine de vaisseau qui est aux mains de celui qui le porte le signe de l'absolu commandement.

Pendant tout ce temps, son compagnon, sur la figure calme duquel, hâtons-nous de le dire, il eût été impossible de reconnaître la moindre trace d'émotion, l'avait suivi des yeux avec cette expression envieuse de l'homme obligé de se reconnaître à lui-même une infériorité sur celui dont jusque-là il s'était cru l'égal. Puis lorsque le danger était passé, ils s'étaient retrouvés côte à côte, il s'était contenté de lui dire :

« Vous avez donc été capitaine de vaisseau, milord?

— Oui, avait répondu simplement celui auquel on donnait ce titre honorifique; j'ai même le

grade de commodore, mais depuis six ans je suis passé dans la diplomatie, et au moment du péril je me suis souvenu de mon ancien métier : voilà tout. »

Puis il n'avait plus une seule fois été question de cette circonstance entre ces deux hommes : seulement, il était visible que le plus jeune des deux était intérieurement humilié de cette supériorité que son compagnon avait, d'une façon si inattendue, acquise sur lui, et qu'il eût certainement ignorée sans l'événement qui l'avait en quelque sorte forcé de la mettre au jour.

La demande que nous avons rapportée, et la réponse qu'elle provoqua, indique au reste que ces deux hommes ne s'étaient fait, pendant les trois mois qu'ils venaient de passer ensemble, aucune question sur leur position sociale respective. Ils s'étaient reconnus pour frères d'intelligence, cela leur avait suffi. Ils savaient que le but de leur voyage à tous deux était l'île de France, et ils n'en avaient pas demandé davantage.

Au reste, tous deux paraissaient avoir même impatience d'arriver, car tous deux avaient recommandé, que, du moment où l'on apercevrait l'île, on les avertît. La recommandation fut inutile pour l'un d'eux, car le jeune homme aux cheveux noirs était sur le pont, appuyé au couronne-

ment de poupe, lorsque le matelot en vigie fit entendre ce cri, toujours si puissant, même parmi les marins : « Terre à l'avant! »

A ce cri, son compagnon apparut au haut de l'escalier, et s'avançant vers le jeune homme, d'un pas malgré lui plus rapide que son pas habituel, il vint s'appuyer près de lui.

« Eh bien, milord, dit ce dernier, nous voici arrivés, à ce qu'on assure du moins; car j'avoue, à ma honte, que j'ai beau regarder à l'horizon, je n'y aperçois pour ma part qu'une espèce de vapeur, qui peut tout aussi bien être un brouillard flottant sur la mer, qu'une île ayant ses racines au fond de l'Océan.

— Oui, je conçois cela, répondit le plus âgé des deux hommes, car il n'y a guère que l'œil d'un marin qui puisse distinguer avec certitude, à une pareille distance surtout, l'eau du ciel, et la terre des nuages; mais moi, ajouta-t-il en clignant des yeux, moi, vieil enfant de la mer, je vois notre île dans tous ses contours, et je dirais presque dans tous ses détails.

— Eh bien, milord, reprit le jeune homme, c'est une nouvelle supériorité que je reconnais sur moi à Votre Grâce; mais je vous avoue qu'il faut que ce soit elle qui m'assure une pareille chose pour que je ne la rejette pas comme une impossibilité.

Digitized by Google

— Prenez donc cette lunette, dit le marin, tandis que moi, à l'œil nu, je vais vous décrire la côte; me croirez-vous après cela?

— Milord, répondit l'incrédule, je vous sais en toute chose un homme si fort au-dessus des autres hommes, que je crois à ce que vous me dites sans que vous ayez, soyez-en persuadé, besoin de joindre aucune preuve à vos paroles; si je prends la lunette que vous m'offrez, c'est donc plutôt pour satisfaire un besoin de mon cœur qu'un désir de ma curiosité.

— Allons, allons, dit en riant l'homme aux cheveux blonds, je vois que l'air de la terre fait son effet, voilà que vous devenez flatteur.

— Moi, flatteur, milord, dit le jeune homme en secouant la tête; oh! Votre Grâce se trompe. *Le Leicester*, je vous le jure, ferait plus d'une course d'un pôle à l'autre, et accomplirait plus d'une fois le périple du monde avant que vous vissiez s'accomplir en moi un pareil changement. Non, je ne vous flatte pas, milord; je vous remercie seulement des gracieuses attentions que vous m'avez montrées tout le long de cette interminable traversée, et j'oserai presque dire de l'amitié que Votre Grâce a témoignée à un pauvre inconnu comme moi.

— Mon cher compagnon, répondit l'Anglais en

tendant la main au jeune homme, j'espère que pour vous comme pour moi, il n'y a d'inconnus dans ce monde que les gens vulgaires, les sots et les fripons, mais j'espère aussi que pour l'un comme pour l'autre tout homme supérieur est un parent que nous reconnaissons pour être de notre famille partout où nous le rencontrons. Ceci posé, trêve de compliment, mon jeune ami, prenez cette lunette et regardez, car nous avançons si rapidement qu'il n'y aura bientôt plus aucun mérite à accomplir la petite démonstration géographique dont je me suis chargé. »

Le jeune homme prit la lunette et la porta à son œil.

« Voyez-vous? dit l'Anglais.

— Parfaitement, dit le jeune homme.

— Voyez-vous à notre extrême droite, pareille à un cône et isolée au milieu de la mer, voyez-vous l'île Ronde?

— A merveille.

— Voyez-vous, en vous rapprochant de nous, l'île Plate, au pied de laquelle passe dans ce moment un brick, qui m'a tout à fait l'air, à sa tournure, d'un brick de guerre. Ce soir, nous serons où il est, et nous passerons où il passe. »

Le jeune homme abaissa la lunette, et essaya de voir à l'œil nu les objets que son compagnon

distinguait si facilement, et qu'il voyait à peine, lui, à l'aide du tube qu'il tenait à la main; puis, avec un sourire d'étonnement :

« C'est miraculeux! » dit-il; et il reporta la lunette à ses yeux.

— Voyez-vous le coin de Mire, continua son compagnon, le coin de Mire qui se confond presque d'ici avec le cap Malheureux, de si triste et si poétique mémoire? Voyez-vous le piton du Bambou derrière lequel s'élève la montagne de la Faïence? Voyez-vous la montagne du Grand-Port, et là, voyez vous à sa gauche le morne des Créoles?

— Oui, oui, je vois tout cela, et je le reconnais, car tous ces pics, tous ces sommets sont familiers à mon enfance, et je les ai gardés dans ma mémoire avec la religion du souvenir. Mais vous, continua le jeune homme, en repoussant les uns dans les autres, avec la paume de la main, les trois tubes de sa lunette, ce n'est pas la première fois que vous voyez ce rivage, et il y a plus de mémoire que d'aspect réel dans la description que vous venez de me faire.

— C'est vrai, dit en souriant l'Anglais, et je vois qu'il n'y a pas moyen de faire de charlatanisme avec vous. Oui, j'ai déjà vu ce rivage! oui, j'en parle un peu de mémoire, quoique les souve-

nirs qu'il m'a laissés soient probablement moins doux que ceux qu'il vous rappelle ! oui, j'y suis venu dans une époque où, selon toute probabilité, nous étions ennemis, mon cher compagnon, car il y a quatorze ans de cela.

— C'est juste l'époque à laquelle j'ai quitté l'île de France, répondit le jeune homme aux cheveux noirs.

— Y étiez-vous encore lors de la bataille navale qui eut lieu à Grand-Port, et dont je ne devrais point parler, ne fût-ce que par orgueil national, tant nous y avons été majestueusement frottés ?

— Oh ! parlez-en, milord, parlez-en, interrompit le jeune homme : vous avez si souvent pris votre revanche, messieurs les Anglais, qu'il y a presque de l'orgueil à vous à avouer une défaite.

— Eh bien ! j'y suis venu à cette époque, car à cette époque je servais dans la marine.

— Comme aspirant? sans doute.

— Comme lieutenant de frégate, monsieur.

— Mais à cette époque, permettez-moi de vous le dire, milord, vous étiez un enfant.

— Quel âge me donnez-vous, monsieur?

— Mais, à peu de chose près, nous sommes du même âge, je pense, et vous avez trente ans à peine.

— Je vais en avoir quarante, monsieur, répondit l'Anglais en souriant; je vous avais bien dit tout à l'heure que vous étiez dans votre jour de flatterie. »

Le jeune homme, étonné, regarda alors son compagnon, avec plus d'attention qu'il n'avait fait jusqu'alors, et reconnut, à de légères rides, indiquées à l'angle des yeux et aux coins de la bouche, qu'il pouvait avoir effectivement l'âge qu'il se donnait, et qu'il était si loin de paraître. Puis, abandonnant son examen pour revenir à la question qui lui avait été faite :

« Oui, oui, dit-il; oui, je me rappelle cette bataille et une autre encore, mais qui eut lieu à l'extrémité opposée de l'île. Connaissez-vous Port-Louis, milord?

— Non, monsieur, je ne connais que ce côté du rivage. Je fus blessé dangereusement au combat de Grand-Port, et transporté prisonnier en Europe. Depuis ce temps je n'ai pas revu les mers de l'Inde, où je vais probablement faire un séjour indéfini. »

Puis, comme si les dernières paroles qu'ils avaient échangées venaient d'éveiller dans ces deux hommes une source d'intimes souvenirs, chacun d'eux s'éloigna machinalement de l'autre, et s'en alla rêver en silence, l'un à la proue, l'autre au gouvernail.

Ce fut le lendemain de cette conversation, qu'après avoir doublé l'île d'Ambre et être passé à l'heure prédite au pied de l'île Plate, la frégate *le Leicester* fit, comme nous l'avons indiqué au commencement de ce chapitre, son entrée dans la rade de Port-Louis, au milieu de l'affluence habituelle qui accueillait l'arrivée de chaque bâtiment européen.

Mais cette fois l'affluence était plus grande encore que de coutume, car les autorités de la colonie attendaient le futur gouverneur de l'île, qui, au moment où l'on doubla l'île des Tonneliers, monta sur le pont en grand uniforme d'officier général. Le jeune homme aux cheveux noirs connut donc seulement alors le grade politique de son compagnon de voyage, dont il n'avait appris jusque-là que le titre aristocratique.

En effet, l'Anglais aux cheveux blonds n'était autre que lord William Murrey, membre de la chambre haute, qui, après avoir été tour à tour marin et ambassadeur, venait d'être nommé gouverneur de l'île de France, pour Sa Majesté Britannique.

Nous invitons donc le lecteur à reconnaître en lui ce jeune lieutenant qu'il a entrevu à bord de *la Néréide*, couché aux pieds de son oncle le capitaine Willoughby, blessé au côté d'un éclat de

mitraille, et dont nous avions annoncé non-seulement la guérison, mais encore la réapparition prochaine comme un des personnages principaux de notre histoire.

Au moment de se séparer de son compagnon, lord Murrey se retourna vers lui :

« A propos, monsieur, lui dit-il, je donne dans trois jours un grand dîner aux autorités de l'île, j'espère que vous me ferez l'honneur d'être un de mes convives.

— Avec le plus grand plaisir, milord, répondit le jeune homme; mais encore, avant que j'accepte, est-il convenable que de mon côté je dise à Votre Grâce qui je suis...

— Vous vous ferez annoncer en entrant chez moi, monsieur, répondit lord Murrey, et alors je saurai qui vous êtes ; en attendant, je sais ce que vous valez, et c'est ce qu'il me faut. »

Puis, saluant son compagnon de route de la main et du sourire, le nouveau gouverneur descendit dans la yole d'honneur avec le capitaine, et, s'éloignant du brick sous l'impulsion rapide de dix vigoureux rameurs, il toucha bientôt la terre à la fontaine du Chien-de-Plomb.

En ce moment, les soldats, rangés en bataille, présentèrent les armes, les tambours battirent aux champs, le canon des forts et de la frégate re-

tentirent à la fois, et pareils à un écho, ceux des autres bâtiments leur répondirent. Aussitôt des acclamations universelles de : Vive lord Murrey! accueillirent joyeusement le nouveau gouverneur, qui, après avoir gracieusement salué ceux qui lui faisaient cette honorable réception, s'achemina, entouré des principales autorités de l'île, vers le palais.

Et cependant ces hommes qui faisaient fête au représentant de Sa Majesté Britannique, et qui applaudissaient à son arrivée, étaient bien les mêmes hommes qui autrefois avaient pleuré le départ des Français; mais aussi, c'est que quatorze ans s'étaient écoulés depuis cette époque; la génération ancienne avait en partie disparu, et la génération nouvelle ne gardait le souvenir des choses passées que par ostentation et comme on garde une vieille charte de famille. Quatorze ans s'étaient écoulés, avons-nous déjà dit, et c'est plus qu'il n'en faut pour oublier la mort de son meilleur ami, pour violer un serment juré; plus qu'il n'en faut enfin pour tuer, enterrer et débaptiser un grand homme ou une grande nation.

Digitized by Google

V.

L'ENFANT PRODIGUE.

Tous les yeux avaient suivi lord Murrey jusqu'à l'hôtel du gouvernement, mais lorsque la porte du palais se fut refermée sur lui et sur ceux qui l'accompagnaient, tous les yeux se reportèrent sur le navire.

En ce moment le jeune homme aux cheveux noirs en descendait à son tour, et la curiosité qui venait d'abandonner le gouverneur s'était reportée

Digitized by Google

sur lui. En effet, on avait vu lord Murrey lui adresser gracieusement la parole et lui serrer affectueusement la main; de sorte que la foule assemblée décidait, avec sa sagacité ordinaire, que cet étranger était quelque jeune seigneur appartenant à la haute aristocratie de France ou d'Angleterre. Cette probabilité s'était changée en une véritable certitude à la vue du double ruban qui ornait sa boutonnière, et dont l'un, il faut bien l'avouer, était un peu moins répandu à cette époque qu'il ne l'est aujourd'hui. Au reste, les habitants du Port-Louis eurent le temps d'examiner le nouvel arrivant, car, après avoir cherché des yeux autour de lui comme s'il se fût attendu à trouver quelqu'un de ses amis ou de ses parents sur la jetée, il s'était arrêté au bord de la mer, attendant que les chevaux du gouverneur fussent débarqués; puis, quand cette opération fut terminée, un domestique au teint basané, vêtu du costume des Mores d'Afrique, avec lequel l'étranger avait échangé quelques mots dans une langue inconnue, en équipa deux à la manière arabe, et les prenant tous deux en bride, car on ne pouvait se fier encore à leurs jambes engourdies, il suivit son maître qui déjà s'était acheminé à pied vers la chaussée, regardant toujours autour de lui, comme s'il se fût attendu à voir apparaître tout à coup,

au milieu de toutes ces figures insignifiantes, une figure amie.

Parmi les groupes qui attendaient les étrangers à l'endroit qu'on appelle caractéristiquement la Pointe-aux-Blagueurs, il y en avait un dont le centre se composait d'un gros homme de cinquante à cinquante-quatre ans, aux cheveux grisonnants, aux traits vulgaires, à la voix éclatante, aux favoris taillés en pointe et venant joindre de chaque côté le coin de la bouche, et d'un beau garçon de vingt-cinq ou vingt-six ans; le gros homme était vêtu d'une redingote de mérinos marron, d'un pantalon de nankin et d'un gilet de piqué blanc. Il portait une cravate à coins brodés, et un long jabot garni de dentelle flottait sur sa poitrine. Le jeune homme, dont les traits, un peu plus accentués que ceux de son voisin, avaient cependant avec ceux-ci une telle ressemblance, qu'il était évident que ces deux individus se touchaient par les liens les plus proches de la parenté, était coiffé d'un chapeau gris, portait un mouchoir de soie noué négligemment autour du cou, était vêtu d'un gilet et d'un pantalon blancs.

« Voilà, par ma foi ! un joli garçon, dit le gros homme en regardant l'étranger qui passait en ce moment à quelques pas de lui, et je conseille, s'il doit faire séjour dans notre île, à nos mères et à

nos maris, de veiller sur leurs femmes et leurs filles.

— Voilà un joli cheval, dit le jeune homme en portant un lorgnon à son œil, pur sang si je ne me trompe, tout ce qu'il y a de plus arabe, arabissime.

— Connais-tu ce monsieur, Henri ? demanda le gros homme.

— Non, mon père, mais s'il veut vendre son cheval, je sais bien qui lui en donnera mille piastres.

— Ce sera Henri de Malmédie, n'est-ce pas, mon enfant ? dit le gros homme ; et tu feras bien, si le cheval te plaît, de t'en passer la fantaisie ; tu le peux, tu es riche. »

Sans doute l'étranger entendit l'offre de M. Henri et l'approbation qu'y donnait son père, car sa lèvre se releva dédaigneusement et il fixa tour à tour sur le père et sur le fils un regard hautain, et qui n'était pas exempt de menace ; puis, plus instruit sans doute à leur égard qu'ils ne l'étaient au sien, il continua sa route en murmurant :

« Encore eux ! toujours eux !

— Que nous veut donc ce muscadin ? demanda M. de Malmédie à ceux qui l'entouraient.

— Je n'en sais rien, mon père, répondit Henri ; mais à la première fois que nous le rencontre-

rons, s'il nous regarde encore de la même manière, je vous promets de le lui demander.

— Que veux-tu, Henri! dit M. de Malmédie d'un air de pitié pour l'ignorance de l'étranger, le pauvre garçon ne sait pas qui nous sommes.

—Eh bien! alors, je le lui apprendrai, moi! » murmura Henri.

Pendant ce temps, l'étranger, dont le dédaigneux regard avait éveillé ce menaçant colloque, avait, sans paraître s'inquiéter de l'impression produite par son passage, et sans daigner se retourner pour en voir l'effet, continué son chemin vers le rempart. Parvenu au tiers du jardin de la compagnie à peu près, son attention fut attirée par un groupe qui s'était formé sur un petit pont, lequel communiquait du jardin avec la cour d'une maison de belle apparence, et dont le centre était occupé par une ravissante jeune fille de quinze ou seize ans, que l'étranger, homme d'art, sans doute, et par conséquent amoureux de toute beauté, s'arrêta pour regarder plus à son aise; quoique sur le seuil de sa maison, la jeune fille, qui, sans doute, appartenait à l'une des plus riches familles de l'île, avait auprès d'elle une gouvernante européenne, qu'à ses longs cheveux blonds et à la transparence de sa peau, on reconnaissait pour une Anglaise, tandis qu'un vieux

nègre, aux cheveux grisonnants, vêtu d'une veste et d'un pantalon de basin blanc, se tenait prêt, les yeux fixés sur elle, et pour ainsi dire le pied levé, pour exécuter ses moindres ordres.

Peut-être aussi, comme toute chose grandit par le contraste, cette beauté que nous avons signalée comme merveilleuse s'augmentait-elle encore de la laideur du personnage qui se tenait debout, muet et immobile devant elle, et avec lequel elle essayait d'entamer des négociations à l'endroit d'un de ces charmants éventails d'ivoire découpé, transparent et fragile comme une dentelle.

En effet, celui qui causait avec elle était un individu au corps osseux, au teint jaune, aux yeux relevés par les coins, coiffé d'un large chapeau de paille, duquel s'échappait comme un échantillon de cheveux dont aurait pu être couvert le crâne qu'il abritait, une longue natte qui lui tombait jusqu'au milieu du dos; il était vêtu d'un pantalon de coton bleu, descendant jusqu'à mi-jambe, et d'une blouse de même étoffe et de même couleur, descendant jusqu'au milieu des cuisses. A ses pieds était un bambou, long d'une toise, supportant à chacune de ses extrémités un panier, dont la double pesanteur faisait, lorsque le bambou était posé par le milieu sur l'épaule du marchand, plier cette longue canne, comme un arc. Ces pa-

niers étaient remplis de ces mille petits brimborions, qui, aux colonies comme en France, dans la boutique en plein air du commerçant des tropiques, comme dans les élégants magasins d'Alphonse Giroux et de Susse, font tourner la tête aux jeunes filles, et quelquefois même à leurs mères : or, comme nous l'avons dit, la belle créole, au milieu de toutes ces merveilles éparpillées sur une natte étendue à ses pieds, s'était arrêtée pour le moment à un éventail représentant des maisons, des pagodes et des palais impossibles, des chiens, des lions et des oiseaux fantastiques ; enfin, mille portraits d'hommes, de bâtiments et d'animaux qui n'ont jamais existé que dans la drôlatique imagination des habitants de Canton et de Pékin.

Elle demandait donc purement et simplement le prix de cet éventail.

Mais là était la difficulté. Le Chinois, débarqué depuis quelques jours seulement, ne savait pas un seul mot ni de français, ni d'anglais, ni d'italien, ignorance qui ressortait clairement de son silence, à la triple demande qui lui avait été successivement faite dans ces trois langues ; cette ignorance était même déjà si bien connue dans la colonie, que l'habitant des bords du fleuve Jaune n'était désigné au Port-Louis que sous le nom de *Miko-*

Miko, les deux seuls mots qu'il prononçât tout en parcourant les rues de la ville, portant son long bambou chargé de paniers tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre, et qui, selon toute probabilité, voulaient dire : *Achetez, achetez.* Les relations qui s'étaient établies jusqu'alors entre Miko-Miko et ses pratiques étaient donc purement et simplement des relations de gestes et de signes. Or, comme la belle jeune fille n'avait jamais eu l'occasion de faire une étude approfondie de la langue de l'abbé de l'Épée, elle se trouvait dans une parfaite impossibilité de comprendre Miko-Miko et de se faire comprendre par lui.

Ce fut en ce moment que l'étranger s'approcha d'elle.

« Pardon, mademoiselle, lui dit-il, mais en voyant l'embarras dans lequel vous vous trouvez, je m'enhardis à vous offrir mes services : puis-je vous être bon à quelque chose, et daignerez-vous m'accepter pour interprète?

— Oh ! monsieur, répondit la gouvernante, tandis que les joues de la jeune fille se couvraient d'une couche du plus beau carmin, je vous suis mille fois obligée de votre offre; mais voilà Mlle Sara et moi qui épuisons depuis dix minutes toute notre science philologique sans parvenir à nous faire entendre de cet homme. Nous lui avons parlé tour

à tour français, anglais et italien, et il n'a répondu à aucune de ces langues.

— Monsieur connaît peut-être quelque autre langue que parlera cet homme, ma mie Henriette, répondit la jeune fille; et j'ai si grande envie de cet éventail, que si monsieur parvenait à m'en faire dire le prix, il m'aurait rendu un véritable service.

— Mais vous voyez bien que c'est impossible, reprit la mie Henriette; cet homme ne parle aucune langue.

— Il parle au moins celle du pays où il est né, dit l'étranger.

— Oui, mais il est né en Chine; et qui est-ce qui parle chinois? »

L'inconnu sourit, et, se retournant vers le marchand, il lui adressa quelques mots dans une langue étrangère.

Nous essayerions vainement de dire l'expression d'étonnement qui se peignit sur les traits du pauvre Miko-Miko, lorsque les accents de sa langue maternelle résonnèrent à son oreille comme l'écho d'une musique lointaine; il laissa tomber l'éventail qu'il tenait, et s'élançant les yeux fixes et la bouche béante vers celui qui venait de lui adresser la parole, il lui saisit la main, et la baisa à plusieurs reprises; puis, comme l'étranger répétait la ques-

tion qu'il lui avait déjà faite, il se décida enfin à répondre. Mais ce fut avec une expression dans le regard et un accent dans la voix qui formaient un des plus étranges contrastes qui se puissent voir, car de l'air le plus attendri et le plus sentimental du monde, il venait tout bonnement de lui dire le prix de l'éventail.

« C'est *vingt* livres sterling, mademoiselle, dit l'étranger, se retournant vers la jeune fille ; *quatre-vingt-dix* piastres à peu près.

— Mille fois merci, monsieur, » répondit Sara en rougissant de nouveau. Puis se retournant vers sa gouvernante :

« N'est-ce pas vraiment bien heureux, ma mie Henriette, lui dit-elle en anglais, que monsieur parle la langue de cet homme ?

— Et surtout bien étonnant, répondit la mie Henriette.

— C'est pourtant une chose toute simple, mesdames, répondit l'étranger dans la même langue. Ma mère mourut que je n'avais que trois mois encore, et l'on me donna pour nourrice une pauvre femme de l'île Formose qui était au service de notre maison. Sa langue est donc la première que je balbutiai, et quoique je n'aie pas trouvé souvent l'occasion de la parler, j'en ai, comme vous l'avez vu, retenu quelques mots, ce dont je me

féliciterai toute ma vie, puisque j'ai pu, grâce à ces quelques mots, vous rendre un léger service. »

Puis, glissant dans la main du Chinois un quadruple d'Espagne, et faisant signe à son domestique de le suivre, le jeune homme partit au galop, en saluant avec une parfaite aisance Mlle Sara et la mie Henriette.

L'étranger suivit la rue de Moka, mais à peine eut-il fait un mille sur la route qui conduit aux Pailles, et fut-il arrivé au pied de la montagne de la Découverte, qu'il s'arrêta tout à coup et que ses yeux se fixèrent sur un banc, construit à mi-côte de la montagne, et au milieu duquel, dans une immobilité parfaite, les deux mains posées sur ses genoux et les yeux fixés sur la mer, était assis un vieillard. Un instant l'étranger regarda cet homme d'un air de doute; puis, comme si ce doute avait disparu devant une conviction entière :

« C'est bien lui, murmura-t-il; mon Dieu! comme il est changé! »

Alors, après avoir regardé un instant encore le vieillard avec un air de singulier intérêt, le jeune homme prit un chemin par lequel il pouvait arriver près de lui sans être vu, manœuvre qu'il exécuta heureusement, après s'être arrêté deux ou trois fois en route en appuyant sa main sur sa poi-

trine, comme pour donner à une émotion trop forte le temps de se calmer.

Quant au vieillard, il ne bougea point à l'approche de l'étranger, si bien qu'on eût pu croire qu'il n'avait pas même entendu le bruit de ses pas, ce qui eût été une erreur, car à peine le jeune homme se fut-il assis sur le même banc que lui, qu'il tourna la tête de son côté, et que le saluant avec timidité, il se leva et fit quelques pas pour s'éloigner.

« Oh ! ne vous dérangez pas pour moi, monsieur, » dit le jeune homme.

Le vieillard se rassit aussitôt, non plus au milieu du banc, mais à son extrémité.

Alors il y eut un moment de silence entre le vieillard qui continua de regarder la mer, et l'étranger qui regardait le vieillard. Enfin, au bout d'un instant de muette et profonde contemplation, l'étranger prit la parole.

« Monsieur, dit-il à son voisin, vous n'étiez sans doute point là, lorsqu'il y a une heure et demie à peu près, *le Leicester* a jeté l'ancre dans le port.

— Pardonnez-moi, monsieur, j'y étais, répondit le vieillard avec un accent où se confondaient l'humilité et l'étonnement.

— Alors, reprit le jeune homme, alors, vous

ne preniez aucun intérêt à l'arrivée de ce bâtiment venant d'Europe?

— Pourquoi cela, monsieur? demanda le vieillard de plus en plus étonné.

— C'est qu'en ce cas, au lieu de rester ici, vous seriez comme tout le monde descendu sur le port.

— Vous vous trompez, monsieur, vous vous trompez, répondit mélancoliquement le vieillard en secouant sa tête blanchie : je prends au contraire, et j'en suis certain, un plus grand intérêt que personne à ce spectacle. Chaque fois qu'il arrive un bâtiment, n'importe de quel pays ce bâtiment arrive, je viens depuis quatorze années voir s'il ne m'apporte pas quelque lettre de mes enfants ou mes enfants eux-mêmes, et, comme cela me fatiguerait trop d'être debout, je viens dès le matin m'asseoir ici à la même place d'où je les ai vus partir; et je reste là tout le jour, jusqu'à ce que, chacun s'étant retiré, tout espoir soit perdu pour moi.

— Mais, comment ne descendez-vous pas vous-même jusqu'au port? demanda l'étranger.

— C'est aussi ce que j'ai fait pendant les premières années, répondit le vieillard. Mais alors je connaissais trop vite mon sort, et comme chaque déception nouvelle devenait plus pénible, j'ai

fini par m'arrêter ici, et j'envoie à ma place mon nègre Télémaque. Ainsi, l'espoir dure plus longtemps. S'il revient vite, je crois qu'il m'annonce leur arrivée ; s'il tarde à revenir, je crois qu'il attend une lettre. Puis il revient la plupart du temps les mains vides. Alors je me lève et je m'en retourne seul comme je suis venu; je rentre dans ma maison déserte, et je passe la nuit à pleurer en me disant : Ce sera sans doute pour la prochaine fois!

— Pauvre père! murmura l'étranger.

— Vous me plaignez, monsieur, demanda le vieillard avec étonnement.

— Sans doute, je vous plains, répondit le jeune homme.

— Vous ne savez donc pas qui je suis?

— Vous êtes un homme, et vous souffrez.

— Mais je suis mulâtre, » répondit le vieillard d'une voix basse et profondément humiliée.

Une vive rougeur passa sur le front du jeune homme.

« Et moi aussi, monsieur, je suis mulâtre, répondit-il.

— Vous! s'écria le vieillard.

— Oui, moi, répondit l'étranger.

— Vous êtes mulâtre! vous, monsieur? » Et le vieillard regardait avec étonnement le ruban rouge

et bleu noué à la redingote de l'étranger. « Vous êtes mulâtre! oh! alors votre pitié ne m'étonne plus; je vous avais pris pour un blanc; mais du moment où vous êtes homme de couleur comme moi, c'est autre chose; vous êtes un ami, un frère.

— Oui, un ami, un frère, » dit le jeune homme en tendant les deux mains au vieillard. Puis il murmura à voix basse et en le regardant avec une indéfinissable expression de tendresse : « Et plus que cela encore, peut-être.

— Alors je puis donc tout vous dire, continua le vieillard; ah! je sens que cela me fera du bien de parler de ma douleur. Imaginez-vous, monsieur, que j'ai, ou plutôt que j'avais, car Dieu seul sait si tous deux vivent encore, imaginez-vous que j'avais deux enfants, deux fils, que j'aimais tous deux de l'amour d'un père, un surtout. »

L'étranger tressaillit et se rapprocha encore du vieillard.

« Cela vous étonne, n'est-ce pas? reprit le vieillard, que je fasse une différence entre ces deux enfants, et que je préfère l'un à l'autre? Oui, cela ne doit pas être, je le sais; oui, cela est injuste, je l'avoue, mais c'était le plus jeune, c'était le plus faible, voilà mon excuse. »

L'étranger porta la main à son front, et profi-

tant du moment où le vieillard, honteux de la confession qu'il venait de faire, détournait la tête, il essuya une larme.

« Oh! si vous les aviez connus tous deux, continua le vieillard, vous auriez compris cela; ce n'est pas que George, il s'appelait George, ce n'est pas que George fût le plus beau, oh! non, au contraire, son frère Jacques était bien mieux que lui; mais il avait dans son pauvre petit corps un esprit si intelligent, si ardent, si ferme, que si je l'eusse mis au collége du Port-Louis avec les autres enfants, je suis bien certain que, quoiqu'il n'eût que douze ans, il eût bientôt dépassé tous les autres élèves. »

Les yeux du vieillard brillèrent un instant d'orgueil et d'enthousiasme, mais ce changement passa avec la rapidité de l'éclair, et son regard avait déjà repris son expression vague, craintive et mate, lorsqu'il ajouta :

« Mais je ne pouvais pas le mettre au collége ici. Le collége a été fondé pour les blancs, et nous ne sommes que des mulâtres. »

A son tour, la physionomie du jeune homme s'alluma, et il passa sur sa figure comme une flamme de dédain et de colère sauvage.

Le vieillard continua sans même remarquer le mouvement de l'étranger.

Digitized by Google

« C'est pour cela que je les ai envoyés tous deux en France, espérant que l'éducation fixerait l'humeur vagabonde de l'aîné et dompterait le caractère trop entier du second; mais il paraît que Dieu n'approuvait pas ma résolution, car dans un voyage qu'il a fait à Brest, Jacques s'est embarqué à bord d'un corsaire, et depuis je n'ai reçu de ses nouvelles que trois fois, et à chaque fois d'un point du monde opposé; et George a laissé développer en grandissant ce germe d'inflexibilité qui m'effrayait en lui. Celui-là m'a écrit plus souvent, tantôt d'Angleterre, tantôt d'Égypte, tantôt d'Espagne, car il a beaucoup voyagé aussi, et quoique ses lettres soient fort belles, je vous le jure, je n'ai osé les montrer à personne.

— Ainsi, ni l'un ni l'autre ne vous a jamais parlé de l'époque de son retour?

— Jamais; et qui sait si même je les reverrai un jour? car, de mon côté, quoique le moment où je les reverrai doive être le moment le plus heureux de ma vie, je ne leur ai jamais dit de revenir. S'ils demeurent là-bas, c'est qu'ils y sont plus heureux qu'ils ne seraient ici : s'ils n'éprouvent pas le besoin de revoir leur vieux père, c'est qu'ils ont trouvé en Europe des gens qu'ils aiment mieux que lui. Qu'il soit donc fait selon leur désir, surtout si ce désir peut les conduire

Digitized by Google

au bonheur. Cependant, quoique je les regrette tous deux également, c'est cependant George qui me manque le plus, et c'est celui là qui me fait le plus de peine en ne me parlant jamais de retour.

— S'il ne vous parle pas de retour, monsieur, reprit l'étranger d'une voix dont il cherchait inutilement à comprimer l'émotion, c'est peut-être qu'il se réserve le plaisir de vous surprendre, et qu'il veut vous faire achever dans le bonheur une journée commencée dans l'attente.

— Plût à Dieu! dit le vieillard en levant les yeux et les mains au ciel.

— C'est peut-être, continua le jeune homme avec une voix de plus en plus émue, qu'il veut se glisser près de vous, sans être reconnu de vous, et jouir ainsi de votre présence, de votre amour et de vos bénédictions.

— Ah! il serait impossible que je ne le reconnusse pas.

— Et cependant, s'écria le jeune homme, incapable de résister plus longtemps au sentiment qui l'agitait, vous ne m'avez pas reconnu, mon père!

— Vous!... toi!... toi!... » s'écria à son tour le vieillard, en parcourant l'étranger d'un regard avide, tandis qu'il tremblait de tous ses mem-

bres, la bouche entr'ouverte, et souriant avec doute.

Puis, secouant la tête.

« Non, non, ce n'est pas George, dit-il, il y a bien quelque ressemblance entre vous et lui, mais il n'est pas grand, mais il n'est pas beau comme vous, ce n'est qu'un enfant, et vous, vous êtes un homme.

— C'est moi, c'est bien moi, mon père, mais reconnaissez-moi donc ! s'écria George; mais songez que quatorze ans se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu, songez que je vais en avoir vingt-six, et si vous doutez, tenez, tenez, voyez cette cicatrice à mon front, c'est la trace du coup que m'a donné M. de Malmédie le jour où vous avez si glorieusement pris un drapeau anglais. Oh! ouvrez-moi vos bras, mon père, et quand vous m'aurez embrassé, quand vous m'aurez pressé sur votre cœur, vous verrez que vous ne douterez plus que je sois votre fils. »

Et à ces mots l'étranger se jeta au cou du vieillard, qui, regardant tantôt le ciel et tantôt son enfant, ne pouvait croire à tant de bonheur, et qui ne se décida à embrasser le beau jeune homme que lorsque celui-ci lui eut répété vingt fois qu'il était bien George.

En ce moment Télémaque parut au pied de la

montagne de la Découverte, les bras pendants, l'œil morne et la tête penchée, désespéré qu'il était de revenir cette fois encore vers son maître, sans lui rapporter quelque nouvelle de l'un ou de l'autre de ses enfants.

Digitized by Google

VI.

TRANSFIGURATION.

Et maintenant il faut que nos lecteurs nous permettent d'abandonner ce fils et ce père à la joie du retour, et, revenant avec nous sur le passé, consentent à suivre avec nous la transfiguration physique et morale qui s'était opérée pendant l'espace de ces quatorze ans, dans le héros de cette histoire, que nous lui avions fait entrevoir enfant, et que nous venons de lui montrer jeune homme.

Digitized by Google

Nous avions d'abord eu l'idée de mettre purement et simplement sous les yeux du lecteur le récit que fit George à son père de ces quatorze années; mais nous avons réfléchi que ce récit étant une histoire toute de pensées intimes et de sensations secrètes, on pourrait se défier avec raison de la véracité d'un homme du caractère de George, surtout lorsque cet homme parle de lui-même. Nous avons donc résolu de conter nous-même, et à notre guise, cette histoire, dont nous connaissons chaque détail, nous engageant d'avance, vu que notre amour-propre à nous n'est point engagé dans l'affaire, à ne cacher aucune sensation bonne ou mauvaise, aucune pensée honorable ou honteuse.

Partons donc du même point d'où George était parti lui-même.

Pierre Munier, dont nous avons essayé de tracer le caractère, avait, dès qu'il était entré dans la vie active, c'est-à-dire dès que d'enfant il était devenu homme, adopté vis-à-vis des blancs un système de conduite dont il ne s'écarta jamais; ne se sentant ni la force ni la volonté de combattre en duelliste un accablant préjugé, il avait pris la résolution de désarmer ses adversaires par une soumission inaltérable et par une inépuisable humilité; sa vie fut tout entière occupée à excuser sa naissance. Loin de briguer, malgré ses riches-

ses et son intelligence, aucune fonction administrative, aucun emploi civil, aucune distinction politique, il avait constamment cherché à se faire oublier en se perdant dans la foule; la même pensée qui l'avait écarté de la vie publique le guidait dans la vie privée. Généreux et magnifique par nature, il tenait sa maison avec une simplicité toute monastique. Chez lui l'abondance était partout, le luxe nulle part, quoiqu'il eût près de quatre cents esclaves, ce qui constitue aux colonies une fortune de plus de deux cent mille livres de rente. Il voyagea toujours à cheval, jusqu'à ce que, forcé par son âge, ou plutôt par les chagrins qui l'avaient brisé avant l'époque où l'homme est vieux, de changer sa modeste habitude en une habitude plus aristocratique, il acheta un palanquin aussi bourgeoisement simple que celui du plus pauvre habitant de l'île. Toujours soigneux d'éviter la moindre querelle, toujours poli, complaisant, serviable pour tout le monde, même pour ceux qui, au fond du cœur, lui étaient antipathiques, il eût mieux aimé perdre dix arpents de terre que d'élever ou même de soutenir un procès qui lui en eût fait gagner vingt. Quelque habitant avait-il besoin d'un plan de café, de manioc ou de canne à sucre, il était sûr de les trouver chez Pierre Munier qui le remerciait encore

de lui avoir donné la préférence. Or tous ces bons procédés, qui étaient au fond l'instinct de son excellent cœur, mais qui pouvaient paraître le résultat de son caractère timide, lui avaient valu l'amitié de ses voisins sans doute, mais amitié toute passive, qui n'ayant jamais eu même l'idée de lui faire du bien, se bornait purement et simplement à ne pas lui faire de mal. Encore parmi ceux-ci y en avait-il quelques-uns qui, ne pouvant pardonner à Pierre Munier sa fortune immense, ses nombreux esclaves et sa réputation sans tache, s'acharnaient à l'écraser constamment sous le préjugé de la couleur. M. de Malmédie et son fils Henri étaient de ce nombre.

George, né dans les mêmes conditions que son père, mais que la faiblesse de sa constitution avait éloigné des exercices physiques, avait tourné vers la réflexion toutes ses facultés internes, et, mûr avant l'âge comme le sont en général les enfants maladifs, il avait observé d'instinct la conduite de son père, dont il avait tout jeune encore pénétré les motifs; or l'orgueil viril qui bouillonnait dans la poitrine de cet enfant, lui avait fait prendre en haine les blancs qui le méprisaient, et en dédain les mulâtres qui se laissaient mépriser. Aussi se résolut-il bien à suivre une conduite tout opposée à celle qu'avait suivie son père, et à marcher,

quand la force lui serait venue, d'un pas ferme et hardi au-devant de ces absurdes oppressions de l'opinion, et si elles ne lui faisaient point place, à les prendre corps à corps, comme Hercule Antée, et à les étouffer entre ses bras. Le jeune Annibal, excité par son père, avait juré haine éternelle à une nation; le jeune George, malgré son père, jura guerre à mort à un préjugé.

George quitta la colonie après la scène que nous avons racontée, arriva en France avec son frère et entra au collége Napoléon. A peine assis sur les bancs de la dernière classe, il comprit la différence des rangs, et voulut arriver au premier : pour lui la supériorité était une nécessité d'organisation; il apprit vite et bien. Un premier succès affermit sa volonté en lui donnant la mesure de sa puissance. Sa volonté en devint plus forte, et ses succès en devinrent plus grands. Il est vrai de dire que ce travail de l'esprit, que ce développement de la pensée, laissaient le corps dans son état de chétivité primitive : le moral absorbait le physique, la lame brûlait le fourreau; mais Dieu avait donné un appui au pauvre arbrisseau. George reposait en paix sous la protection de Jacques, qui était le plus robuste et le plus paresseux de sa classe, comme George en était le plus travailleur et le plus faible.

Digitized by Google

Malheureusement cet état de choses dura peu. Deux ans après leur arrivée, comme Jacques et George étaient allés passer ensemble leurs vacances à Brest, chez un correspondant de leur père auquel ils étaient recommandés, Jacques, qui avait toujours eu un goût décidé pour la marine, profita de l'occasion qui s'offrait, et ennuyé de sa prison, comme il appelait le collége, s'embarqua sur un corsaire, qu'il donna à son père, dans la lettre qu'il lui écrivit, pour un bâtiment de l'État. De retour au collége, George sentit alors cruellement l'absence de son frère. Sans défense contre les jalousies qu'avaient suscitées ses triomphes d'écolier, et qui, du moment où elles pouvaient être assouvies, devenaient de véritables haines, il fut honni par les uns, battu par les autres, maltraité par tous; chacun avait pour lui son injure favorite. Ce fut une dure épreuve; George la supporta courageusement.

Seulement, il réfléchit plus profondément que jamais sur sa position, et comprit que la supériorité morale n'était rien sans la supériorité physique; qu'il fallait l'une pour faire respecter l'autre, et que la réunion de ces deux qualités faisait seule un homme complet. A partir de cette heure, il changea complétement de manière de vivre; de timide, retiré, inactif qu'il était, il devint joueur,

turbulent, tapageur. Il travaillait bien encore, mais seulement assez pour conserver cette prééminence intellectuelle qu'il avait acquise dans les années précédentes. Dans les commencements, il fut maladroit, et l'on se moqua de lui. George reçut mal la plaisanterie, et cela à dessein. George n'avait pas naturellement le courage sanguin, mais le courage bilieux, c'est-à-dire que son premier mouvement, au lieu de le jeter dans le danger, était de faire un pas en arrière pour l'éviter. Il lui fallait la réflexion pour être brave, et quoique cette bravoure soit la plus réelle, puisqu'elle est la bravoure morale, il s'en effraya comme d'une lâcheté.

Il se battit donc à chaque querelle, ou plutôt il fut battu; mais vaincu une fois, il recommença tous les jours jusqu'à ce qu'il fût vainqueur à son tour; et il fut vainqueur, non pas parce qu'il était le plus fort, mais parce qu'il était plus aguerri, parce qu'au milieu du combat le plus acharné il conservait un admirable sang-froid, et que, grâce à ce sang-froid, il profitait de la moindre faute de son adversaire. Cela le fit respecter, et dès lors on commença à regarder à deux fois pour l'insulter, car si faible que soit un ennemi, on hésite à engager la lutte avec lui quand on le sait déterminé; d'ailleurs, cette prodigieuse ardeur avec la-

quelle il embrassait cette nouvelle vie portait ses fruits : la force lui venait peu à peu; aussi, encouragé par ces premiers essais, tant que durèrent les vacances suivantes, George n'ouvrit pas un livre ; il commença à apprendre à nager, à faire des armes, à monter à cheval, s'imposant une fatigue continuelle, fatigue qui plus d'une fois lui donna la fièvre, mais à laquelle il finit cependant par s'habituer : alors aux exercices d'adresse il ajouta des travaux de force : pendant des heures entières il bêchait la terre comme un laboureur; pendant des jours entiers il portait des fardeaux comme un manœuvre; puis, le soir venu, au lieu de se coucher dans un lit chaud et doux, il s'enveloppait dans son manteau, se jetait sur une peau d'ours et dormait là toute la nuit. Un instant, la nature surprise hésita, ne sachant si elle devait rompre ou triompher. George sentait qu'il jouait sa vie, mais que lui importait sa vie, si sa vie n'était pas pour lui la domination de la force et la supériorité de l'adresse ? La nature fut la plus puissante; la faiblesse physique, vaincue devant l'énergie de la volonté, disparut comme un serviteur infidèle chassé par un maître inflexible. Enfin, trois mois d'un pareil régime fortifièrent tellement le pauvre chétif, qu'à son retour ses camarades hésitaient à le reconnaître. Alors ce fut

lui qui chercha querelle aux autres et qui battit à son tour ceux qui l'avaient tant de fois battu. Alors ce fut lui qui fut craint et qui, étant craint, fut respecté.

Au reste, par une harmonie toute naturelle, à mesure que la force se répandait dans le corps, la beauté s'épanouissait sur le visage : George avait toujours eu des yeux superbes et des dents magnifiques; il laissa pousser ses longs cheveux noirs dont, à force de soins, il corrigea la rudesse native, et qui s'assouplirent sous le fer. Sa pâleur maladive disparut pour faire place à un teint mat plein de mélancolie et de distinction : enfin le jeune homme s'étudia à être beau, comme l'enfant s'étudiait à être fort et adroit.

Aussi, lorsque George, après avoir fait sa philosophie, sortit du collége, c'était un gracieux cavalier de cinq pieds quatre pouces, mais, comme nous l'avons dit, quoiqu'un peu mince, admirablement pris dans sa taille. Il savait à peu près tout ce qu'un jeune homme du monde doit savoir. Mais il comprit que ce n'était pas assez que d'être, en toutes choses, de la force du commun des hommes; il décida qu'en toutes choses il leur serait supérieur.

Au reste, les études qu'il avait résolu de s'imposer lui devenaient faciles, débarrassé qu'il était

de ses travaux scolastiques, et maître désormais de tout son temps. Il fixa à l'emploi de sa journée des règles dont il résolut de ne pas se départir : le matin à six heures, il montait à cheval; à huit heures, il allait au tir au pistolet; de dix heures à midi, il faisait des armes; de midi à deux heures, il suivait les cours de la Sorbonne; de trois à cinq heures, il dessinait tantôt dans un atelier, tantôt dans un autre; enfin le soir il allait ou au spectacle ou dans le monde, dont son élégante courtoisie, bien plus encore que sa fortune, lui ouvrait toutes les portes.

Aussi George se lia-t-il avec tout ce que Paris avait de mieux en artistes; en savants et en grands seigneurs; aussi George, également familier avec les arts, la science et la fashion, fut-il bientôt cité comme un des esprits les plus intelligents, comme un des penseurs les plus logiques, et comme un des cavaliers les plus distingués de la capitale. George avait donc à peu près atteint son but.

Cependant, il lui restait une dernière épreuve à faire : certain d'être maître des autres, il ignorait encore s'il était maître de lui-même ; or George n'était pas homme à conserver un doute sur quelque chose que ce fût : il résolut de s'éclairer sur son propre compte.

George avait souvent craint de devenir joueur.

Un jour il sortit les poches pleines d'or, et s'achemina vers Frascati. George s'était dit : « Je jouerai trois fois, à chaque fois je jouerai trois heures, et pendant ces trois heures je risquerai dix mille francs : puis, passé ces trois fois, que j'aie perdu ou gagné je ne jouerai plus. »

Le premier jour, George perdit ses dix mille francs en moins d'une heure et demie. Il n'en resta pas moins ses trois heures à regarder jouer les autres, et quoiqu'il eût dans un portefeuille et en billets de banque les vingt mille francs qu'il était décidé à hasarder dans les deux essais qui lui restaient à faire, il ne jeta pas sur le tapis un louis de plus qu'il ne s'était proposé.

Le second jour George gagna d'abord vingt-cinq mille francs; puis comme il s'était imposé à lui-même de jouer trois heures, il continua de jouer, et reperdit tout son gain plus deux mille francs de son argent; en ce moment, il aperçut qu'il jouait depuis trois heures et cessa avec la même ponctualité que la veille.

Le troisième jour George commença par perdre; mais sur son dernier billet de banque la fortune changea, et la chance lui redevint favorable; il lui restait trois quarts d'heure à jouer ; pendant ces trois quarts d'heure George joua avec un de ces bonheurs étranges, dont les habitués des tripots

perpétuent le souvenir par des traditions orales : pendant ces trois quarts d'heure, George eut l'air d'avoir fait quelque pacte avec le diable, à l'aide duquel un démon invisible lui soufflait d'avance à l'oreille la couleur qui allait sortir et la carte qui allait gagner. L'or et les billets de banque s'entassaient devant lui, à la grande stupéfaction des assistants. George ne pensait plus lui-même; il jetait son argent sur la table et disait au banquier : « Où vous voudrez; » le banquier plaçait l'argent au hasard, et George gagnait. Deux joueurs de profession qui avaient suivi sa veine et qui avaient gagné des sommes énormes, crurent que le moment était arrivé d'adopter une marche contraire, ils parièrent alors contre lui. Mais la fortune resta fidèle à George. Ils reperdirent tout ce qu'ils avaient gagné, puis tout ce qu'ils avaient sur eux; puis, comme ils étaient connus pour des gens sûrs, ils empruntèrent au banquier cinquante mille francs qu'ils reperdirent. Quant à George, impassible, sans qu'une seule émotion transpirât sur son visage, il voyait augmenter cette masse d'or et de billets, regardant de temps en temps la pendule qui devait sonner l'heure de sa retraite. Enfin cette heure sonna. George s'arrêta à l'instant même, chargea son domestique de l'or et des billets gagnés, et avec le même calme, la même im-

passibilité qu'il avait perdu et qu'il avait gagné, il sortit, envié par tous ceux qui avaient assisté à la scène qui venait de se passer, et qui s'attendaient à le revoir le lendemain.

Mais, contre l'attente de tout le monde, George ne reparut pas. Il fit plus, il mit l'or et les billets, pêle-mêle, dans un tiroir de son secrétaire, se promettant de ne rouvrir le tiroir que huit jours après. Ce jour arrivé, George rouvrit le tiroir, et fit la vérification de son trésor. Il avait gagné deux cent trente mille francs.

George était content de lui; il avait vaincu une passion.

George avait les sens ardents d'un homme des tropiques.

A la suite d'une orgie, plusieurs de ses amis le conduisirent chez une courtisane, célèbre par sa beauté et par sa capricieuse fantaisie. Ce soir-là, il avait pris à la moderne Laïs une recrudescence de vertu. La soirée se passa donc à parler morale; on eût cru que la maîtresse de la maison aspirait au prix Monthyon. Cependant on avait pu voir que les yeux de la belle prêcheuse se fixaient de temps en temps sur George avec une expression d'ardent désir qui démentait la froideur de ses paroles. George, de son côté, trouva cette femme plus désirable encore qu'on ne lui

avait dit. Et pendant trois jours le souvenir de cette séduisante Astarté poursuivit la virginale imagination du jeune homme. Le quatrième jour, George reprit le chemin de la maison qu'elle habitait, monta l'escalier avec un effroyable battement de cœur, tira la sonnette avec un mouvement si convulsif, que le cordon pensa lui rester dans la main; puis, sentant les pas de la femme de chambre qui s'approchaient, il commanda à son cœur de cesser de battre, à son visage d'être calme; et, d'une voix dans laquelle il était impossible de reconnaître la moindre trace d'émotion, il demanda à la femme de chambre de le conduire à sa maîtresse. Celle-ci avait entendu sa voix. Elle accourut, joyeuse et bondissante, car l'image de George, dont la vue lui avait fait, au moment où elle l'avait aperçu, une profonde impression, ne l'avait pas quittée depuis; elle espérait donc que l'amour, ou du moins le désir, ramenait près d'elle le beau jeune homme qui avait produit sur elle une si profonde impression.

Elle se trompait : c'était encore une épreuve sur lui-même que George avait résolu de faire : il était venu là pour mettre aux prises une volonté de fer et des sens de feu. Il resta deux heures près de cette femme, donnant un pari pour prétexte à son impassibilité, et luttant à la fois contre le

torrent de ses désirs et les caresses de la débauche; puis, au bout de deux heures, vainqueur dans cette seconde épreuve, comme il l'avait été dans la première, il sortit.

George était content de lui; il avait dompté ses sens.

Nous avons dit que George n'avait pas le courage physique qui se jette au milieu du danger, mais seulement le courage bilieux qui l'attend lorsqu'il ne peut le fuir, et qui lui fait face lorsqu'il ne peut l'éviter. George craignait réellement de n'être pas brave; et souvent il avait tressailli à cette idée que, dans un péril imminent, peut-être ne serait-il pas sûr de lui; peut-être enfin se conduirait-il en lâche. Cette idée tourmentait étrangement George; aussi résolut-il de saisir la première occasion qui s'offrirait de mettre son âme aux prises avec le danger. Cette occasion se présenta d'une façon assez étrange.

Un jour, George était chez Lepage avec un de ses amis, et, en attendant que la place fût libre, il regardait faire un des habitués de l'établissement, connu comme il l'était lui-même pour un des meilleurs tireurs de Paris. Celui qui s'exerçait à cette heure exécutait à peu près tous ces tours d'incroyable adresse, que la tradition attribue à saint George, et qui font le désespoir des

néophytes, c'est-à-dire qu'il faisait mouche à chaque fois, doublait ses coups de manière à ce que la seconde empreinte couvrît exactement la première, coupait une balle sur un couteau, et tentait enfin, avec une constante réussite, mille autres expériences pareilles. L'amour-propre du tireur, il faut le dire, était encore excité par la présence de George, que le garçon, en lui présentant son pistolet, lui avait dit tout bas être au moins d'une force égale à la sienne, de sorte qu'à chaque coup il se surpassait; mais à chaque coup au lieu de recevoir de son voisin le tribut d'éloge qu'il méritait, il entendait, au contraire, George répondre aux exclamations d'étonnement de la galerie : « Oui, sans doute, c'est bien tiré, mais ce serait autre chose si monsieur tirait sur un homme. »

Cette éternelle négation de son adresse comme duelliste, commença par étonner le tireur, et finit enfin par le blesser; il se retourna donc vers George, au moment où celui-ci venait pour la troisième fois d'émettre l'opinion dubitative que nous avons rapportée, et le regardant d'un air moitié railleur, moitié menaçant :

« Pardon, monsieur, lui dit-il, mais il me semble que voilà deux ou trois fois que vous émettez un doute insultant pour mon courage;

voudriez-vous avoir la bonté de me donner une explication claire et précise des paroles que vous avez dites?

— Mes paroles n'ont pas besoin de commentaire, monsieur, répondit George, et s'expliquent, ce me semble, suffisamment par elles-mêmes.

— Alors, monsieur, reprit le tireur, ayez la bonté de les répéter encore une fois, afin que j'apprécie à la fois et la portée qu'elles ont et l'intention qui les a dictées.

— J'ai dit, répondit George avec la plus parfaite tranquillité, j'ai dit en vous voyant faire mouche à tout coup, que vous ne seriez pas si sûr de votre main ni de votre œil si l'un et l'autre, au lieu d'avoir à diriger une balle contre la plaque, devaient la diriger contre la poitrine d'un homme.

— Et pourquoi cela, je vous prie? demanda le tireur.

— Parce qu'il me semble qu'il doit toujours y avoir, au moment où l'on fait feu sur son semblable, une certaine émotion qui peut déranger le coup.

— Vous êtes-vous battu souvent en duel, monsieur? demanda le tireur.

— Jamais, répondit George.

— Alors il ne m'étonne pas que vous supposiez qu'en pareille circonstance on puisse avoir peur,

reprit l'étranger avec un sourire où perçait une légère teinte d'ironie.

— Excusez-moi, monsieur, répondit George, mais vous m'avez mal compris, je crois : il me semble qu'au moment de tuer un homme, on peut trembler d'autre chose que de peur.

— Je ne tremble jamais, monsieur, dit le tireur.

— C'est possible, répondit George avec le même flegme, mais je n'en suis pas moins convaincu, qu'à vingt-cinq pas, c'est-à-dire qu'à la même distance où vous faites mouche à tout coup...

— Eh bien ! qu'à vingt-cinq pas? dit l'étranger.

— A vingt-cinq pas vous manqueriez un homme, reprit George.

— Et moi je suis sûr du contraire, monsieur.

— Permettez-moi de ne pas vous croire sur parole.

— Alors c'est un démenti que vous me donnez.

— Non, c'est un fait que j'établis.

— Mais dont je suppose que vous hésiteriez à faire l'expérience, reprit en ricanant le tireur.

— Pourquoi cela ? répondit George en le regardant fixement.

— Mais sur un autre que sur vous, je présume.

— Sur un autre ou sur moi-même, peu importe.

— Ce serait téméraire à vous, monsieur, de risquer une pareille épreuve, je vous en préviens.

— Non, car j'ai dit ce que je pensais, et par conséquent ma conviction est que je ne risquerais pas grand'chose.

— Ainsi, monsieur, vous me répétez pour la seconde fois qu'à vingt-cinq pas je manquerais mon homme?

— Vous vous trompez, monsieur, ce n'est pas pour la seconde fois que je vous le répète; c'est, si je me le rappelle bien, pour la cinquième.

— Ah! c'est trop fort, monsieur, et vous voulez m'insulter.

— Libre à vous de croire que c'est mon intention.

— C'est bien, monsieur. Votre heure?

— A l'instant même, si vous voulez.

— Le lieu?

— Nous sommes à cinq cents pas du bois de Boulogne.

— Vos armes?

— Mes armes! mais le pistolet. Ce n'est pas d'un duel qu'il s'agit; c'est une expérience que nous faisons.

— A vos ordres, monsieur.

— C'est moi qui suis aux vôtres. »

Les deux jeunes gens montèrent chacun dans son cabriolet, accompagnés chacun d'un ami.

Arrivés sur le terrain, les deux témoins voulurent arranger l'affaire; mais c'était chose difficile. L'adversaire de George exigeait des excuses, et George prétendait qu'il ne devait ces excuses que dans le cas où il serait blessé ou tué, puisque dans ce cas seulement il avait tort.

Les deux témoins perdirent un quart d'heure en négociations, qui n'amenèrent aucun résultat.

On voulut alors placer les adversaires à trente pas l'un de l'autre; mais George fit observer qu'il n'y avait plus d'expérience réelle si on n'adoptait point la distance à laquelle on tire d'habitude sur la plaque, c'est-à-dire vingt-cinq pas. En conséquence on mesura vingt-cinq pas.

Alors on voulut jeter un louis en l'air pour décider à qui tirerait le premier. Mais George déclara qu'il regardait ce préliminaire comme inutile, attendu que le droit de primauté appartenait tout naturellement à son adversaire. L'adversaire de George, de son côté, se piqua d'honneur, et insista pour que le sort décidât d'un avantage qui, entre deux hommes d'une force si grande, donnait toute chance à celui qui tirerait le premier. Mais George tint bon, et son adversaire fut obligé de céder.

Le garçon du tir avait suivi les combattants. Il chargea les pistolets avec la même mesure, la même poudre et les mêmes balles que celles avec lesquelles les expériences précédentes avaient été faites. C'étaient aussi les mêmes pistolets. George avait imposé ce point comme une condition *sine quâ non.*

Les adversaires se placèrent à vingt-cinq pas, et chacun d'eux reçut des mains de son témoin un pistolet tout chargé. Puis les témoins s'éloignèrent laissant aux combattants la faculté de tirer l'un sur l'autre dans l'ordre convenu.

George ne prit aucune des précautions usitées en pareille circonstance, il n'essaya de garantir avec son pistolet aucune partie de son corps. Il laissa pendre son bras le long de sa cuisse et présenta dans toute sa largeur sa poitrine entièrement désarmée.

Son adversaire ne savait ce que voulait dire une telle conduite : il s'était trouvé plusieurs fois en circonstance pareille : jamais il n'avait vu un semblable sang-froid. Aussi cette conviction profonde de George commença-t-elle à produire son effet. Ce tireur si habile, qui n'avait jamais manqué son coup, douta de lui-même.

Deux fois il leva le pistolet sur George, et deux fois il le baissa. C'était contre toutes les règles du

duel, mais à chaque fois George se contenta de lui dire :

« Prenez votre temps, monsieur; prenez votre temps. »

A la troisième, il eut honte de lui-même, et fit feu.

Il y eut un moment d'angoisse terrible parmi les témoins. Mais aussitôt le coup parti, George se tourna successivement à gauche et à droite, en saluant ces deux messieurs, pour leur indiquer qu'il n'était pas blessé.

« Eh bien! monsieur, dit-il à son adversaire, vous voyez bien que j'avais raison, et que quand on tire sur un homme, on est moins sûr de son coup que lorsqu'on tire sur une plaque.

— C'est bien, monsieur, j'avais tort, répondit l'adversaire de George. Tirez à votre tour.

— Moi, dit George en ramassant son chapeau qu'il avait posé à terre, et en tendant son pistolet au garçon du tir, moi tirer sur vous, pourquoi faire?

— Mais c'est votre droit, monsieur, s'écria son adversaire, et je ne souffrirai pas qu'il en soit autrement. D'ailleurs, je suis curieux de voir comment vous tirez vous-même.

— Pardon, monsieur, dit George avec son imperturbable sang-froid, entendons-nous, s'il vous

plaît. Je n'ai pas dit que je vous toucherais, moi. J'ai dit que vous ne me toucheriez pas; vous ne m'avez pas touché. J'avais raison. Voilà tout. »

Et quelque raison que pût lui donner son adversaire, quelques instances qu'il fît pour qu'il fît feu à son tour, George remonta dans son cabriolet, et reprit le chemin de la barrière de l'Étoile, en répétant à son ami :

« Eh bien! ne te l'avais-je pas dit que cela faisait une différence de tirer sur une poupée ou de tirer sur un homme? »

George était content de lui, car il était sûr de son courage.

Ces trois aventures firent du bruit, et posèrent admirablement George dans le monde. Deux ou trois coquettes se firent un point d'honneur de subjuguer le moderne Caton; et comme il n'avait aucun motif pour leur résister, il fut bientôt un jeune homme à la mode. Mais au moment où on le croyait le plus enchaîné par ses bonnes fortunes, comme le moment qu'il s'était fixé lui-même pour ses voyages était arrivé, un beau matin George prit congé de ses maîtresses en leur envoyant à chacune un cadeau royal, et partit pour Londres.

A Londres, George se fit présenter partout et fut partout bien reçu. Il eut des chevaux, des chiens et des coqs; il fit battre les uns et courir les au-

tres, tint tous les paris offerts, gagna et perdit des sommes folles avec un sang-froid tout aristocratique ; bref, au bout d'un an, il quitta Londres avec le renom d'un parfait gentleman, comme il avait quitté Paris avec la réputation d'un charmant cavalier ; ce fut pendant ce séjour dans la capitale de la Grande-Bretagne, qu'il rencontra lord Murrey ; mais, comme nous l'avons dit, sans lier autrement connaissance avec lui.

C'était l'époque où les voyages en Orient commençaient à devenir à la mode. George visita successivement la Grèce, la Turquie, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte. Il fut présenté à Mehemet-Ali, au moment où Ibrahim-Pacha allait faire son expédition du Saïd. Il accompagna le fils du vice-roi, combattit sous ses yeux et reçut de lui un sabre d'honneur et deux chevaux arabes, choisis parmi les plus beaux de son haras.

George revint en France par l'Italie. L'expédition d'Espagne se préparait, George accourut à Paris, et demanda à servir comme volontaire : sa demande lui fut accordée. George prit place dans les rangs du premier bataillon de marche et se trouva constamment à l'avant-garde.

Malheureusement, contre toute attente, les Espagnols ne tenaient pas, et cette campagne, qu'on avait cru d'abord devoir être si acharnée, n'était

guère autre chose, en somme, qu'une promenade militaire. Au Trocadéro cependant, les choses changèrent de face et l'on vit qu'il faudrait enlever de force ce dernier boulevard de la révolution péninsulaire.

Le régiment auquel George s'était joint n'était pas désigné pour l'assaut, George changea de régiment et passa aux grenadiers. La brèche pratiquée, et le signal de l'escalade donné, George s'élança à la tête de la colonne d'attaque et entra le troisième dans le fort.

Son nom fut cité à l'ordre de l'armée, et il reçut des mains du duc d'Angoulême la croix de la Légion d'honneur et de la main de Ferdinand VII la croix de Charles III. George n'avait eu pour but que d'obtenir une distinction, George en avait obtenu deux. L'orgueilleux jeune homme fut au comble de la joie.

Il pensa alors que le moment était venu de retourner à l'île de France : tout ce qu'il avait espéré en rêve s'était accompli, tout ce qu'il avait désiré atteindre était dépassé : il n'avait plus rien à faire là-bas. Sa lutte avec la civilisation était finie, sa lutte avec la barbarie allait commencer. C'était une âme pleine d'orgueil qui ne se serait pas consolée de dépenser dans un bonheur européen les forces précieusement amassées pour un

combat interrané : tout ce qu'il avait fait depuis dix ans, c'était pour dépasser ses compatriotes mulâtres et blancs, et pouvoir tuer à lui seul le préjugé qu'aucun homme de couleur n'avait encore osé combattre. Peu lui importaient à lui l'Europe et ses cent cinquante millions d'habitants; peu lui importaient la France et ses trente-trois millions d'hommes; peu lui importait députation ou ministère, république ou royauté. Ce qu'il préférait au reste du monde, ce qui le préoccupait avant toute chose, c'était son petit coin de terre, perdu sur la carte terrestre, comme un grain de sable au fond de la mer. C'est qu'il y avait pour lui sur ce petit coin de terre, un grand tour de force à exécuter, un grand problème à résoudre. Il n'avait qu'un souvenir, celui d'avoir subi; il n'avait qu'une espérance, celle de s'imposer.

Sur ces entrefaites *le Leicester* relâcha à Cadix. *Le Leicester* allait à l'île de France où il devait rester en station. George demanda son admission à bord de ce noble bâtiment, et recommandé qu'il fut au capitaine par les autorités françaises et espagnoles, il l'obtint. Puis la véritable cause de cette faveur fut, disons-le, que lord Murrey apprit que celui qui sollicitait ce passage était un indigène de l'île de France : or lord Murrey n'était pas fâché d'avoir quelqu'un qui, pendant une

traversée de quatre mille lieues, pouvait lui donner d'avance ces mille petits renseignements politiques et moraux, qu'il est si important qu'un gouverneur ait précautionnellement amassés avant de mettre le pied dans son gouvernement.

On a vu comment George et lord Murrey s'étaient peu à peu rapprochés l'un de l'autre, et comment ils en étaient arrivés à un certain point de liaison en abordant au Port-Louis.

On a vu encore comment George, tout fils pieux et dévoué qu'il était pour son père, n'était arrivé qu'après une de ces longues épreuves qui lui étaient familières, à se faire reconnaître de lui. La joie du vieillard fut d'autant plus grande qu'il comptait moins sur ce retour ; puis l'homme qui était revenu différait tellement de l'homme attendu, que tout en s'acheminant vers Moka, le père ne pouvait se lasser de regarder le fils ; s'arrêtant de temps en temps devant lui comme en contemplation, et à chaque fois le vieillard serrait le jeune homme sur son cœur avec tant d'effusion, qu'à chaque fois George, malgré cette puissance sur lui-même qu'il affectait, sentait les larmes lui venir aux yeux.

Après trois heures de marche on arriva à la plantation; à un quart d'heure de la maison, Télémaque avait pris les devants, de sorte que, en

arrivant, George et son père trouvèrent tous les nègres qui les attendaient avec une joie mêlée de crainte : car ce jeune homme qu'ils n'avaient vu qu'enfant, c'était un nouveau maître qui leur arrivait, et ce maître que serait-il?

Ce retour était donc une question capitale de bonheur ou de malheur à venir pour toute cette pauvre population. Les augures furent favorables. George commença par leur donner congé pour ce jour et pour le lendemain. Or, comme le surlendemain était un dimanche, cette vacance leur faisait de bon compte trois jours de repos.

Puis George, impatient de juger par lui-même de l'importance que sa fortune territoriale pouvait lui donner dans l'île, prit à peine le temps de dîner, et, suivi de son père, visita toute l'habitation. D'heureuses spéculations et un travail assidu et bien dirigé en avaient fait une des plus belles propriétés de la colonie. Au centre de la propriété était la maison, bâtiment simple et spacieux entouré d'un triple ombrage de bananiers, de manguiers et de tamariniers, s'ouvrant par devant sur une longue allée d'arbres conduisant jusqu'à la route, et par derrière sur des vergers parfumés où la grenade à fleurs doubles, mollement balancée par le vent, allait tour à tour caresser un bouquet d'oranges purpurines ou un

régime de bananes jaunes, montant et descendant toujours, indécise et pareille à une abeille qui voltige entre deux fleurs, à une âme qui flotte entre deux désirs; puis tout à l'entour, et à perte de vue, s'étendaient des champs immenses de cannes et de maïs, qui semblaient, fatigués de leur charge nourricière, implorer la main des moissonneurs.

Puis enfin on arriva à ce qu'on appelle, dans chaque plantation, le *camp des noirs*.

Au milieu du camp s'élevait un grand bâtiment qui servait de grange l'hiver, et de salle de danse l'été; de grands cris de joie en sortaient mêlés au son du tambourin, du tam-tam et de la harpe malgache. Les nègres, profitant des vacances données, s'étaient aussitôt joyeusement mis en fête; car, dans ces natures primitives, il n'y a pas de nuances; du travail elles passent au plaisir, et se reposent de la fatigue par la danse. George et son père ouvrirent la porte et parurent tout à coup au milieu d'eux.

Aussitôt le bal fut interrompu, chacun se rangea contre son voisin, cherchant à prendre son rang, comme font des soldats surpris par leur colonel. Puis après un moment de silence agité, une triple acclamation salua les maîtres. Cette fois c'était bien l'expression franche et entière de

leurs sentiments. Bien nourris, bien vêtus, rarement punis, parce que rarement ils manquaient à leur devoir, ils adoraient Pierre Munier, le seul peut-être des mulâtres de la colonie qui, humble avec les blancs, ne fût pas cruel avec les noirs. Quant à George, dont le retour, comme nous l'avons dit, avait inspiré de graves craintes dans la pauvre population, comme s'il eût deviné l'effet que sa présence avait produit, il éleva la main en signe qu'il voulait parler. Aussitôt le plus profond silence se fit, et les nègres recueillirent avidement les paroles suivantes qui tombèrent de sa bouche, lentes comme une promesse, solennelles comme un engagement.

« Mes amis, je suis touché de la bienvenue que vous me faites, et plus encore du bonheur qui brille ici sur tous les visages : mon père vous rend heureux, je le sais, et je l'en remercie, car c'est mon devoir comme le sien de faire le bonheur de ceux qui m'obéiront, je l'espère, comme ils lui obéissent : vous êtes trois cents ici, et vous n'avez que quatre-vingt-dix cases, mon père désire que vous en bâtissiez soixante autres, une pour deux; chaque case aura un petit jardin; il sera permis à chacun d'y planter du tabac, des giraumons, des patates, et d'y élever un cochon, avec des poules : ceux qui voudront faire argent

de tout cela l'iront vendre le dimanche, à Port-Louis, et disposeront à leur volonté du produit de la vente. Si un vol est commis, il y aura sévère punition pour celui qui aura volé son frère : si quelqu'un est injustement battu par le commandeur, qu'il prouve que le châtiment n'était pas mérité et il lui sera fait justice : je ne prévois pas le cas où vous vous ferez marrons, car vous êtes et vous serez, je l'espère, trop heureux pour songer jamais à nous quitter. »

De nouveaux cris de joie accueillirent ce petit discours qui paraîtra sans doute bien minutieux et bien futile aux soixante millions d'Européens qui ont le bonheur de vivre sous le régime constitutionnel, mais qui là-bas fut reçu avec d'autant plus d'enthousiasme, que c'était la première charte de ce genre qui eût été octroyée dans la colonie.

Digitized by Google

Digitized by Google

VII.

LA BERLOQUE.

Pendant la soirée du lendemain, qui était, comme nous l'avons dit, un samedi, une assemblée de nègres, moins joyeuse que celle que nous venons de quitter, était réunie sous un vaste hangar, et assise autour d'un grand foyer de branches sèches, faisait tranquillement la *berloque,* comme on dit dans les colonies, c'est-à-dire que, selon ses besoins, son tempérament ou son caractère,

l'un travaillait à quelque ouvrage manuel, destiné à être vendu le lendemain, l'autre faisait cuire du riz, du manioc ou des bananes. Celui-ci fumait dans une pipe de bois du tabac non-seulement indigène, mais encore récolté dans son jardin; ceux-là enfin causaient entre eux à voix basse. Au milieu de tous ces groupes, les femmes et les enfants, chargés d'entretenir le feu, allaient et venaient sans cesse; mais malgré cette activité et ce mouvement, quoique cette soirée précédât un jour de repos, on sentait peser sur ces malheureux quelque chose de triste et d'inquiet. C'était l'oppression du géreur, mulâtre lui-même. Ce hangar était situé dans la partie inférieure des plaines Williams, au pied de la montagne des Trois-Mamelles, autour de laquelle s'étendait la propriété de notre ancienne connaissance, M. de Malmédie.

Ce n'est pas que M. de Malmédie fût un mauvais maître, dans l'acception que nous donnons en France à ce mot. Non, M. de Malmédie était un gros homme tout rond, incapable de haine, incapable de vengeance, mais entiché au plus haut degré de son importance civile et politique, plein de fierté lorsqu'il songeait à la pureté du sang qui coulait dans ses veines, et partageant avec une bonne foi native, et qui lui avait été léguée de père en fils, le préjugé qui, à l'île de France, poursui-

vait encore à cette époque les hommes de couleur. Quant aux esclaves, ils n'étaient pas plus malheureux chez lui que partout ailleurs, mais ils étaient malheureux comme partout; c'est que, pour M. de Malmédie, les nègres, ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des machines, devant rapporter un certain produit. Or quand une machine ne rapporte pas ce qu'elle doit rapporter, on la remonte par des moyens mécaniques. M. de Malmédie appliquait donc purement et simplement à ses nègres la théorie qu'il eût appliquée à des machines. Quand les nègres cessaient de fonctionner, soit par paresse, soit par fatigue, le commandeur les remontait à coups de fouet, la machine reprenait son mouvement, et à la fin de la semaine le produit général était ce qu'il devait être.

Quant à M. Henri de Malmédie, c'était exactement le portrait de son père avec vingt ans de moins, et une dose d'orgueil de plus.

Il y avait donc loin, comme nous l'avons dit, de la situation morale et matérielle des nègres du quartier des plaines Williams, avec celle des nègres du quartier Moka. Aussi dans ces réunions désignées, ainsi que nous l'avons dit, sous le nom de *berloque,* la gaieté venait-elle tout naturellement aux esclaves de Pierre Munier, tandis qu'au contraire elle avait, chez ceux de M. de Malmédie,

besoin d'être excitée par quelque chanson, quelque conte ou quelque parade. Au reste, sous les tropiques, comme dans nos contrées, sous le haugar du nègre comme dans le bivac des soldats, il y a toujours un ou deux de ces loustiques qui se chargent de l'emploi plus fatigant souvent qu'on ne pense de faire rire la société, et que la société reconnaissante paye de mille façons différentes; bien entendu que si la société oublie de s'acquitter, ce qui lui arrive quelquefois, le bouffon, dans ce cas, lui rappelle tout naturellement qu'il est son créancier.

Or celui qui occupait dans l'habitation de M. de Malmédie la charge que remplissaient autrefois Triboulet et l'Angeli à la cour du roi François Ier et du roi Louis XIII, était un petit homme, dont le torse replet était supporté par des jambes si grêles, qu'au premier abord, on ne croyait pas à la possibilité d'une pareille réunion. Au reste, aux deux extrémités, l'équilibre rompu par le milieu se rétablissait : le gros torse supportait une petite tête d'un jaune bilieux, tandis que les jambes grêles aboutissaient à deux pieds énormes. Quant aux bras, ils étaient d'une longueur démesurée, et pareils à ceux de ces singes qui, en marchant sur leurs pieds de derrière, ramassent sans se baisser les objets qu'ils trouvent sur leur chemin.

Il résultait de cet assemblage de formes incohérentes et de membres disproportionnés, que le nouveau personnage que nous venons de mettre en scène, offrait un singulier mélange de grotesque et de terrible, mélange dans lequel, aux yeux d'un Européen, le hideux l'emportait au point d'inspirer, dès la première vue, un vif sentiment de répulsion; mais moins partisans du beau, moins adorateurs de la forme que nous, les nègres ne l'envisageaient en général que du côté comique, quoique de temps en temps, sous sa peau de singe, le tigre allongeât ses griffes et montrât ses dents.

Il s'appelait Antonio et était né à Tingoram*; de sorte que, pour le distinguer des autres Antonio, que la confusion eût sans doute blessés, on l'appelait généralement Antonio le Malais.

La berloque était donc assez triste comme nous l'avons dit, lorsque Antonio, qui s'était glissé sans être vu jusque derrière un des poteaux qui soutenaient le hangar, allongea sa tête jaune et bilieuse, et poussa un petit sifflement pareil à celui que fait entendre le serpent à capuchon, un des reptiles les plus terribles de la presqu'île Malaise. Ce cri, poussé dans les plaines de Tanassein, dans les marais de Java ou dans les sables de Quiloa, eût glacé de terreur quiconque l'eût entendu. Mais

à l'île de France où, à part les requins, qui nagent par bandes sur les côtes, on ne peut citer aucun animal nuisible, ce cri ne produisit d'autre effet que de faire ouvrir à la noire assemblée de grands yeux et de grandes bouches : puis, comme dirigées par le son, toutes les têtes s'étaient retournées vers le nouvel arrivant. Un seul cri partit de toutes les bouches : « Antonio le Malai; viva Antonio ! »

Deux ou trois nègres seulement tressaillirent et se levèrent à demi; c'étaient des Malgaches, des Yokoff et des Zanguebar, qui, dans leur jeunesse, avaient entendu ce sifflement et qui ne l'avaient pas oublié.

Un d'eux se dressa même tout à fait : c'était un beau jeune noir, qu'on eût pris, sans sa couleur, pour un enfant de la plus belle race caucasique : mais, à peine eut-il reconnu la cause du bruit qui l'avait tiré de sa rêverie, qu'il se recoucha en murmurant avec un mépris égal à la joie des autres esclaves :

« Antonio le Malais. »

Antonio, en trois bonds de ses longues jambes, se trouva au milieu du cercle, puis sautant pardessus le foyer, il retomba de l'autre côté, assis à la manière des tailleurs.

« Une chanson! Antonio, une chanson! » crièrent toutes les voix.

Au contraire des virtuoses sûrs de leurs effets, Antonio ne se fit pas prier; il fit sortir de son langouti une guimbarde, porta l'instrument à sa bouche, en tira quelques sons préparatoires en manière de prélude; puis, accompagnant les paroles de gestes grotesques et analogues au sujet, il chanta la chanson suivante :

I

Moi resté dans en p'tit la caze
Qu'il faut baissé moi pour entré,
Mon la tête touché son faitaze
Quand mon li pié touché plancé.
Moi té n'a pas besoin lumière,
Le soir, quand moi voulé dormi ;
Car pour moi trouvé lune claire
N'a pas manqué trous, Dié merci !

II

Mon lit est un p'tit natt' malgace,
Mon l'oreillé morceau bois blanc,
Mon gargoulette un' vié calbasse
Où moi met l'arack, zour de l'an.
Quand mon femm' pour faire p'tit ménaze,
Sam'di comme ça vini soupé,
Moi fair' cuir, dans mon p'tit la caze
Banane sous la cend' grillé.

III

A mon coffre n'a pas serrure,
Et jamais moi n'a fermé li.
Dans bambou comme ça sans ferrure
Qui va cherché mon langousi?
Mais dimanch' si gagné zournée
Moi l'achette un morceau d'tabac,
Et tout la s'maine moi fais fumée
Dans grand pipe, à moi carouba.

Il faudrait que le lecteur eût vécu au milieu de cette race d'hommes simples et primitifs, pour qui tout est matière à sensation, pour avoir une idée, malgré la pauvreté des rimes et la simplicité des idées, de l'effet produit par la chanson d'Antonio. A la fin du premier et du second couplet il y avait eu des rires et des applaudissements. A la fin du troisième il y eut des cris, des vivat, des hourras. Seul, le jeune nègre, qui avait déjà manifesté son mépris pour Antonio, haussa les épaules avec une grimace de dégoût.

Quant à Antonio, au lieu de jouir de son triomphe comme on aurait pu le croire, et de se rengorger au bruit des applaudissements, il appuya ses coudes sur ses genoux, laissa tomber sa tête dans ses mains et parut se livrer à une profonde méditation. Or comme Antonio était le boute-en-

train obligé, avec le silence d'Antonio la tristesse revint de nouveau s'emparer de l'assemblée. On le pria alors de conter quelque histoire ou de chanter une autre chanson. Mais Antonio fit la sourde oreille, et les demandes les plus instantes n'obtinrent d'autre réponse que ce silence incompréhensible et obstiné.

Enfin, un de ceux qui se trouvaient le plus voisins de lui, frappant sur son épaule :

« Qu'as-tu donc, Malai, demanda-t-il, es-tu mort?

— Non, répondit Antonio. Je suis bien vivant.

— Que fais-tu donc alors?

— Je pense.

— Et à quoi penses-tu?

— Je pense, dit Antonio, que le temps de la berloque est un bon temps. Quand le bon Dieu a éteint le soleil et que l'heure de la berloque arrive, chacun travaille avec plaisir, car chacun travaille pour soi, quoiqu'il y ait des paresseux qui perdent leur temps à fumer, comme toi Toukal; ou des gourmands qui s'amusent à faire cuire des bananes, comme toi, Cambeba. Mais, comme je l'ai dit, il y en a d'autres qui travaillent. Toi, Castor, par exemple, tu fais tes chaises; toi, Bonhomme, tu fais tes cuillers de bois; toi, Nazim, tu fais ta paresse.

— Nazim fait ce qu'il veut, répondit le jeune nègre zanguebar ; Nazim est le cerf d'Anjouan, comme Laïza en est le lion, et ce que font les lions et les cerfs ne regarde point les serpents. »

Antonio se mordit les lèvres; puis après un moment de silence pendant lequel il sembla que la voix stridente du jeune esclave continuait de vibrer, il reprit :

« Je pensais donc et je vous disais que le temps de la berloque était un bon temps; mais pour que le travail ne soit pas une fatigue, pour toi, Castor, et pour toi, Bonhomme ; pour que la fumée du tabac te semble meilleure, Toukal; pour que tu ne t'endormes pas pendant que ta banane cuit, Cambeba, il faut quelqu'un qui vous raconte des histoires ou qui vous chante des chansons.

— C'est vrai, dit Castor, et Antonio sait de bien belles histoires et chante de bien jolies chansons.

— Mais quand Antonio ne chante pas ses chansons et ne conte pas ses histoires, dit le Malais, qu'arrive-t-il? Que tout le monde s'endort, parce que tout le monde est fatigué du travail de la semaine. Alors, il n'y a plus de berloque; toi, Castor, tu ne fais plus tes chaises de bambou; toi, Bonhomme, tu ne fais plus tes cuillers de bois;

toi, Toukal, tu laisses éteindre ta pipe, et toi, Cambeba, tu laisses brûler ta banane, est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondirent en chœur, non-seulement les interpellés, mais la troupe entière des esclaves, moins Nazim qui continua de garder un dédaigneux silence.

— Alors vous devez donc être reconnaissants à celui-là qui vous raconte de belles histoires pour vous tenir éveillés, et qui vous chante de joyeuses chansons pour vous faire rire.

— Merci, Antonio, merci, crièrent toutes les voix.

— Après Antonio, qui est capable de vous conter des histoires?

— Laïza, Laïza sait aussi de très-belles histoires.

— Oui, mais des histoires qui vous font frémir.

— C'est vrai, répondirent les nègres.

— Et après Antonio, qui peut vous chanter des chansons ?

— Nazim, Nazim sait aussi de très-belles chansons.

— Oui, mais des chansons qui vous font pleurer.

— C'est vrai, dirent les nègres.

— Il n'y a donc qu'Antonio qui sache des chansons et des histoires qui vous fassent rire.

— C'est encore vrai, reprirent les nègres.

— Et qui vous a chanté une chanson, il y a quatre jours?

— Toi, Malais.

— Qui vous a raconté une histoire, il y a trois jours?

— Toi, Malais.

— Qui vous a chanté une chanson, avant-hier?

— Toi, Malais.

— Qui vous a raconté une histoire, hier?

— Toi, Malais.

— Et qui, aujourd'hui, vous a chanté une chanson déjà, et va vous raconter une histoire bientôt?

— Toi, Malais, toujours toi.

— Alors, si c'est moi qui suis cause que vous vous amusez en travaillant, que vous avez plus de plaisir en fumant, et que vous ne vous endormez pas en faisant cuire vos bananes, il est juste, moi qui ne puis rien faire puisque je me sacrifie pour vous, il est juste, pour ma peine, qu'on me donne quelque chose. »

La justesse de cette observation frappa tout le monde, mais cependant notre véracité d'historien nous force à avouer que quelques voix seulement,

s'échappant des cœurs les plus candides de la société, répondirent affirmativement.

« Ainsi, continua Antonio, il est donc juste que Toukal me donne un peu de tabac pour fumer dans mon gourgouri, n'est-ce pas, Cambeba?

— C'est juste, » s'écria Cambeba, enchanté de ce que la contribution frappait sur un autre que lui.

Et Toukal fut forcé de partager son tabac avec Antonio.

« Maintenant, continua Antonio, l'autre jour, j'ai perdu ma cuiller de bois. Je n'ai pas d'argent pour en acheter, parce que, au lieu de travailler, je vous ai chanté des chansons et vous ai conté des histoires; il est donc juste que Bonhomme me donne une cuiller de bois pour manger ma soupe. N'est-ce pas, Toukal?

— C'est juste, » s'écria Toukal, enchanté de n'être pas le seul imposé par Antonio.

Et Antonio tendit la main à Bonhomme qui lui donna la cuiller qu'il venait d'achever.

« Maintenant, reprit Antonio, j'ai du tabac pour mettre dans mon gourgouri, et j'ai une cuiller pour manger ma soupe, mais je n'ai pas d'argent pour acheter de quoi faire du bouillon. Il est donc juste que Castor me donne le joli petit tabouret auquel il travaille, afin que j'aille le vendre au

marché, et que j'achète un petit morceau de bœuf. N'est-ce pas, Toukal? n'est-ce pas, Bonhomme? n'est-ce pas, Cambeba?

— C'est juste! s'écrièrent Toukal, Bonhomme et Cambeba; c'est juste! »

Et Antonio, moitié de bonne volonté, moitié de force, tira des mains de Castor le tabouret dont il venait de clouer le dernier bambou.

« Maintenant, continua Antonio, j'ai chanté une chanson qui m'a déjà fatigué, et je vais vous conter une histoire qui me fatiguera encore. Il est donc juste que je prenne des forces en mangeant quelque chose : n'est-ce pas, Toukal? n'est-ce pas, Bonhomme? n'est-ce pas, Castor?

— C'est juste! » répondirent d'une voix les trois contribuants.

Cambeba eut une idée terrible.

« Mais, dit Antonio en montrant une double mâchoire, large et étincelante comme celle d'un loup, mais je n'ai rien pour mettre sous ma petite dent. »

Cambeba sentit se dresser ses cheveux sur sa tête et étendit machinalement la main vers le foyer.

« Il est donc juste, reprit Antonio, que Cambeba me donne une petite banane, n'est-ce pas, vous tous?

— Oui, oui, c'est juste, crièrent à la fois Tou-

kal, Bonhomme et Castor, oui, c'est juste, banane, Cambeba, banane, Cambeba. » Et toutes les voix reprirent en chœur : « Banane, Cambeba. »

Le malheureux regarda l'assemblée d'un air effaré et se précipita vers le foyer pour sauver sa banane ; mais Antonio l'arrêta en chemin, et le maintenant d'une main, avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable, il saisit de l'autre la corde à l'aide de laquelle on montait au grenier les sacs de maïs, il en passa le crochet dans la ceinture de Cambeba, faisant signe en même temps à Toukal de tirer l'autre bout de la corde. Toukal comprit avec une rapidité qui faisait le plus grand honneur à son intelligence, et au moment où il s'y attendait le moins, Cambeba se trouva enlevé de terre, et à la grande hilarité de toute la compagnie, commença à monter en tournoyant vers le ciel. A dix pieds à peu près du sol l'ascension s'arrêta, et Cambeba demeura suspendu, étendant encore ses mains crispées vers la malheureuse banane qu'il n'avait plus aucun moyen de disputer à son ennemi.

« Bravo, Antonio ; bravo, Antonio ! » crièrent tous les assistants, en se tenant les côtés de rire, tandis qu'Antonio, désormais parfaitement maître de l'objet de la discussion, écartait délicatement les cendres, et en tirait la banane fumante, cuite

à point, et rissolée à faire venir l'eau à la bouche.

« Ma banane, ma banane, s'écria Cambeba avec l'accent du plus profond désespoir.

— La voilà, dit Antonio, étendant le bras dans la direction de Cambeba.

— Moi trop loin pour prendre li.

— Tu n'en veux pas?

— Moi pas pouvoir atteindre jusqu'à li.

— Alors, reprit Antonio parodiant la langue du malheureux pendu, alors moi manger li, pour empêcher li pourrir. »

Et Antonio se mit à éplucher sa banane, avec une gravité si comique, que les rires devinrent convulsifs.

« Antonio, cria Cambeba, Antonio, moi prie toi de rendre banane à moi; banane il été pour pauvre femme à moi, qui l'été malade et qui pas pouvoir manger autre chose. Moi l'avoir volé, tant moi avoir besoin de li.

— Le bien volé ne profite jamais, répondit philosophiquement Antonio en continuant d'éplucher sa banane.

— Ah! pauvre Narina, pauvre Narina; n'aura rien à manger et aura faim, bien faim.

— Mais ayez donc pitié de ce malheureux, dit le jeune nègre d'Anjouan qui, au milieu de la joie de tous, était resté seul grave et mélancolique.

— Pas si bête, dit Antonio,

— Ce n'est pas à toi que je parle, reprit Nazim.

— Et à qui parles-tu donc?

— Je parle à des hommes.

— Eh bien, je te parle, moi, reprit Antonio, et je te dis: Tais-toi, Nazim.

— Détachez Cambeba, » reprit le jeune nègre d'un ton de suprême dignité qui eût fait honneur à un roi.

Toukal qui tenait la corde se retourna vers Antonio, incertain s'il devait obéir. Mais, sans répondre à sa muette interrogation :

« Je t'ai dit : Tais-toi, Nazim, et tu ne t'es pas tu, répéta le Malais.

— Quand un chien jappe après moi, je ne lui réponds pas et je continue mon chemin. Tu es un chien, Antonio.

— Prends garde à toi, Nazim, dit Antonio en secouant la tête, quand ton frère Laïza n'est point là, tu n'es pas capable de grand'chose. Aussi, j'en suis bien sûr, tu ne répéterais pas ce que tu as dit.

— Tu es un chien, Antonio, » répéta Nazim en se levant.

Tous les nègres qui étaient entre Nazim et Antonio s'écartèrent, de sorte que le beau nègre d'Anjouan et le hideux Malais se trouvèrent en

face l'un de l'autre, mais à dix pas de distance.

« Tu dis cela de bien loin, Nazim, reprit Antonio les dents serrées par la colère.

— Et je le répète de près, » s'écria Nazim. Et d'un seul bond il se trouva à deux pas d'Antonio. Puis, la voix méprisante, le regard hautain, les narines gonflées : « Tu es un chien, » dit-il pour la troisième fois.

Un blanc se fût jeté sur son ennemi et l'eût étouffé si la chose eût été en son pouvoir. Antonio, au contraire, fit un pas en arrière, plia sur ses longues jambes, se ramassa comme un reptile qui va s'élancer sur sa proie, et par un mouvement imperceptible, tira son couteau de la poche de sa jaquette et l'ouvrit.

Nazim vit son mouvement et devina son intention ; mais sans daigner faire un seul geste de défense, et debout, muet et immobile, il attendit, pareil à un dieu nubien.

Le Malais couva un instant son ennemi du regard, puis se redressant avec la souplesse et l'agilité d'un serpent :

« Malheur à toi! s'écria-t-il, Laïza n'est point là.

— Laïza est là, » dit une voix grave.

Celui qui avait prononcé ces paroles les avait prononcées de son ton de voix habituel ; il n'y avait pas ajouté un geste, il ne les avait pas accompa-

gnées d'un signe, et cependant au son de cette voix Antonio s'arrêta court, et son couteau, qui n'était plus qu'à deux pouces de la poitrine de Nazim, échappa de sa main.

« Laïza! » s'écrièrent tous les nègres en se retournant vers le nouvel arrivant, et en prenant à l'instant même l'attitude de l'obéissance.

Celui qui n'avait eu qu'un mot à dire pour produire une impression si puissante sur tout ce monde et même sur Antonio, était un homme dans la force de l'âge, d'une taille ordinaire, mais dont les membres vigoureusement musclés annonçaient une force colossale. Il se tenait debout, immobile, les bras croisés, et de ses yeux à demi clos, comme ceux du lion qui médite, s'échappait un regard brillant, calme et impérieux. A voir tous ces hommes attendre ainsi, dans un respectueux silence, une parole ou un signe de cet autre homme, on eût dit une horde africaine attendant la paix ou la guerre d'un signe de tête de son roi; ce n'était pourtant qu'un esclave parmi des esclaves.

Après quelques minutes d'une immobilité sculpturale, Laïza leva lentement la main, et l'étendit vers Cambeba, qui, pendant tout ce temps, était resté suspendu au bout de sa corde, et planant muet comme les autres sur la scène qui venait

de se passer. Aussitôt Toukal laissa filer la corde, et Cambeba, à sa grande satisfaction, se retrouva sur la terre. Son premier soin fut de se mettre à la recherche de sa banane; mais, dans la confusion, qui avait été naturellement la suite de la scène que nous venons de raconter, la banane avait disparu.

Pendant cette recherche, Laïza était sorti; mais presque aussitôt il rentra, portant sur ses épaules un porc marron, qu'il jeta près du foyer.

« Tenez, enfants, dit-il, j'ai pensé à vous; prenez et partagez. »

Cette action, et les paroles libérales qui l'accompagnaient, touchaient deux cordes trop sensibles aux cœurs des noirs, la gourmandise et l'enthousiasme, pour ne pas produire leur effet. Chacun entoura l'animal et s'extasia à sa manière.

« Oh! què bon souper nous va faire à soir, dit un Malabar.

— Li noir comme un Mozambique, dit un Malgache.

— Li gras comme un Malgache, » dit un Mozambique.

Mais, ainsi qu'il est facile de le présumer, l'admiration était un sentiment trop idéal, pour que ce sentiment ne fît pas bientôt place à quelque chose de plus positif. En un clin d'œil, l'animal

fut dépecé, une partie mise en réserve pour le jour suivant, et l'autre coupée en tranches assez minces que l'on étendit sur des charbons et en morceaux un peu plus solides que l'on fit rôtir devant le feu.

Alors chacun reprit sa première place, mais d'un visage plus joyeux ; car chacun était dans l'attente d'un bon souper. Cambeba seul restait debout, triste et isolé dans un coin.

« Que fais-tu là, Cambeba ? demanda Laïza.

— Moi faire rien, papa Laïza, » répondit tristement Cambeba.

Papa est, comme chacun sait, un titre d'honneur chez les nègres, et tous les nègres de l'habitation, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, donnaient ce titre à Laïza.

« Est-ce que tu souffres encore d'avoir été attaché par la ceinture? demanda le nègre.

— Oh ! non, papa, moi pas douillet comme cela.

— Alors, tu as donc du chagrin? »

Cette fois Cambeba ne répondit qu'en agitant, en signe d'affirmation, la tête de haut en bas.

« Et pourquoi as-tu du chagrin? demanda Laïza.

— Antonio, preni mo banane, que moi été obligé voler, pour ma femme qui été malade, et moi n'a plus rien, pour donner à li à présent.

— Eh bien, alors, donne-lui un morceau de ce porc sauvage.

— Li pas capable mangi viande. Non, li pas capable, papa Laïza.

— Holà! dit Laïza à voix haute, qui a ici une banane à me donner? »

Un douzaine de bananes sortit comme par miracle de dessous la cendre. Laïza prit la plus belle, et la donna à Cambeba, qui se sauva avec, sans prendre même le temps de remercier; puis se retournant vers Bonhomme à qui appartenait le fruit :

« Tu n'y perdras rien, Bonhomme, lui dit-il, car en place de la banane, tu auras la part de viande d'Antonio.

— Et moi, dit effrontément Antonio, qu'aurai-je donc?

— Toi, dit Laïza, tu auras la banane que tu as volée à Cambeba.

— Mais elle est perdue, répondit le Malais.

— Cela ne me regarde pas, dit Rouktar.

— Bravo! dirent les nègres; le bien volé n'a pas profité jamais. ».

Le Malais se leva, jeta un regard de côté sur les hommes qui avaient applaudi il n'y avait qu'un instant à ses persécutions, et qui applaudissaient maintenant à son châtiment, et sortit du hangar.

« Frère, dit Nazim à Laïza, prends garde à toi, je le connais, il te jouera quelque mauvais tour.

— Veille plutôt sur toi-même, Nazim, car de s'attaquer à moi il n'oserait pas.

— Eh bien donc, je veillerai sur toi et tu veilleras sur moi, dit Nazim. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant, et nous avons, tu le sais, à parler d'autre chose.

— Oui, mais pas ici.

— Sortons donc.

— Tout à l'heure ; quand chacun sera occupé à son repas, personne ne fera attention à nous.

— Tu as raison, frère. »

Et les deux nègres se mirent à causer ensemble à voix haute et de choses indifférentes ; mais dès que les tranches furent grillées, dès que les morceaux de filet furent rôtis, profitant de la préoccupation qui préside toujours à la première partie d'un repas assaisonné d'un bon appétit, ils sortirent tous deux à leur tour, sans qu'effectivement, comme l'avait prévu Laïza, le reste de la société parût même remarquer leur disparition.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII.

LA TOILETTE DU NÈGRE MARRON.

Il était à peu près dix heures du soir, la nuit sans lune était belle et étoilée comme le sont d'ordinaire les nuits des tropiques vers la fin de l'été : on apercevait au ciel quelques-unes de ces constellations qui nous sont familières depuis notre enfance, sous le nom de la Petite Ourse, du Baudrier d'Orion et des Pléiades, mais dans une position si différente de celle dans laquelle nous

Digitized by Google

sommes habitués à les voir, qu'un Européen aurait eu peine à les reconnaître; en échange, au milieu d'elles brillait la Croix du sud, invisible dans notre hémisphère boréal. Le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit que faisaient en rongeant l'écorce des arbres les nombreux tanrecs dont les quartiers de la rivière Noire sont peuplés, par le chant des figuiers bleus et des fondijalas, ces fauvettes et ces rossignols de Madagascar, et par le cri presque insensible de l'herbe déjà séchée qui pliait sous les pieds des deux frères.

Les deux nègres marchaient en silence, regardant de temps en temps autour d'eux d'un air inquiet, s'arrêtant pour écouter, puis reprenant leur chemin; enfin, parvenus dans un endroit plus touffu, ils entrèrent dans une espèce de petit bois de bambous, et, parvenus à son centre, s'arrêtèrent, écoutant encore et regardant de nouveau autour d'eux. Sans doute le résultat de cette dernière investigation fut encore plus rassurant que les autres, car ils échangèrent un regard de sécurité, et s'assirent tous deux au pied d'un bananier sauvage, qui étendait ses larges feuilles, comme un éventail magnifique, au milieu des feuilles grêles des roseaux qui l'environnaient.

« Eh bien, frère, demanda le premier Nazim,

avec ce sentiment d'impatience que Laïza avait déjà modéré quand il avait voulu le questionner au milieu des autres nègres.

— Tu conserves donc toujours la même résolution, Nazim? répondit Laïza.

— Plus que jamais, frère. Je mourrais ici, vois-tu. J'ai pris sur moi de travailler jusqu'à présent, moi, Laïza, moi fils de chef, moi ton frère; mais je me lasse de cette vie misérable : il faut que je retourne à Anjouan ou que je meure. »

Laïza poussa un soupir.

« Il y a loin d'ici à Anjouan! dit-il.

— Qu'importe? répondit Nazim.

— Nous sommes dans le temps des grains.

— Le vent nous poussera plus vite.

— Mais si la barque chavire?

— Nous nagerons tant que nous aurons de force; puis, lorsque nous ne pourrons plus nager, nous regarderons une dernière fois le ciel où nous attend le Grand Esprit, et nous nous engloutirons dans les bras l'un de l'autre.

— Hélas! dit Laïza.

— Cela vaut mieux que d'être esclave, dit Nazim.

— Ainsi tu veux quitter l'île de France?

— Je le veux.

— Au risque de la vie?

— Au risque de la vie.

— Il y a dix chances contre une pour que tu n'arrives point à Anjouan.

— Il y en a une sur dix pour que j'y arrive.

— C'est bien, dit Laïza; qu'il soit fait comme tu le veux, frère. Mais cependant, réfléchis encore.

— Il y a deux ans que je réfléchis. Quand le chef des Mongallos m'a pris à mon tour dans un combat, comme toi-même avais été pris quatre ans auparavant, et qu'il m'a vendu à un capitaine négrier, comme toi-même avais été vendu, j'ai pris mon parti à l'instant même. J'étais enchaîné, j'ai essayé de m'étrangler avec mes chaînes. On m'a rivé à la cale. Alors j'ai voulu me briser la tête le long de la muraille du vaisseau. On a étendu de la paille sous ma tête, alors j'ai voulu me laisser mourir de faim. On m'a ouvert la bouche, et ne pouvant me faire manger, on m'a forcé de boire. Il fallait me vendre bien vite, on m'a débarqué ici, on m'a donné à moitié prix, et c'était bien cher encore; car j'étais résolu de me précipiter du premier morne que je gravirais. Tout à coup j'ai entendu ta voix, frère. Tout à coup j'ai senti ton cœur contre mon cœur, tout à coup j'ai senti tes lèvres contre mes lèvres, et je me suis trouvé si heureux, que j'ai cru que je pourrais vivre. Cela a duré un an. Puis, pardonne-moi, frère. Ton

amitié ne m'a plus suffi. Je me suis rappelé notre île, je me suis rappelé mon père, je me suis rappelé Zirna. Nos travaux m'ont paru lourds, puis humiliants, puis impossibles. Alors, je t'ai dit que je voulais fuir, retourner revoir Zirna, revoir mon père, revoir notre île; et toi, tu as été bon comme toujours; tu m'as dit : « Repose-toi, Nazim, toi qui es faible, et je travaillerai, moi qui suis fort. » Alors tu es sorti tous les soirs depuis quatre jours, et tu as travaillé pendant que je me reposais. N'est-ce pas, Laïza?

— Oui, Nazim; mais écoute cependant : mieux vaudrait attendre encore, reprit Laïza en relevant le front... Aujourd'hui esclaves, dans un mois, dans trois mois, dans une année, maîtres, peut-être!

— Oui, dit Nazim; oui, je connais tes projets; oui, je sais ton espoir.

— Alors comprends-tu ce que ce serait, reprit Laïza, que de voir ces blancs, si fiers et si cruels, humiliés et suppliants à leur tour? Comprends-tu ce que ce serait que de les faire travailler douze heures par journée à leur tour? Comprends-tu ce que ce serait que de les battre, que de les fouetter de verges, que de les briser sous le bâton à leur tour? Ils sont douze mille, et nous quatre-vingt mille. Et le jour où nous nous compterons, ils seront perdus.

— Je te dirai ce que tu m'as dit, Laïza : il y a dix chances contre une pour que tu ne réussisses pas...

— Mais je te répondrai ce que tu m'as répondu, Nazim : il y en a une sur dix pour que je réussisse. Restons donc...

— Je ne puis, Laïza, je ne puis... J'ai vu l'âme de ma mère; elle m'a dit de revenir dans le pays.

— Tu l'as vue? dit Laïza.

— Oui, depuis quinze jours, tous les soirs, un fondijala vient se percher au-dessus de ma tête : c'est le même qui chantait à Anjouan sur sa tombe. Il a traversé la mer, avec ses petites ailes, et il est venu : j'ai reconnu son chant; écoute, le voici. »

Effectivement, au moment même, un rossignol de Madagascar, perché sur la plus haute branche du massif d'arbres au pied duquel étaient couchés Laïza et Nazim, commença sa mélodieuse chanson au-dessus de la tête des deux frères. Tous deux écoutèrent, le front mélancoliquement penché, jusqu'au moment où le musicien nocturne s'interrompit, et s'envolant dans la direction de la patrie des deux esclaves, fit entendre les mêmes modulations à cinquante pas de distance; puis s'envolant encore, et toujours dans la même direction, il répéta une dernière fois son chant, lointain écho de la patrie! mais dont à peine, à cette distance,

on pouvait saisir les notes les plus élevées. Puis enfin il s'envola encore, mais cette fois si loin, si loin, que les deux exilés écoutaient vainement; on n'entendait plus rien.

« Il est retourné à Anjouan, dit Nazim, et il reviendra ainsi m'appeler et me montrer le chemin jusqu'à ce que j'y retourne moi-même.

— Pars donc, dit Laïza.

— Ainsi?... demanda Nazim.

— Tout est prêt. J'ai dans un des endroits les plus déserts de la rivière Noire, en face du morne, choisi un des plus grands arbres que j'ai pu trouver, j'ai creusé un canot dans sa tige, j'ai taillé deux avirons dans ses branches; je l'ai scié au-dessus et au-dessous du canot, mais je l'ai laissé debout de peur qu'on ne s'aperçût que sa cime manquait au milieu des autres cimes; maintenant il n'y a plus qu'à le pousser pour qu'il tombe, il n'y a plus qu'à traîner le canot jusqu'à la rivière, il n'y a plus qu'à le laisser aller au courant; et puisque tu veux partir, Nazim, et bien cette nuit tu partiras.

— Mais toi, frère, ne viens-tu donc pas avec moi? demanda Nazim.

— Non, dit Laïza, moi je reste. »

Nazim poussa à son tour un profond soupir.

« Et qui t'empêche donc, demanda Nazim après

un moment de silence, de retourner avec moi au pays de nos pères?

— Ce qui m'empêche, Nazim, je te l'ai dit : depuis plus d'un an nous avons résolu de nous révolter, et nos amis m'ont choisi pour chef de la révolte. Je ne puis pas trahir nos amis en les quittant.

— Ce n'est pas cela qui te retient, dit Nazim en secouant la tête, c'est autre chose encore.

— Et quelle autre chose penses-tu donc qui puisse me retenir, Nazim?

— La rose de la rivière Noire, » répondit le jeune homme en regardant fixement Laïza.

Laïza tressaillit; puis, après un moment de silence :

« C'est vrai, dit-il, je l'aime.

— Pauvre frère! reprit Nazim; et quel est ton projet?

— Je n'en ai pas.

— Quel est ton espoir?

— De la voir demain, comme je l'ai vue hier, comme je l'ai vue aujourd'hui.

— Mais elle, sait-elle que tu existes?

— J'en doute.

— T'a-t-elle jamais adressé la parole?

— Jamais.

— Alors, la patrie?

— Je l'ai oubliée.

— Nessali?

— Je ne m'en souviens plus.

— Notre père? »

Laïza laissa tomber sa tête dans ses mains. Puis au bout d'un instant :

« Écoute, lui dit-il, tout ce que tu pourrais me dire pour me faire partir serait aussi inutile que tout ce que je t'ai dit pour te faire rester. Elle est tout pour moi, famille et patrie. J'ai besoin de sa vue pour vivre, comme j'ai besoin de l'air qu'elle respire pour respirer. Suivons donc chacun notre destin. Nazim, retourne à Anjouan; moi je reste ici.

— Mais que dirai-je à mon père quand il me demandera pourquoi Laïza n'est pas revenu?

— Tu lui diras que Laïza est mort, répondit le nègre d'une voix étouffée.

— Il ne me croira pas, dit Nazim en secouant la tête.

— Et pourquoi?

— Il me dira : Si mon fils était mort, j'aurais vu l'âme de mon fils, l'âme de Laïza n'a pas visité son père, Laïza n'est pas mort.

— Eh bien, tu lui diras que j'aime une fille blanche, dit Laïza, et il me maudira. Mais quant à quitter l'île tant qu'elle y sera, jamais.

— Le Grand Esprit m'inspirera, frère, répondit

Nazim en se levant ; conduis-moi où est le canot.

— Attends, » dit Laïza. Et le nègre s'avança vers la tige creuse d'un mapou, en tira un tesson de verre et une gargoulette pleine d'huile de coco.

« Qu'est-ce que cela? demanda Nazim.

— Écoute, frère, dit Laïza : il est possible qu'à l'aide d'un bon vent et de tes avirons, tu atteignes en huit ou dix jours, ou Madagascar, ou même la Grande-Terre. Mais il est possible que demain ou après-demain, un grain te rejette à la côte. Alors on saura ton départ, alors ton signalement aura été donné par toute l'île, alors tu seras obligé de te faire marron, et de fuir de bois en bois, de rocher en rocher.

— Frère, on m'appelait le Cerf d'Anjouan, comme on t'en appelait le Lion, dit Nazim.

— Oui; mais comme le cerf tu peux tomber dans un piége. Alors il faut qu'ils n'aient aucune prise contre toi; il faut que tu glisses entre leurs mains. Voici du verre pour couper tes cheveux, voici de l'huile de coco pour graisser tes membres. Viens, frère, que je te fasse la toilette du nègre marron. »

Nazim et Laïza gagnèrent une clairière, et à la lueur des étoiles, Laïza commença, à l'aide de son tesson de bouteille, à couper les cheveux à son frère aussi promptement et aussi complétement

qu'aurait pu le faire, avec le meilleur rasoir, le plus habile barbier. Puis, cette opération terminée, Nazim jeta son *taugouti*, et son frère lui versa sur les épaules une portion de l'huile de coco que contenait la gourde, et le jeune homme l'étendit avec la main sur toutes les parties de son corps. Ainsi oint des pieds à la tête, le beau nègre d'Anjouan semblait un athlète antique se préparant au combat.

Mais il fallait une épreuve pour tranquilliser tout à fait Laïza. Laïza, comme Alcidamas, arrêtait un cheval par les pieds de derrière, et le cheval essayait vainement de s'échapper de ses mains. Laïza, comme Milon de Crotone, prenait un taureau par les cornes et le chargeait sur ses épaules ou l'abattait à ses pieds. Si Nazim lui échappait, à lui, Nazim échapperait à tout le monde. Laïza saisit Nazim par le bras, et roidit ses doigts de toute la force de ses muscles de fer. Nazim tira son bras à lui, et son bras glissa entre les doigts de Laïza comme une anguille dans la main du pêcheur; Laïza saisit Nazim à bras-le-corps, le serrant contre sa poitrine comme Hercule avait serré Antée; Nazim appuya ses mains sur les épaules de Laïza, et glissa entre ses bras et sa poitrine comme un serpent glisse entre les griffes d'un lion. Alors seulement le nègre fut tranquille; Nazim ne pouvait plus être pris par surprise, et,

à la course, Nazim lui-même eût lassé l'animal dont il avait pris le nom.

Alors Laïza donna à Nazim la gourde aux trois quarts pleine d'huile de coco, lui recommandant de la conserver plus précieusement que les racines de manioc qui devaient apaiser sa faim, et que l'eau qui devait étancher sa soif. Nazim passa la gourde dans une courroie et attacha la courroie à sa ceinture.

Puis les deux frères interrogèrent le ciel, et voyant à la position des étoiles qu'il devait être au moins minuit, ils prirent le chemin du morne de la rivière Noire, et disparurent bientôt dans les bois qui couvrent la base des Trois-Mamelles; mais derrière eux, et à vingt pas du massif de bambous où avait eu lieu entre les deux frères toute la conversation que nous venons de rapporter, un homme que jusque-là, à son immobilité, on eût pu prendre pour un des troncs d'arbres parmi lesquels il était couché, se leva lentement, glissa comme une ombre dans le fourré, apparut un instant à la lisière de la forêt, et, poursuivant les deux frères d'un geste de menace, s'élança, aussitôt qu'ils eurent disparu, dans la direction du Port-Louis.

Cet homme, c'était le Malais Antonio qui avait promis de se venger de Laïza et de Nazim, et qui allait tenir sa parole.

Et maintenant, si vite qu'il aille sur ses longues jambes, il faut, si nos lecteurs le permettent, que nous le précédions dans la capitale de l'île de France.

Digitized by Google

Digitized by Google

IX.

LA BAIE DE LA RIVIÈRE NOIRE.

Après avoir payé à Miko-Miko l'éventail chinois dont, à son grand étonnement, George lui avait dit le prix, la jeune fille que nous avons entrevue un instant sur le seuil de la porte, était, tandis que son nègre aidait le marchand à recharger sa marchandise, rentrée chez elle toujours suivie de sa gouvernante, et toute joyeuse de son acquisition du jour, dont la destinée était d'être oubliée

Digitized by Google

le lendemain ; elle avait été avec cette démarche flexible et nonchalante qui donne tant de charme aux femmes créoles, se coucher nonchalamment sur un large canapé, dont la destination, bien visible, était de servir de lit aussi bien que de siége. Ce meuble était placé au fond d'un charmant petit boudoir, tout bariolé de porcelaines de la Chine et de vases du Japon : la tapisserie qui en recouvrait les murailles était faite de cette belle indienne que les habitants de l'île de France tirent de la côte de Coromandel et qu'ils appellent *patna*. Enfin, comme c'est l'habitude dans les pays chauds, les chaises et les fauteuils étaient en cannes, et deux fenêtres qui s'ouvraient en face l'une de l'autre, l'une sur une cour toute plantée d'arbres, l'autre sur un vaste chantier, laissaient, à travers les nattes de bambou qui leur servaient de persiennes, passer la brise de la mer et le parfum des fleurs.

A peine la jeune fille était-elle étendue sur le canapé, qu'une petite perruche verte à tête grise, grosse comme un moineau, s'envola de son bâton, et se posant sur son épaule, s'amusa à becqueter le bout de l'éventail, que sa maîtresse, par un mouvement machinal, s'amusait de son côté à ouvrir et à fermer.

Nous disons par un mouvement machinal, parce

qu'il était visible que ce n'était déjà plus à son éventail, tout charmant qu'il fût, et quelque désir qu'elle eût manifesté de l'avoir, que pensait en ce moment la jeune fille. En effet, ses yeux en apparence fixés sur un point de l'appartement où aucun objet remarquable ne motivait cette fixité, avaient évidemment cessé de voir les objets présents pour suivre quelque rêve de sa pensée. Il y a plus, sans doute ce rêve avait pour elle toutes les apparences de la réalité, car de temps en temps un léger sourire passait sur son visage, et ses lèvres s'agitaient, répondant par un muet langage à quelque muet souvenir. Cette préoccupation était trop en dehors des habitudes de la jeune fille, pour qu'elle ne fût pas bientôt remarquée de sa gouvernante; aussi, après avoir suivi pendant quelques instants en silence le jeu de physionomie de la jeune fille :

« Qu'avez-vous donc, ma chère Sara? demanda la mie Henriette.

— Moi? rien, répondit la jeune fille en tressaillant, comme une personne qu'on éveille en sursaut. Je joue, comme vous voyez, avec ma perruche et mon éventail, voilà tout.

— Oui, je le vois bien, vous jouez avec votre perruche et votre éventail; mais à coup sûr, au moment où je vous ai tirée de votre rêverie, vous ne pensiez ni à l'une ni à l'autre.

— Oh! mamie Henriette, je vous jure...

— Vous n'avez pas l'habitude de mentir, Sara, et surtout avec moi, interrompit la gouvernante; pourquoi commencer aujourd'hui? »

Les joues de la jeune fille se couvrirent d'une vive rougeur; puis, après un moment d'hésitation:

« Vous avez raison, chère bonne, lui dit-elle; je pensais à tout autre chose.

— Et à quoi pensiez-vous?

— Je me demandais quel pouvait être ce jeune homme qui est passé là si à propos pour nous tirer d'embarras. Je ne l'ai jamais aperçu avant aujourd'hui, et sans doute il est arrivé avec le vaisseau qui a amené le gouverneur. Est-ce donc un mal que de penser à ce jeune homme?

— Non, mon enfant, ce n'est point un mal d'y penser; mais c'était un mensonge de me dire que vous pensiez à autre chose.

— J'ai eu tort, dit la jeune fille, pardonne-moi. »

Et elle avança sa charmante tête vers sa gouvernante, qui, de son côté, se pencha vers elle et l'embrassa au front.

Toutes deux demeurèrent en silence pendant un instant; mais comme la mie Henriette, en Anglaise sévère qu'elle était, ne voulait pas laisser l'imagination de son élève s'arrêter trop longtemps

sur le souvenir d'un jeune homme, et que Sara, de son côté, éprouvait un certain embarras à se taire, toutes deux ouvrirent la bouche en même temps pour entamer un autre sujet de conversation. Mais leurs premières paroles se choquèrent en quelque sorte, et chacune s'étant arrêtée pour laisser parler l'autre, il résulta de ce conflit de mots trop pressés un autre moment de silence. Cette fois, ce fut Sara qui le rompit :

« Que vouliez-vous dire, mamie Henriette? demanda la jeune fille.

— Mais, vous-même, Sara, vous disiez quelque chose. Que disiez-vous?

— Je disais que je voudrais bien savoir si notre nouveau gouverneur est un jeune homme.

— Et dans ce cas vous en seriez fort aise, n'est-ce pas, Sara?

—Sans doute. Si c'est un jeune homme, il donnera des dîners, des fêtes, des bals, et cela animera un peu notre malheureux Port-Louis, qui est si triste. Oh! des bals surtout! s'il pouvait donner des bals!

—Vous aimez donc bien la danse, mon enfant?

— Oh! si je l'aime! » s'écria la jeune fille.

La mie Henriette sourit.

« Y a-t-il donc aussi du mal à aimer la danse? demanda Sara.

— Il y a du mal, Sara, à faire toutes choses comme vous les faites, avec passion.

— Que veux-tu, chère bonne, dit Sara d'un petit air câlin plein de charmes qu'elle savait prendre dans l'occasion, je suis ainsi faite : j'aime ou je hais, et je ne sais cacher ni ma haine ni mon amour. Ne m'as-tu pas dit souvent que la dissimulation était un vilain défaut?

— Sans doute; mais entre dissimuler ses sensations et s'abandonner sans cesse à ses désirs, je dirai presque à son instinct, répondit la grave Anglaise, que les raisonnements primesautiers de son élève embarrassaient quelquefois autant que les élans de sa nature primitive l'inquiétaient en d'autres moments, il y a une grande différence.

—Oui, je sais que vous m'avez souvent dit cela, mamie Henriette. Je sais que les femmes d'Europe, celles qu'on appelle les femmes comme il faut, du moins, ont trouvé un admirable milieu entre la franchise et la dissimulation : c'est le silence de la voix et l'immobilité de la physionomie. Mais, pour moi, chère bonne, il ne faut pas être trop exigeante; je ne suis pas une femme civilisée, je suis une petite sauvage, élevée au milieu des grands bois et au bord des grandes rivières. Si ce que je vois me plaît, je le désire, et si je le désire, je le veux. Puis on m'a un peu gâtée,

vois-tu, mamie Henriette, et toi comme les autres; cela m'a rendue volontaire. Quand j'ai demandé, on m'a donné presque toujours; et quand on m'a refusé par hasard, j'ai pris, et on m'a laissée prendre.

— Et comment cela s'arrangera-t-il, lorsque, avec ce beau caractère, vous serez la femme de M. Henri?

— Oh! Henri est un bon garçon, et il est déjà convenu entre nous, dit Sara avec la plus parfaite innocence, que je lui laisserai faire ce qu'il voudra, et que moi je ferai ce que je voudrai. N'est-ce pas, Henri? continua Sara en se retournant vers la porte, qui s'ouvrait en ce moment pour donner passage à M. de Malmédie et à son fils.

— Qu'y a-t-il, ma chère Sara? demanda le jeune homme en s'approchant d'elle et en lui baisant la main.

— N'est-ce pas que lorsque nous serons mariés vous ne me contrarierez jamais, et que vous me donnerez tout ce qui me fera plaisir?

— Peste! dit M. de Malmédie, j'espère que voilà une petite femme qui fait les conditions d'avance.

— N'est-ce pas, continua Sara, que si j'aime toujours les bals, vous m'y conduirez toujours et que vous y resterez tant que je voudrai, tout au

contraire de ces vilains maris qui s'en vont après la septième ou huitième contredanse? N'est-ce pas que je pourrai pêcher tant que je voudrai, chasser tant que je voudrai, ou paresser tant que je voudrai? N'est-ce pas que si j'ai envie d'un beau chapeau de France, vous me l'achèterez; d'un beau châle de l'Inde, vous me l'achèterez; d'un beau cheval anglais ou arabe, vous me l'achèterez?

— Sans doute, dit Henri en souriant. Mais, à propos de chevaux arabes, nous en avons vu deux beaux aujourd'hui, et je suis bien aise que vous ne les ayez pas vus, vous, Sara; car, comme ils ne sont probablement pas à vendre, si par hasard vous en aviez eu envie, je n'aurais pas pu vous les donner.

— Je les ai vus aussi, dit Sara; n'appartiennent-ils pas à un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, à un étranger brun, avec de beaux cheveux et des yeux superbes?

— Diable! Sara, dit Henri, il paraît que vous avez encore plus fait attention au cavalier qu'aux chevaux?

— C'est tout simple, Henri, le cavalier s'est approché de moi et m'a parlé, tandis que je n'ai vu les chevaux qu'à une certaine distance, et ils n'ont pas même henni.

— Comment! ce jeune fat vous a parlé, Sara? Et à quelle occasion? reprit Henri.

— Oui, à quelle occasion? demanda M. de Malmédie.

— D'abord, dit Sara, je ne me suis pas aperçue le moins du monde de sa fatuité, et voilà ma mie Henriette qui était avec moi et qui ne s'en est pas aperçue non plus. Ensuite, à quelle occasion il m'a parlé? Oh! mon Dieu, rien de plus simple: je rentrais de l'église, lorsque j'ai trouvé, m'attendant sur le pas de la porte, un Chinois avec ses deux paniers tout pleins d'étuis, d'éventails, de portefeuilles et d'une multitude d'autres choses encore. Je lui ai demandé le prix de cet éventail... Voyez comme il est joli, Henri.

— Eh bien, après? demanda M. de Malmédie; tout cela ne nous dit point comment ce jeune homme vous a parlé.

— J'y viens, mon oncle, j'y viens, répondit Sara. Je lui demandai donc le prix; mais il y avait un inconvénient à ce qu'il me le dît : le brave homme ne parlait que chinois. Nous étions donc très-embarrassées, mamie Henriette et moi, demandant à ceux qui nous entouraient pour voir les jolis objets que le marchand avait étalés, s'il n'y avait pas parmi les assistants quelqu'un qui pût nous servir d'interprète, lorsque le jeune

homme s'est avancé, et, se mettant à notre disposition, a parlé au marchand dans sa langue, et se retournant de notre côté nous a dit : « Quatre-vingts piastres. » Ce n'est pas cher, n'est-ce pas, mon oncle?

— Hum! fit M. de Malmédie; c'est le prix qu'on payait un nègre avant que les Anglais ne défendissent la traite.

— Mais, ce monsieur parle donc chinois? demanda Henri avec étonnement.

— Oui, répondit Sara.

— Oh! mon père, s'écria Henri en éclatant de rire ; oh! vous ne savez pas? Il parle chinois!

— Eh bien! qu'y a-t-il de si risible à cela? demanda Sara.

— Oh! rien du tout, rien du tout, reprit Henri en continuant de s'abandonner à son hilarité. Comment donc! mais c'est un charmant talent que possède là le bel étranger, et c'est un homme bien heureux. Il peut causer avec les boîtes à thé et les paravents.

—Le fait est que le chinois est une langue peu répandue, répondit M. de Malmédie.

— C'est quelque mandarin, dit Henri, continuant de s'égayer aux dépens du jeune étranger, dont le hautain regard lui était demeuré sur le cœur.

— En tout cas, répondit Sara, c'est un mandarin lettré, car après avoir parlé chinois au marchand, il m'a parlé français à moi, et anglais à ma mie Henriette.

— Diable! il parle donc toutes les langues, ce gaillard-là, dit M. de Malmédie. Il me faudrait un homme comme cela dans mes comptoirs?

— Malheureusement, mon oncle, dit Sara, celui dont vous parlez me paraît avoir été à un service qui l'aura dégoûté de tous les autres.

— Et auquel?

— A celui du roi de France. N'avez-vous pas vu qu'il a à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur, et un autre ruban encore?

— Oh! à l'heure qu'il est, tous ces rubans-là se donnent, sans que celui qui les reçoit ait besoin d'avoir été militaire.

— Mais encore, en général, faut-il que celui à qui on le donne soit un homme distingué, reprit Sara, piquée sans savoir pourquoi, et défendant l'étranger par cet instinct si naturel aux cœurs simples, de défendre ceux qu'on attaque injustement.

— Eh bien! dit Henri, il aura été décoré parce qu'il sait le chinois! voilà tout.

— D'ailleurs, nous saurons tout cela, reprit M. de Malmédie avec un accent qui prouvait qu'il

ne s'apercevait aucunement de la pique qui avait eu lieu entre les deux jeunes gens; car il est arrivé sur le bâtiment du gouverneur, et comme on ne vient pas à l'île de France pour en partir le lendemain, nous aurons sans aucun doute l'avantage de le posséder quelque temps. »

En ce moment un domestique entra, apportant une lettre au cachet du gouvernement, et qu'on venait d'apporter de la part de lord Murrey. C'était une invitation pour M. de Malmédie, pour Henri et pour Sara, au dîner qui avait lieu le lundi suivant, et au bal qui devait suivre ce dîner.

Les irrésolutions de Sara étaient fixées à l'endroit du gouverneur. C'était un fort galant homme que celui qui débutait par une invitation; aussi Sara poussa-t-elle un cri de joie à l'idée de passer toute une nuit à danser : cela tombait d'autant mieux que le dernier vaisseau venu de France lui avait apporté de délicieuses garnitures de robes en fleurs artificielles qui ne lui avaient pas fait la moitié du plaisir qu'elles auraient dû lui faire, attendu qu'elle ne savait pas, en les recevant, quand l'occasion se présenterait de les montrer.

Quant à Henri, cette nouvelle, malgré la dignité avec laquelle il la reçut, ne lui fut pas indifférente au fond : Henri se regardait, à raison

d'ailleurs, comme un des plus beaux garçons de la colonie, et tout convenu qu'était son mariage avec sa cousine, tout son promis qu'il était enfin, il ne se faisait pas faute, en attendant, de coqueter avec les autres femmes. La chose lui était facile, au reste, Sara n'ayant jamais, soit insouciance, soit habitude, manifesté à cet égard la moindre jalousie.

Pour M. de Malmédie père, il se rengorgea fort à la vue de cette invitation qu'il relut trois fois et qui lui donna une plus haute idée encore de son importance, puisque deux ou trois heures à peine après l'arrivée du gouverneur, il se trouvait déjà invité à dîner avec lui, honneur qu'il ne faisait, selon toute probabilité, qu'aux plus considérables de l'île.

Au reste, cela changea quelque chose aux dispositions prises par la famille Malmédie. Henri avait arrêté une grande chasse aux cerfs pour le dimanche et le lundi suivants, dans le quartier de la savane qui à cette époque étant encore désert, abondait en grand gibier; et comme c'était en partie sur les propriétés de son père que la chasse devait avoir lieu, il avait invité une douzaine de ses amis à se trouver le dimanche matin à une charmante maison de campagne qu'il possédait sur les bords de la rivière Noire, l'un des

quartiers les plus pittoresques de l'île. Or il était impossible de maintenir les jours indiqués, attendu que l'un de ces jours était celui désigné par le gouverneur pour son repas et pour son bal; il devenait donc urgent d'avancer la partie de vingt-quatre heures, et non pas pour MM. de Malmédie seulement, mais encore pour une partie de leurs invités qui devaient naturellement être appelés à l'honneur de dîner chez lord Murrey. Henri rentra donc chez lui pour écrire une douzaine de lettres que le nègre Bijou fut chargé de porter à leurs adresses respectives, et qui annonçaient aux chasseurs la modification apportée au premier projet.

M. de Malmédie, de son côté, prit congé de Sara sous le prétexte d'un rendez-vous d'affaire, mais en réalité pour annoncer à ses voisins que dans trois jours il pourrait leur dire franchement son opinion sur le nouveau gouverneur, attendu que le lundi suivant il dînait avec lui.

Quant à Sara, elle déclara que dans une circonstance si inattendue et si solennelle, elle avait trop de préparatifs à faire pour partir avec ces messieurs, le samedi matin, et qu'elle se contenterait de les rejoindre, le samedi soir ou le dimanche dans la matinée.

Le reste de la journée et toute celle du lendemain

se passèrent donc comme l'avait prévu Sara, dans les préparatifs de cette importante soirée, et grâce au calme qu'apporta la mie Henriette dans tous ses arrangements, le dimanche matin Sara put partir comme elle l'avait promis à son père. L'important était fait, la robe était essayée, et la couturière, femme éprouvée, répondait que le lendemain matin Sara la trouverait faite; s'il y manquait quelque chose, une partie de la journée restait pour les corrections.

Sara partait donc dans des dispositions aussi joyeuses que possible : après le bal, ce qu'elle aimait le mieux au monde, c'était la campagne; en effet, la campagne lui offrait cette liberté de paresse ou ce caprice de mouvement que ce cœur aux désirs extrêmes ne trouvait jamais entièrement dans la ville; aussi, à la campagne, Sara cessait-elle de reconnaître aucune autorité, même celle de la mie Henriette, la personne qui, au bout du compte, en avait le plus sur elle. Si son esprit était à la paresse, elle choisissait un beau site, se couchait sous une touffe de jameroses ou de pamplemousses, et là elle vivait de la vie des fleurs, buvant la rosée, l'air et le soleil par tous les pores, écoutant chanter les figuiers bleus et les fondijalas, s'amusant à regarder les singes sauter d'une branche à l'autre ou se suspendre

par la queue, suivant des yeux, dans leurs mouvements gracieux et rapides, ces jolis lézards verts tachetés et rayés de rouge, si communs à l'île de France, qu'à chaque pas on en fait fuir trois ou quatre; et là, elle restait des heures entières, se mettant pour ainsi dire en communication avec toute la nature, dont elle écoutait les mille bruits, dont elle étudiait les mille aspects, dont elle comparait les mille harmonies. Son esprit au contraire était-il au mouvement, alors ce n'était plus une jeune fille, c'était une gazelle, c'était un oiseau, c'était un papillon; elle franchissait les torrents, à la poursuite des libellules aux têtes étincelantes comme des rubis; elle se penchait sur les précipices pour y cueillir des songes, aux larges feuilles, où les gouttes de rosée tremblent comme des globules de vif argent; elle passait pareille à une ondine sous une cascade dont la poussière humide la voilait comme une gaze, et alors tout au contraire des autres femmes créoles dont le teint mat se colore si difficilement, ses joues à elle se couvraient d'un incarnat si vif que les nègres, habitués dans leur langage poétique et coloré à donner à chaque chose un nom désignateur, n'appelaient Sara que *la rose de la rivière Noire.*

Sara, comme nous l'avons dit, était donc bien

heureuse, puisqu'elle avait en perspective, l'une pour le jour même, l'autre pour le lendemain, les deux choses qu'elle aimait le plus au monde, c'est-à-dire la campagne et le bal.

FIN DU TOME PREMIER.

88793

Digitized by Google

Digitized by Google